This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

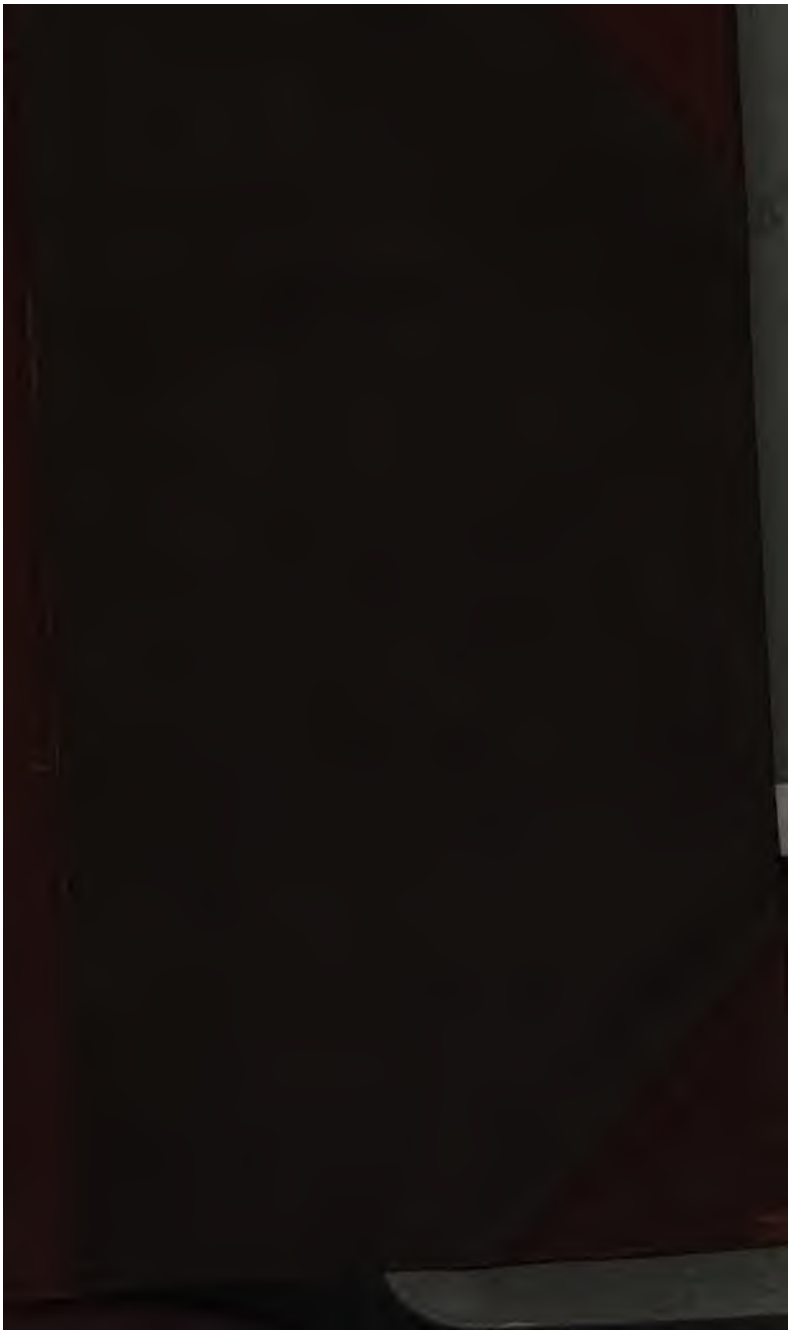
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

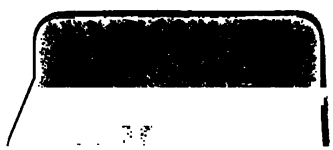
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



46.

~~665~~ 668.



CHRIST ET PAPE

ou

LA DOCTRINE DE DIEU ET SES MINISTRES.

DU MÊME AUTEUR :

LES DRUIDES, 1 volume in-8°. — Prix : 3 fr.
VOYAGE EN BOURGOGNE, 1 vol. in-8°. Prix : 3 fr.

CHEZ MARTINON, LIBRAIRE,
Rue du Coq-St-Honoré, 4.

Paris.—Impr. d'ALEXANDRE BAILLY, rue du Faubourg Montmartre, 10.

Christ et Pape

OU

LA DOCTRINE DE DIEU ET SES MINISTRES

PAR

J.-B. BOUCHÉ, DE CLUNY.

PARIS,
CHEZ MARTINON, LIBRAIRE,
RUE DU COQ-ST-HONORÉ, .
—
1846

668.

288

PRÉFACE.

J'ai voulu dans cet écrit enseigner aux hommes, mes frères, leurs droits et leurs devoirs par rapport à Jésus-Christ, et à la puissance des papes. Je tâche de rallier les bons citoyens et les véritables soutiens du christianisme contre l'audace et l'impudeur des ultramontains, en les démasquant et en démontrant qu'il est temps d'écraser l'insecte dont le réseau menace de nous envelopper.

Je sais que je ne suis rien; mais du fond de mon obscurité qu'il me soit permis, comme à Job, d'élever mes respectueuses plaintes du sein de ma misère. Car, dans ce moment, toutes les hordes jésuitiques sont ralliées et remuent ciel et terre pour ressaisir leur influence politique et religieuse perdue; elles s'insinuent dans toutes les administrations, empestent le commerce et l'industrie, seule vie des nations; entravent la marche progressive des lumières; corrompent et abrutissent la société pour mieux l'asservir; violentent sans pudeur les lois, la liberté, la raison, en débitant, de sacristies en sacristies, des prophéties alarmantes; en annonçant des désastres, des catastrophes pour exciter, au temps voulu, leurs partisans à la révolte contre l'ordre établi par le peuple.

Je montre que l'ouvrage de Dieu ne se dément jamais; mais que tout ce qui nous vient des hommes est sujet à l'erreur et au changement, parce qu'ils ne sont pas infaillibles, *omnis homo mendax*. L'effet n'est jamais plus parfait que la cause.

Je démontre que les hommes doivent se rendre mutuellement service; parce qu'il n'y a personne, quelque haut placé qu'il puisse être, à qui il n'arrive, à quelque heure de la vie, d'avoir besoin du secours et de l'amitié du plus pauvre. La charité

veut que l'on s'oblige réciproquement. Enfin, je montre les moyens dont les papes se sont servis pour usurper la souveraineté de Rome et envahir le monde entier, leurs crimes, leur simonie et l'insatiable avidité de celui qui se dit si humblement *le serviteur des serviteurs de Dieu!*

TABLE.

	Page.
PRÉFACE	5
INVOCATION	9
CHAPITRE I^er^, — Profession de Foi chrétienne . . .	11
CHAPITRE II. — Les Jésuites passés, présents et futurs	33
CHAPITRE III. — Philosophie et Christianisme . .	57
CHAPITRE IV. — Rome et les Evêques	83
CHAPITRE V. — L'Eglise et les Sacrements	123
CHAPITRE VI. — La Charité apostolique	148
SENTENCE.	161

INVOCATION.

Christ! soleil éclatant de lumière, de justice et de paix, c'est à toi, divin rédempteur, que je m'adresse, à toi à qui je demande assistance avant toutes choses; tu sais que les hommes de ce siècle sont corrompus et livrés à l'iniquité; que leur âme est maîtrisée par toutes les mauvaises passions, par tous les vices qui font la honte et la dégradation de notre époque; qu'ils n'ont, pour la plupart, aucun sentiment de vertu ni d'honneur: aussi sont-ils

semblables aux arbres du désert dont les fruits sont perdus!

Christ! flambeau de l'humanité, toi qui es venu sur la terre pour dissiper les ténèbres de l'ignorance, et pour nous conduire dans la voie de perfection, éclaire mon esprit et réchauffe mon cœur, fais couler sur moi la rosée de ta divine essence; celle qui produit la sagesse, et dont les préceptes sont une source d'eau vive et bienfaisante qui se répand sur les divers points du globe pour nettoyer l'égout de toutes les immondices, de toutes les fanges et de toutes les turpitudes qui souillent la race des hommes!

I.

PROFESSION DE FOI CHRÉTIENNE.

Quand partout aujourd'hui la trompette provocatrice répand dans l'air social les sons belliqueux qui font vibrer dans toutes les âmes généreuses les cordes d'une sainte colère parce qu'elle est toujours légitime, faudra-t-il qu'impassible spectateur de la lutte impie qu'engage la haine ténébreuse et persévérante contre le plus noble attribut de l'homme, je me taise, moi? Et qu'importe qu'inconnu je monte à l'assaut, si le drapeau de la révolte peut être ébranlé sous les efforts de mon courage, secondé, excité par la fermeté des plus forts, des plus grands citoyens

de ma patrie, qui ont fait entendre leur voix pour avertir, pour signaler à l'Eglise gallicane (1) et à l'Etat leurs plus dangereux ennemis ! S'avise-t-on de demander ses titres au militaire qui, le premier, monte à la brèche ? A l'homme de guerre dont la valeur et le fer forcent la porte d'une citadelle, demande-t-on : D'où viens-tu ? Et si l'on m'interroge, je répondrai : Citoyen, je défends la cité ! soldat, je combats pour mon pays ! écrivain, je m'associe à l'élan de tout ce que la

(1) Les canons primitifs qui composaient autrefois le droit ecclésiastique, les règlements faits dans les conciles français, et adoptés par la nation, forment ce qu'on appelle *les libertés de l'Église gallicane*, libertés qui ne consistent pas dans des privilèges ni des exceptions, mais dans le droit commun à toutes les Églises. Ce code religieux, éteint aujourd'hui par la fourberie des fausses décrétales d'Isidore Marcator et par l'ambition des papes, est ce que nous voulons que l'on rétablisse, pour nous opposer aux abus de Rome. Ces libertés que nous réclamons sont fondées sur un principe incontestable, qui est que le ministère ecclésiastique est purement spirituel ; que l'Eglise n'a point de juridiction coactive ; que Jésus-Christ n'a communiqué aux apôtres que le pouvoir d'instruire de la morale religieuse, de baptiser et non de contraindre et de punir ceux qui ne veulent pas les écouter.

Nous croyons aussi, et avec raison, que l'autorité d'un concile populaire est supérieure à l'autorité du pape. Nous avons pour exemple le pape Jules I^er^, qui renvoie le jugement de saint Athanase à un concile. En 320, le pape Libère demande à l'empereur Constance qu'il fasse rassembler un concile pour terminer les troubles de l'arianisme. Innocent I^er^ déclare qu'un concile est nécessaire pour juger la

France renferme d'illustres, de magnanimes défenseurs de ses droits et de ses libertés. Qu'importe que je tombe, si mon général triomphe ? Que me fait la mort obscure du conscrit, si la conquête est le résultat de mille morts comme la mienne ? La France vaut-elle si peu qu'il faille lui vendre et non lui sacrifier sa vie ? Et la religion, qui sert de prétexte à l'attaque audacieuse de ses plus cruels adversaires, est-elle tombée si bas dans la conscience des hommes que ce ne soit duperie de la soutenir que pour

cause de saint Chrysostome..... Les conciles ont souvent demandé compte aux papes de l'usage de leur autorité, et les ont cités à leur tribunal. Le pape Simmaque fut jugé dans un concile, et renvoyé absous. Le sixième concile général condamna Honorius comme favorisant l'hérésie. Un concile déposa, en 963, le pape Jean XII. Ce fut vers le temps du concile de Pise que les papes commencèrent à prétendre qu'ils étaient supérieurs au concile. En 1414, cette prétention fut solennellement condamnée dans le concile de Constance ; en 1414, ce concile déposa Jean XXIII, qui se soumit à ce jugement. Ainsi, le pape est obligé de se conformer aux canons faits par les conciles généraux. Voilà pourquoi le pape Célestin I^er^ disait : *Les règles doivent nous dominer, et nous ne devons point dominer les règles.* Il est de fait que les papes peuvent errer dans leur foi, car on ne trouve nulle part cette infaillibilité que les pontifes romains regardent comme un des priviléges de leurs attributs. Nous avons pour exemple saint Cyprien et les évêques d'Afrique qui rejettent la décision du pape Étienne, qui disait qu'il ne fallait point rebaptiser ceux qui rentraient dans le sein de l'Église après avoir renoncé à leurs erreurs. Ainsi, tout ce qui concerne les droits, prééminences et priviléges du gouvernement français doit être aussi regardé comme hors de la compétence du pape.

l'argent qu'elle procure aux faux apôtres de Jésus, et folie insigne d'en être le martyr ? Non, et sans appeler sur ces hommes les foudres de la guerre qu'ils veulent lancer contre nous, sans répondre par la colère brutale à la haine aveugle qui les pousse, je me mettrai loyalement sur le terrain qu'ils se sont fait ; c'est feu à feu que je les combattrai dans cet ouvrage. Duel franc, s'il en fut, si toutefois il m'est permis d'appeler sincère un combat soutenu par les ténèbres contre la lumière. Mais ainsi vous l'avez voulu, messeigneurs; et si le blasphème est sorti de ma bouche, à vous seuls en est la responsabilité. S'il était une autre manière de vous combattre, croyez que je l'aurais choisie. J'ai pour garant de la véracité de mes paroles vingt années d'études sur la religion de celui qui est et sera éternellement l'objet de la vénération de tous les peuples libres. Si je porte le débat sur votre histoire et sur le terrain religieux, c'est que la religion est le prétexte de tous vos actes ; c'est qu'à l'aide du respect qu'elle inspire à toutes les âmes honnêtes, vous en faussez l'esprit et la lettre pour soulever ces mêmes consciences contre ce que vous appelez l'esprit révolutionnaire, le sarcasme voltairien de l'époque, l'incrédulité des gens instruits, l'immoralité des classes inférieures, et, pour me servir de vos expressions, de cette *racaille populaire* bonne à souffrir et à se taire, à ramper le front bas et incliné vers la terre, et non à lever ses yeux trempés de larmes vers le soleil de la justice, vers Dieu son auteur, vers Jésus son rédempteur !

Sachez à qui vous avez affaire : vous, on vous connaît trop ; on ne sait peut-être pas assez qui je suis. Ecoutez ! Libre de tout engagement vis-à-vis de vous, vous ne pouvez m'accuser ni d'ingratitude ni de trahison. Je ne suis point votre disciple ; c'est étrange de ne pas être élève de la Société de Jésus, n'est-ce pas ? et pourtant, je le proclame bien haut, je suis un des plus ardents, des plus fidèles croyants de l'Eglise de Jésus Christ, c'est-à-dire que je suis chrétien, chrétien sans équivoque ! Cela est important avec vous qui, semblables à certains royalistes qui se faisaient plus royalistes que le roi, vous dites plus chrétiens que Christ lui-même. J'aime, j'admire et je pratique, autant qu'il est donné à la faiblesse humaine de le faire, la divine morale de celui que vous crucifieriez peut-être si, libres à votre manière, il venait de nouveau lancer les anathèmes qu'il fulminait contre l'astuce et la rapacité des docteurs de l'ancienne loi, les pharisiens hypocrites, les faux pasteurs des brebis d'Israël. Dans ma profession de foi franche, sans arrière-pensée, sans escobarderie, je résume l'opinion dominante de toute la France et même de toute l'Europe chrétienne, c'est-à-dire que j'ai dans la communion de ma foi religieuse tous ceux pour qui l'Evangile n'est pas une charte plus ou moins susceptible de devenir une vérité, comme le prêchait audacieusement, en pleine assemblée de fidèles, votre scandaleux frère et docteur Tournemine (1).

(1) En 1730, le scandaleux Tournemine prêchait à Caen, dans une église et devant un auditoire chrétien, qu'il est in-

Il existe dans notre société, telle qu'elle est faite, des erreurs imposantes qui jouissent de la sanction du temps, et qui, mêlées, confondues avec les institutions, semblent faire corps avec elle, et paraissent n'en pouvoir être distraites sans danger pour tous. On est mal reçu à contester leur utilité à ceux qui en profitent, et l'on s'expose à soulever contre soi, en les attaquant, ceux-là mêmes auxquels elles sont le plus préjudiciables, tant l'habitude d'être sous un régime quelconque devient difficile à déraciner par l'influence puissante qu'elle exerce dans la direction et la moralité des actions des hommes. Chacun individuellement convient qu'une chose est mauvaise, et en masse tous soutiennent cette chose et se montrent esclaves de l'antiquité des usages; ils y tiennent parce que ces usages ont été ceux de leurs aïeux. Demandez-leur en particulier ce qu'ils en pensent au fond, ils vous répondront : C'est absurde! Comment cesse-t-il de l'être quand ils agissent en masse ?... Après l'abrutissement moral, je ne sais rien de plus funeste, de plus dangereux pour les nations que cet esprit de routine. Avec ceux qui en sont possédés, en vain la science marche avec le temps. Ils en sont encore aux chaises à porteurs, quand la vapeur nous

certain que l'Evangile soit Ecriture sainte. Le cardinal de Sourdis a déclaré que, sans l'autorité de l'Eglise, il n'ajouterait pas plus de foi à saint Mathieu qu'à Tite-Live. Les cardinaux Hosius et Bellarmin en parlent encore plus mal : ils soutenaient que sans le pape, ils ne feraient pas plus d'estime de l'Écriture sainte que du Coran.

emporte avec la rapidité de l'éclair à des distances immenses. Quoi qu'il en soit de ces résistances intéressées, la vérité s'avance à grands pas : le jour vient où elle luira pour tous; les bons esprits la saisissent, la propagent; elle pénètre dans tous les empires, dans toutes les classes de la société où les idées s'échauffent, fermentent et se choquent jusqu'à ce que les ténèbres aient fait place à la lumière.

Dans cet écrit, j'ignore les restrictions; je vais droit au but quand il s'agit de la vérité. J'expose mes opinions avec franchise. Battu par l'orage des passions politiques et religieuses, mon cœur cherche à en démêler les véritables destinées. Froissé avant le temps, mes illusions du jeune âge évanouies, mes plus douces espérances trompées, toute cette existence idéale embellie du cortége des plus brillantes chimères, dissipée au souffle des déceptions si navrantes, tout cela m'attriste sans m'abattre. Mon courage et ma résignation se retrempent sans cesse en face des obstacles et des événements : et, si parfois, l'amertume de mon âme déborde en fiel contre les individualités perverses qui me heurtent sur mon passage, ce n'est jamais qu'à leurs vices que je m'en prends. Je les attaque de front, la colère et la menace à la bouche. Je tonne, éclate contre les mauvais penchants, les mauvaises actions, tout en plaignant les malheureux égarés qui excitent mon indignation. Aussi suis-je loin de confondre dans une haineuse et stupide misanthropie le genre humain tout entier; et je le dis ici, dans toute la

sincérité de mon âme, mon cœur bat d'un véritable amour pour mes semblables. Je cherche la vérité de bonne foi, afin d'implanter la conviction dans les consciences les plus rebelles, tel est mon but. J'indique aux hommes la morale, comme Dieu a donné la nature à l'univers pour être régulatrice et conservatrice de la création; j'en fais la règle invariable de la conduite individuelle harmonisée avec l'ensemble du tout qui fait la famille humaine, la société, la nation. Je fais entrevoir la possibilité de reconstruire un monde nouveau avec l'élément ancien ramené à la virginité de son origine, sans secousses, sans révolutions, sans déplacements brusques, sans le secours de ces sanglantes catastrophes qui déshonorent l'humanité, pour la faire rentrer dans la voie providentielle dont on l'a fait sortir : voilà ce que je cherche. Et pour atteindre ce terme, j'ai comparé les écrits des moralistes de tous les siècles, et je vois que tous ont visé à l'unité de principe dont il n'était donné qu'au plus grand des enfants des hommes de poser la base fondamentale dans la formule simple et sublime de l'Evangile. Divinement inspiré, Jésus-Christ est mon maître et mon guide ; en m'appuyant sur son autorité, puis-je me tromper ? Le christianisme rendu à sa pureté primitive et l'application rigoureuse de ses maximes sont le but de mes travaux. Ma philosophie spéculative cherche Dieu dans ses œuvres, et je le trouve simple, universel, tout-puissant, infiniment sage et juste ; ma philosophie pratique consiste dans la mise en œuvre de cette sentence : *Ne fais*

pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'il te fît à toi-même. C'est là la pierre angulaire de ma morale. Je dis : Ne sentez-vous pas au dedans de vous-même les désirs du bien, les élans de la vertu, la soif des nobles actions ? Si vous éprouvez tout cela, c'est que toutes ces choses sont inhérentes à votre nature, qu'elles y ont été mises par Dieu, comme de puissants moyens d'assimiler, à votre corps, la force et la liberté; à votre âme, la raison, l'intelligence, le jugement, afin que vous vous éloigniez de ce qui est nuisible, et que vous cherchiez avec ardeur ce qui vous est bon. De même que les racines des plantes ont des suçoirs au bout de leurs fibres chevelues pour pomper les substances destinées à leur nutrition, comme elles, l'homme moral a des voies intimes d'attraction et d'assimilation pour les sucs nourriciers de la justice et de la sagesse.

Je dis qu'être fort et ne pas user de sa force, être intelligent, raisonnable et ne point faire usage de son jugement et de sa raison, c'est mourir deux fois, c'est tendre le cou au bourreau des mauvaises passions, c'est se jeter vivant en pâture aux bêtes fauves, c'est s'éteindre à la fleur de l'âge, dans la force virile et devenir vieillard sans avoir vécu. Pourquoi en serait-il ainsi contre la volonté de Dieu ? Pourquoi ? Parce que tous les hommes détruisent à l'envi l'œuvre de la Divinité; parce que personne ne muselle l'égoïsme, ne parle à l'entendement, ne s'adresse au cœur, ne fertilise le champ de l'équité pour lui faire porter ses véritables fruits; parce que per-

sonne ne prêche la vérité, l'unique morale, une comme la géométrie, inflexible comme un chiffre; parce que les passions, ces mobiles conservateurs, toujours en dehors des mœurs, inondent et dévastent le champ social, au lieu de l'arroser, de le fumer, pour ainsi dire, pour lui faire donner le froment à la place de l'ivraie; parce que tous sont avides de droits et oublieux des devoirs qui les sanctionnent; parce que nul ne pratique les vertus qui sont la base des sociétés, et que les nations se bariolent un canevas fantasque où chacun dessine une probité conventionnelle, une morale fausse ou niaise, perfide ou rapace, au lieu que toute ma doctrine repose sur les qualités du cœur, qui n'ont d'autre nom que celui de droiture de l'âme.

J'ai pour maxime que la politique, la religion, la morale et l'humanité sont une, comme Dieu est un. De cette unité essentielle, infinie dans sa puissance, toute la matière est à la disposition de ses actes sous l'influence du Créateur qui a fait l'une et l'autre. Chaque partie de la matière simple ou composée a des qualités qui lui sont propres, étant soumises à une loi unique dans leurs manifestations et leurs effets primitifs ou secondaires. Les subdivisions ne sont que des fractions de l'unité de cette nature qui tire son origine de l'unité éternelle, qui donne aux uns, l'être sans le mouvement spontané ni l'intellect; à d'autres, l'être, le mouvement spontané et le jugement, mais avec un agent réacteur sur l'intelligence qui est la conscience de l'être, et des actes réels de sa

perception. C'est l'homme dont l'ampliation physique et morale constitue l'unité humanitaire, vivant d'après une seule loi et marchant vers une destinée unique.

Dans ce rude apostolat, je ne me dissimule pas la difficulté de mon œuvre, mais je ne veux que la gloire de l'avoir entreprise, et celle de ramener sur le terrain de la vérité le catholicisme, qu'on détourne de son chemin pour l'égarer dans un schisme abrutissant. En me lisant, je ne me mets point en peine de tout le vacarme que peuvent faire et dire les rhabilleurs du christianisme, qui ne saurait être ni trop ancien ni trop moderne parce qu'il est éternel !... Je viens, non altérer, mais répéter bien haut la parole du Maître.

Nous sommes chrétiens, nous le disons, non pour tirer vanité d'une déclaration emphatique, mais pour faire bien voir à nos lecteurs que ce titre n'exclut pas la discussion de nos devoirs par lesquels nous acquérons nos droits. Chrétiens et disciples de Jésus-Christ, tous les hommes qui arborent son étendard et qui vivent sous sa loi, n'abdiquent point leur volonté au profit d'une erreur imposée par le despotisme ; autrement le chrétien serait esclave, et la loi évangélique ne prêche que l'abolition de la servitude et l'émancipation de l'intelligence. Sous cette doctrine, l'homme devient libre, et cette indépendance n'est pas seulement le partage de quelques-uns, il est le droit de tous. En effet, quel est le nom donné à cette pure émanation de Dieu, et quelle fut sa mission sur la terre ? Les prophètes, par anticipation, l'appel-

lent EMMANUEL, *Dieu avec nous*, et ils ajoutent : Il sera le rédempteur de son peuple, c'est-à-dire de tous ceux qui embrasseront sa loi, et qui vivront selon les maximes de sa doctrine.

Dans toutes les prophéties nous entendons retentir ces mots : DÉLIVRANCE, EMANCIPATION, LIBERTÉ, RACHAT. Or, si Jésus-Christ, qui est le Fils de Dieu, est descendu sur notre globe par la volonté de son Père, ce que vous croyez comme nous, pour délivrer, émanciper, rendre libre, pour racheter en un mot l'humanité tout entière, sera-t-il permis aux hommes qui se disent ses mandataires ici-bas de détruire les effets de sa volonté toute-puissante? et si cela se voit, qu'en conclure, sinon que la loi de Christ est annihilée au profit des fourbes qui prêchent en son nom la servitude, l'abnégation, le renoncement à tous les droits de l'humanité? Et quoi! Jésus-Christ serait-il venu, si l'Evangile prêché sur toute la terre n'était plus qu'un code d'asservissement universel? Telle n'est point la volonté du divin fondateur de la religion chrétienne. En vain l'on citera texte sur texte pour établir les droits d'une prétention aussi absurde qu'impie. L'auteur de toute raison et de toute justice n'a point fait un code de lois dont l'interprétation fût exclusivement réservée à quelques hommes, pour devenir entre leurs mains un moyen de despotisme religieux plus capable d'abrutir l'intelligence que de l'élever à la hauteur qui lui convient pour la rapprocher de son Créateur. Non, l'Evangile a été annoncé aux hommes pour les faire

sortir de l'ignorance, mère de l'esclavage, et les appeler à tous les bienfaits de la fraternité humaine, échauffée, divinisée par le souffle vivifiant de cet amour immense de l'Eternel pour sa créature sur lequel elle s'appuie comme sur un fondement inébranlable. Moraliser pour rendre dignes d'être libres, faire libres les hommes pour les rendre heureux, tel est le but de la loi de Christ; but que l'humanité est certaine d'atteindre, si, ne suivant que son véritable guide, elle ne prend ses inspirations qu'au foyer généreux de la charité fraternelle, dont il a donné les divins préceptes en même temps que les plus touchants comme les plus nobles exemples. Ouvrons ce code du chrétien, parcourons l'Evangile, suivons pas à pas Christ, recueillons chaque parole qui tombe de ses lèvres sur cette foule empressée à le suivre à travers les villes et les campagnes; que voyons-nous? qu'entendons-nous? Là, un de ces actes de charité et d'amour qui se renouvelle pour tous ceux qui l'implorent au nom de leur misère ou de celle des leurs; ici, chaque mot qu'il prononce est une parole de paix, douce et bienfaisante rosée qui tombe dans les cœurs affligés, les ranime et fait sortir de la bouche de ceux qu'elle inonde d'espérance et de joie ces élans de gratitude, de reconnaissance profonde qui lui gagnaient les plus endurcis. Partout sur son passage résonnaient des expressions d'amour et de fraternité, et si quelque scribe ou pharisien hypocrite l'interrogeait d'une parole captieuse pour le mettre en contradiction avec le texte usé de la loi

mosaïque, s'il lui demandait quel est le premier et le plus grand des commandements, il répondait : *Aime Dieu par-dessus toute chose et ton prochain comme toi-même pour l'amour de Dieu.* Et comme il veut que tous sachent qu'il parle pour tous, il explique ce que le vrai disciple doit entendre par ces mots : Ton prochain comme toi-même, par la parabole sublime du Samaritain qui fera éternellement la honte des faux prêtres et des faux docteurs.

Est-il besoin de citer davantage pour établir, d'une manière hors de toute réplique, que l'Evangile n'a été annoncé par Jésus-Christ, prêché sur toute la terre par les apôtres, que dans le but unique de rallier tous les hommes dans un sentiment commun de fraternité, de liberté, d'égalité religieuse et civile, en même temps que la loi que promulguait le Christ n'avait d'autre intention que d'asseoir la félicité humaine sur la justice, mère de toutes les vertus, comme sur l'amour du prochain, père de tous les dévouements. Ainsi, sans s'élever aux sublimités paradoxales de la prééminence du dogme sur la lettre à celle de l'esprit de la lettre, d'où naît le dogme, sur le texte, en restant dans la limite pure et simple de l'interprétation naturelle, sans s'égarer dans les limbes d'une métaphysique conventionnelle, l'application de la loi évangélique aux sociétés humaines, et l'observation rigoureuse de cette loi suffisaient déjà pour assurer à ses observateurs les immenses bienfaits de la rédemption par Jésus-Christ. Est-ce à dire que nous voulions nier

l'émanation divine de Christ et le réduire au rôle de philosophe réformateur ? Loin de nous une pareille pensée, loin, bien loin de nous une prétention aussi ridicule qu'offensante. Mais ce que nous voulons dire, c'est que Jésus-Christ, prêchant aux hommes, ne dit rien, ne prêche rien que ceux-ci ne puissent déjà sentir au fond de leur conscience. Ce que nous voulons faire comprendre, c'est qu'en annonçant l'Evangile, c'est-à-dire la bonne nouvelle, le gage certain du bonheur pour l'humanité appelée à la rédemption, Christ ne fait que réveiller dans les âmes le sentiment de leur dignité première, en mettant en vibration les cordes morales détendues, paralysées par toutes les mauvaises passions qu'engendre la prédominance ignoble des appétits grossiers, de l'instinct animal sur le sens intime moral donné par le Créateur à la créature intelligente. Ce sens, nous l'appelons conscience. La première révélation, ou la connaissance intime innée du bien et du mal, est un attribut de l'âme par où elle est semblable à son auteur, Dieu ! Oui, tout a été prévu, dès la création du monde, pour disposer les hommes à la concorde, à l'humanité, à la bienfaisance, aux secours réciproques. Oui, tous les humains ont un père commun, la même destination sur la terre, et des devoirs mutuels, tous sont frères et n'ont qu'une patrie ; mais tous ont besoin de secours. Le riche n'a d'autres avantages sur les malheureux que de leur être utile. Aide ton prochain pour être secouru à ton tour. Voilà la satisfaction du cœur, le bonheur de

l'homme, le commandement de Jésus-Christ! Les humains sentent d'un pôle à l'autre qu'on doit être juste, honorer son père et sa mère, aider ses semblables, tenir ses promesses, être indulgent pour toutes les erreurs, bienfaisant dans toutes les occasions de la vie! Voilà les lois de Dieu! celles qu'il a gravées dans tous les cœurs!

Mais, dira-t-on, tout le monde sait cela en France; il y a longtemps que la religion chrétienne fait partie de l'éducation de la majorité des citoyens : elle est la base de toutes les institutions qui régissent le pays, moralement et matériellement. Je sais cela tout comme un autre; mais, ce que je sais aussi, c'est que rien n'est plus faux que la religion chrétienne soit connue pour ce qu'elle est véritablement dans son esprit. Si nos enfants apprennent leur catéchisme, qu'ils répètent, tant bien que mal, jusqu'à l'âge de douze ans, époque à laquelle ils font généralement leur première communion, dites-moi un peu ce qu'ils en retiennent un an après? et, quand même ils retiendraient tout ce qu'on leur a appris, que pourraient-ils savoir qui pût leur faire juger d'une manière approfondie de la morale de Jésus-Christ, et de son application dans la vie pratique? Comment pourraient-ils adopter une doctrine qu'on leur impose plutôt qu'on ne la leur fait aimer, une doctrine que chaque pas qu'ils font dans la vie semble ruiner de fond en comble dans leur conscience. Ont-ils une idée exacte de la religion de Christ, lorsque ceux qui sont chargés de l'enseigner en sont souvent les transgresseurs? Comptez-

vous pour rien l'indifférence générale en matière religieuse qui les cerne de tous côtés, et qui, jointe aux fausses idées qu'on leur a données et sur Dieu et sur la manière dont il veut être honoré et servi sur la terre, en font des indifférents? Tout le monde vante la morale évangélique, personne ne la met en pratique; et si quelques-uns la suivent, ils sont d'une intolérance telle, qu'à juste titre, ils sont réputés fanatiques. En France on ne voit que des indifférents, de faux dévots ou des fanatiques. Je ne sais si je ne donnerais pas la préférence aux premiers, car on peut espérer de les éclairer; quant aux seconds, ils exploitent les sots; pour les derniers, c'est un miracle quand ils cèdent à l'évidence, et ils sont si fort encroûtés dans leur entêtement, que la plus éclatante lumière ne saurait percer la profondeur des ténèbres qui les environnent. Ajoutez à cela qu'ils sont dangereux, et d'autant plus redoutables, qu'ils sont plus ignorants de la religion qu'ils croient professer dans toute sa pureté primitive. C'est à eux qu'on doit les troubles politico-religieux de tous les temps. Entre leurs mains, le culte est une nouvelle boîte de Pandore, au fond de laquelle ils voient toujours la possibilité d'abrutir et d'asservir les peuples. Aussi, voyez comme ils l'agitent pour semer le mensonge et le fanatisme! Mais ils ne récolteront que la malédiction des hommes! C'est à eux, ultramontains, que l'on doit de nos jours ces luttes, tantôt sourdes, tantôt avouées, qui ont pour but de river davantage le clergé gallican, en profitant de toutes les circonstances pour en-

traver le mouvement régulier des esprits vers un progrès politique et religieux aujourd'hui assuré. En première ligne, et comme les plus ardents sectaires de Rome, pour des motifs que nous dévoilerons tout à l'heure, l'opinion publique, juste en cela, place les jésuites. Est-ce à dire qu'il faille être jésuite pour obtenir préventivement cette prééminence dans l'esprit public ? Est-ce aux membres de la compagnie de Loyola que revient tout l'honneur de l'attaque contre nos institutions ? Non. Sans Rome, les jésuites ne sont rien, et si les bons pères se sont mis en avant, c'est que l'intérêt de Rome le voulait ainsi, sauf au pape à coiffer quelques têtes d'élite de la compagnie, d'une mitre d'évêque ou d'un chapeau de cardinal, pour prix de leur zèle et de leur dévouement. Il semble étrange que les enfants d'Ignace ne soient, dans toute cette affaire, que chargés de tirer niaisement les marrons du feu, au risque de se brûler les doigts.

Rome et les jésuites, ou plutôt les jésuites et Rome, ont fait un traité pour, en désespoir de cause, sauver le catholicisme menacé. Nous avons dit dans cette profession de foi ce qu'était le christianisme selon le Christ : c'est l'Evangile mis en pratique, disons-nous, et c'est sur ce fait que nous insistons pour bien préciser la question, que le catholicisme c'est l'Evangile commenté, défiguré et imposé avec toutes ses restrictions, ses coupures, ses fausses interprétations ! par les ultramontains, qui souffient Rome, oublieuse de saint Pierre, à qui ils fe-

raient de nouveau renier son divin Maître, pourvu qu'elle pût tenir les clefs du ciel et de la terre, dont ils veulent garder les passe-partout. L'alliance de ces deux puissances n'est pas nouvelle. Les papes ont plus d'une fois imploré Loyola dans les grandes crises, et celui-ci a toujours si bien pris ses sûretés avec ses alliés, qu'en définitive, c'est toujours lui qui a eu les dépouilles opimes. De glaneur de la moisson évangélique il est devenu moissonneur, et la tiare ne l'a jamais arrêté, malgré toute son illégitimité dans ses envahissements. Il sait que les hommes, les sociétés, les empires n'ont de pouvoirs que par le nombre, ne sont forts que par l'union et heureux par la paix. S'ils s'arment et s'entre-détruisent, c'est pour leur malheur. Alors la terre se dévaste, les sciences et les arts s'ensevelissent, les nations se dispersent et la puissance des rois s'anéantit!... Voilà ce que veut Rome et la Compagnie de Jésus. Aussi sont-ils de nouveau à la besogne, c'est-à-dire que le pape et tous ses évêques, en quelque coin du monde qu'ils se trouvent, qu'Ignace et toute son armée, sur quelque point de la terre qu'elle soit disséminée, préparent *un grand coup de collier* contre l'impiété du siècle; et d'autre part, voici que tout ce qui raisonne en Europe se prend à étudier, à approfondir l'Evangile pour en obtenir toute la somme de bonheur qu'il promet aux nations rangées sous sa loi, pour faire triompher cette loi sur tout notre globe, selon la volonté expresse de Jésus-Christ; voilà, disons-nous, l'Europe qui s'agite pour obtenir la rédemption promise et scellée du sang de

notre Sauveur, que de faux pasteurs lui disputent par lambeaux. Si la perfection humaine est possible, elle émane de ce code, qui est la loi du ciel. Quand l'amour des saintes Ecritures est gravé dans le cœur, on lui donne le nom de piété. La piété évangélique est la base du christianisme. Dans cette résistance inique de ceux qui se disent les représentants de Jésus-Christ, nous ne comptons pas seulement Rome et ses soutiens naturels, mais des rois et des empereurs qui, ayant secoué son joug, rêvent, pour eux et leur Eglise bâtarde, les avantages odieux d'un despotisme tout aussi brutal que celui des successeurs dégénérés de saint Pierre. Il semble que, pour eux comme pour les jésuites, la religion de Jésus-Christ ne soit qu'un moyen plus efficace d'assurer leur despotisme en l'implantant de force dans la conscience, greffé sur la morale défigurée de l'Evangile (1). Leur religion se réduit à ces deux mots : Dieu et César; leur culte se définit par : Adorez Dieu et César; leur morale est : Obéissez à César, c'est obéir à Dieu ; faites ce

(1) Il existe en Russie un Catéchisme du culte, imprimé à Wilna, en 1832, par ordre de Nicolas, à l'usage des églises catholiques *romaines*. On y lit que l'empereur est le représentant et le ministre de Dieu pour exécuter ses lois. La désobéissance envers l'empereur est la même que celle envers Dieu, qui punira cette désobéissance éternellement. Il y est dit : *Jésus-Christ lui-même, qui a vécu et qui est mort comme sujet de l'empereur romain, s'était soumis avec respect à l'ordre qui l'avait condamné à mourir ; il faut donc, à son exemple et à celui de ses apôtres, savoir souffrir et se taire.*

que César vous dit, car César est le représentant de Dieu; ne raisonnez pas contre César, c'est raisonner contre Dieu ; et si César punit, c'est Dieu qui punit ceux qui ne font pas la volonté de César !... En quoi cela diffère-t-il du langage de Rome ? Ceux-là ne sont pas plus chrétiens que leurs voisins les Turcs ; j'estime les Turcs bien plus chrétiens qu'eux, encore qu'ils les nomment *chiens*.

Voici donc encore une fois la lutte engagée entre Jésus-Christ et ses sectateurs, où plutôt voilà l'Evangile servant de nouveau de prétexte et d'étendard à une guerre de l'ignorance contre la lumière, de la mauvaise foi contre le développement pacifique des institutions dont cette loi a posé les fondements sur l'éternelle justice de Dieu. Dans cette nouvelle carrière, comme toujours, vous heurtez avec insolence et de front l'enseignement universitaire, la puissance royale, la fierté de la nation, et vous ne savez pas même émousser les effets de vos ténébreuses menées. A présent, nous pouvons affirmer que le succès de cette lutte sera tout en faveur de l'humanité, si ceux qui se préparent à la soutenir loyalement et fermement, sans haine comme sans crainte et en s'inspirant de la morale qui brille dans chaque ligne du divin code qui en est l'objet, se posent franchement sur le terrain de l'équité, et nous disons, sans crainte d'être démenti par nos plus fougueux adversaires : Oui, l'Evangile c'est la justice, et celui qui aura le plus fidèlement observé la justice sera le meilleur chrétien devant Dieu !

C'est vers la réalisation de tous les bienfaits promis

par la religion de celui dont la vie et la mort furent la vie et la mort d'un Dieu que toutes les idées généreuses convergent aujourd'hui. Le mouvement religieux imprimé en Allemagne par les écrivains les plus illustres de tous les pays, est une de ces secousses providentielles qui poussent les esprits à chercher les moyens les plus sûrs comme les plus prompts d'accomplir l'union de la grande famille humaine attendue depuis dix-huit siècles. Aussi voyez comme Rome s'agite pour étouffer cette semence de vérité. Mais ne craignez point ses efforts, ils seront sans pouvoir pour allumer les brandons du fanatisme, et aussi impuissants que toutes les fantasmagories de Loyola. Celui qui me suit, a dit Jésus-Christ, ne marche pas dans les ténèbres. Suivons-le hardiment, et si les jésuites veulent nous effrayer par le tableau des malheureuses dissensions religieuses qui ont fait couler tant de sang au nom d'un Dieu de paix et d'amour, en le rejetant sur les novateurs, répondons-leur que nous ne voulons que l'Evangile et que nous avons pour l'obtenir deux forces toutes-puissantes : Dieu qui fait les hommes! le peuple qui fait les rois !..... Le voile du temple se déchire une seconde fois. Son sanctuaire est mis à nu, parce que les prêtres y ont intronisé le veau d'or. Le fanatisme n'est pas chez nous ; il est chez eux. Faux apôtres, cessez de vous abriter derrière l'autel, vous l'avez souillé et pollué ; sortez du temple, vous l'avez profané ! sortez, Jésus-Christ a repris le fouet et il a derrière lui contre vous les peuples et les rois !

II.

LES JÉSUITES

PASSÉS, PRÉSENTS ET FUTURS (1).

Qu'on ne s'y trompe pas, ce ne sont pas seulement les libertés politiques des peuples que la Société de Jésus veut réduire au néant ; c'est la liberté religieuse elle-même dans tous ceux qui en sont sur la terre les seuls

(1) *Opinion du célèbre Pontus de Thiard, évêque de Châlons-sur-Saône, sur les jésuites.* — Pontus de Thiard de Bissy, l'une de nos illustrations bourguignonnes, étant le premier des députés de sa province aux états de Blois (1588) « fut le

et légitimes prêtres et apôtres, que cette compagnie veut étouffer, en conspirant contre tous les établissements où l'on voit fleurir la science, les arts et la piété. Et admirez ici cet esprit de ruse et de subtilité qui s'attaque aux choses les plus saintes, qui s'infiltre dans toutes les consciences pour les abâtardir, les altérer, les rendre stupides une à une, afin de détruire ce faisceau d'unité qui

« seul, dit Estienne Pasquier, qui se roidit pour le service du « roi, contre le demeurant du clergé, lequel, en ses com- « munes délibérations, ne respiroit que rébellion et avilisse- « ment de la monarchie de nos rois. »

En 1590, Pontus de Thiard adressa une lettre au parlement de Dijon, dans laquelle, après avoir déploré le malheur de sa triste patrie, il peint les horreurs de la Ligue et ses crimes abominables; il assure que Dieu, dans sa colère, veut abîmer ce beau royaume, *que des imposteurs au masque de fer ont ébranlé de toutes parts.* Puis, s'adressant au parlement, c'est ainsi qu'il l'exhorte à chasser les jésuites :

« Ces apôtres de Mahomet ont, dit-il, l'impiété de prêcher « que la guerre est la voie de Dieu. Que ces séducteurs dia- « boliques, ces amateurs présomptueux de la fausse sagesse, « ces zélateurs hypocrites, ces murailles reblanchies, ces « Eoles, auteurs des tempêtes civiles, ces incendiaires des « esprits, ces boute-feux des séditions, ces émissaires de « l'Espagne, ces espions dangereux et hostiles dans l'art de « dresser des embûches, soient donc à jamais bannis de « France! »

Il apostrophe ensuite, en ces termes, le jésuite Charles et ses confrères :

« Vous voyez, dit-il, tous ces forfaits exécrables qui font « gémir les gens de bien, et vous n'y opposez pas le moindre

fait la vraie force du catholicisme, et rendre la résistance en masse impossible contre son catholicisme à elle, c'est-à-dire la soumission de la religion de Jésus-Christ aux successeurs d'Ignace ? En vérité, l'esprit de l'honnête homme et sa raison demeurent interdits devant l'audace de ses adversaires, quand il ne trouve en eux, en tout, partout et toujours, qu'une haine aveugle, dont

« signe d'improbation : vous faites plus, vous y applaudissez ; « vous promettez aux plus grands crimes les récompenses « célestes. Vous excitez à les commettre, et vous placez dans « le ciel d'infâmes brigands que vous lavez dans la rosée de « votre miséricorde. »

Cet écrit remarquable de notre prélat a été cité dans un ouvrage d'un des célèbres philosophes du XVIII^e^ siècle. (Voy. Helvétius, *De l'Homme*, t. IV, édit. de 1791, in-8°.

« Ce morceau fait juger, dit Duchesne (*Bibliothèque des « auteurs qui ont écrit sur l'histoire de France*), que c'était « une très-belle pièce que de Thiard composa contre les je- « suites, peu après la mort du roi Henri III. » Il a été inséré sous le titre suivant :

Fragmentum Epistolæ Ponti Thiardæi Bissiani catholici episcopi Cabilonensis, dans la BIBLIOTHECA PONTIFICIA, de J. Adam Scherzerus, 1676, in-4°, et traduit en français, dans le *Contre-Assassin*, par David Home. Lyon, 1612 (p. 378).

Cette note extraite de *Recherches historiques sur Pontus de Thiard*, m'a été donnée par mon laborieux ami et compatriote Abel JEANDET, de Verdun. Du reste, cette opinion du savant évêque de Châlons-sur-Saône, sur les jésuites, a été rappelée, en 1820, à la chambre des députés par son parent le général comte de Thiard, dernière ÉTOILE LIBÉRALE de l'illustre famille de Bissy, une des gloires de la France.

les leviers sont d'autant plus redoutables contre lui qu'ils ont leur point d'appui dans ce que les hommes ont de plus sacré, de plus inviolable, dans les fondements de la morale divine et humaine. Un tour de cette force épouvante les plus résolus, et c'est la main sur la conscience qu'un écrivain se demande, avant d'entamer la lutte, si, lui aussi, ne va pas grossir la liste des incrédules dont les jésuites s'occupent plus pour leur hostilité que pour leur manque de religion. Car, je le dis, et tout le monde le reconnaîtra, les révérends pères ont si bien su s'amalgmer dans la catholicité de l'Eglise, qu'écrire contre eux, c'est s'exposer à être taxé d'impiété par le vulgaire, qui ne voit que ce qu'on lui montre. Dois-je, pour ces raisons, me tenir sur un banc, impassible spectateur des rires fous, des larmes sanglantes de péripéties d'une pièce dont le dénoûment a toujours été une catastrophe de plus pour la France, un bouleversement plus ou moins profond dans la marche ascensionnelle de l'humanité ? mais se taire serait un crime. Faudra-t-il me renfermer dans ce qu'on appelle les bornes de la prudence ? Me dira-t-on que pour attaquer un serpent, il faut être aussi prudent que lui si l'on ne veut s'exposer à être étouffé dans ses replis ? A cela je répondrai : Si le reptile se dresse contre moi, si ses sifflements annoncent sa rage; son attitude menaçante, loin de m'effrayer, excite mon courage, et je l'attaque sans peur, comme je le poursuis sans haine.

Jésuites ! vous avez levé l'étendard de la révolte au

nom de l'Eternel, et l'Eternel maudit ceux qui la réveillent. Vous vous substituez en tout et pour tout à Dieu, qui donne, par la volonté du peuple, l'empire à qui il veut, et ordonne toujours et en tout temps ce qui lui plaît avec toute justice. Vous attaquez lâchement les gouvernements dont l'autorité émane du Tout-Puissant, et non du pape, quoi que vous en disiez, car vous ne pouvez avoir raison contre celui qui a dit : *Rendez à César ce qui est à César*, sans détruire les fondements de votre Société, votre pierre angulaire, qui est Jésus-Christ lui-même, ni controverser saint Pierre et saint Paul, ni toute l'Eglise en un mot. Vous êtes, parce que Jésus-Christ a été ; ôtez Jésus, vous n'êtes plus ; vous n'êtes pas pour Jésus, mais à cause de Jésus, ce qui est bien différent. Encore si vous étiez disciples de Christ, nos attaques contre vous seraient aussi impuissantes que les portes de l'enfer contre sa doctrine ; et loin d'être ses apôtres, vous êtes les exploitateurs de ses vrais apôtres, comme vous faites servir leur doctrine, qui est celle de leur divin maître, non à l'émancipation de l'intelligence humaine, Mais à l'abrutissement des peuples ; non à les régénérer par le baptême des eaux de la fraternité chrétienne, mais à les ensevelir vivants dans les limbes de la superstition et de l'incertitude religieuse. Vous êtes venus semer l'ivraie dans le champ du père de famille, et vous avez dit : Nous savons bien qu'au temps de la moisson le père de famille séparera l'ivraie du bon grain, mais le temps est à nous, et la moisson n'est pas encore dans ses greniers!...

Allez, mes révérends, semez l'ivraie, la moisson n'est pas encore dans ses greniers, mais vous non plus vous n'avez pas la faucille à la main, et si l'ivraie prospère, voici que le bon grain réclame la *géhenne* contre lui. Le four l'attend, le four l'aura, Dieu et les honnêtes gens aidant. Ah! vous attaquez, vous bravez le père de famille, c'est-à-dire Dieu patient, parce qu'il est éternel! Eh bien, moi, chrétien, je plaiderai la cause des moissonneurs, qui sont patients aussi, parce qu'ils connaissent que le fermier sait ce qu'il dit, et qu'il est prudent et juste. Ah! vous vous en prenez aux gouvernements, vipères maudites qui les rongez au cœur! Eh bien! me voici toujours en face de vous, et derrière moi toute la France, qui vous défend de porter votre main dévorante sur les puissances temporelles. Si vous vous abritez à la faveur d'une disposition législative qui prête par trop le flanc à vos fanfaronnades belliqueuses, je vous fermerai cette brèche factice qui sourit à votre astuce par une loi fondamentale, une barrière infranchissable sous peine de lèse-majesté divine, la religion, la doctrine expresse, je ne dirai pas de l'Evangile, vous sophistiquez l'Evangile, mais de Jésus-Christ, votre chef, dites-vous, qui certes décline cet honneur déshonorant, et après lui celle de ses disciples, saint Pierre et saint Paul, qui précisent d'une manière conforme à la pensée du Maître, et hors de toute controverse, les devoirs des vrais imitateurs de Jésus-Christ envers les puissances temporelles. Vous avez trop étudié la matière, et pour cause, pour que je sois obligé de faire

des citations. A quoi bon ? tous savent comme moi les termes dans lesquels sont formulés les devoirs du chrétien ; et puis, je veux être sobre des paroles de Jésus-Christ, par respect pour lui, et aussi pour certains préceptes qu'il donne à ses apôtres et que je suis trop poli pour vous appliquer.

Loin d'éviter le combat, vous voyez que je deviens presque provocateur ; mais je suis un loyal adversaire, vous allez le voir. Je ne fouillerai point dans un arsenal étranger pour trouver des armes à ma taille ; je ne vous appellerai point sur un terrain dont les accidents me soient familiers pour profiter des avantages qu'ils pourraient offrir à ma défense. Allons donc ! cela est d'un lâche. Tenez, voyez comme je suis d'humeur accommodante ! comme j'ai à cœur de faire connaître à mes révérends pères les coups que je veux leur porter ; avouez que ce n'est pas ainsi qu'on s'y prend d'ordinaire : on étudie, on répète vingt fois une passe d'armes nouvelle, inconnue, afin de tuer pour ainsi dire à l'improviste son adversaire ; moi, point, je dis : Apprêtez-vous à parer tel ou tel coup, c'est tel ou tel coup que je vais vous porter. Combien vous allez avoir beau jeu ! vos armes seront mes armes, votre terrain mon terrain. Convenez cependant que vous avez pris l'offensive d'une manière déloyale ; allons, Escobar, un bon mouvement. D'ailleurs, à quoi cela vous engage-t-il ?... Si vous me tuez, ne pourrez-vous pas toujours dire que tout s'est bien passé ? loin de vous nuire, cela fera votre gloire, et vous serez doublement forts après

une telle victoire. Après tout, fais comme tu voudras, battons-nous; jésuite, défends les jésuites; nous, nous défendrons la France et les peuples. Prie, invoque Ignace de Loyola, ce chevalier au cerveau brûlé, qui, clopin-clopant, déposa son inutile épée sur l'autel de la Vierge de Montferrat; qui, plus tard, peupla Mont-Louis, Saint-Acheul et Mont-Rouge de ses dignes successeurs et émules dans le grand art de boiter à propos. Nous allons combattre, toi contre les peuples et les rois pour le triomphe de l'abrutissement ; moi pour la gloire de mon Dieu, de ma famille et de tous mes frères en Jésus-Christ. A chacun de nous sa prière. Voici la mienne :

France, patrie de la vraie religion et de la liberté! terre féconde en prodiges, flambeau des nations civilisées, sol aimé du ciel et que le ciel a choisi pour être le foyer rayonnant des plus vives lumières, préconisé à tous pour les raviver dans l'unité sainte de la paix et de la fraternité évangélique! O toi, noble pays, arrosé par le sang fécond de tant de martyrs, sois juge du camp ; vois d'un côté cette tourbe insolente dans la tolérance que tu lui accordes, humble, servile, rampante et courbant si bas son front cafard sous le bois vert, que le rire du mépris et de la pitié dédaigneuse désarme ton bras levé. Regarde bien cette troupe de loups affamés, cachés sous la peau des agneaux, rôdant autour de toi, t'enveloppant de mille réseaux pour t'enlacer ; pompant goutte à goutte le plus pur de ton sang, qu'ils voudraient boire d'un seul trait; rongeant peu à peu tes chairs et suçant tes os jus-

elle. Vois ces pharisiens hypocrites, priant tout
le temple du Seigneur, dépouillant tout bas la
orphelin ; ces faux docteurs, chardons stériles
is voudraient cueillir des figues, épier ta pen-
l'enchaîner, l'étouffer, parce qu'ils la savent
Examine tous ces cœurs vivant de rapines sous
u de la pauvreté ; tous ces fronts brûlants d'or-
le bandeau de l'humilité factice des faux chré-
s ces prêtres du veau d'or, qui pillent les doigts
nmes et de tes filles pour grossir leur dieu, le
ard et pesant à écraser toute conscience ; qui
t tes fils, tes veuves, tes célibataires de tout
tout sexe pour les plonger dans l'opium stupé-
mépris des richesses de ce monde au profit
personnifié dans chacun d'eux, résumé dans un
retranché derrière le trône pontifical, qu'il di-
rveille, et dont le pouvoir, planant sur le monde
eil fauve de l'oiseau de proie sur le cadavre, ne
l qu'une province rebelle dans cet empire uni-
cubré par le plus infernal génie de domination
e et de compression brutale sur tout ce qui a
intelligence ! Voilà tes ennemis, les ennemis
e entier, parce que, vois-tu, eux, ils ne con-
point de patrie, de mères, de frères ! La patrie
est partout où l'esprit envahissant de son chef
ie une conquête à faire, une religion à tourner à
, un pays à dominer, un pouvoir à renverser, le
antage du coffre-fort dont les clefs sont à Rome.

L'existence des jésuites, avouée par eux-mêmes, comme par tous, étant un fait, il nous reste une question à poser et à résoudre, c'est celle-ci : Qu'est-ce qu'un jésuite? A cette question si simple la réponse n'est pas facile. La classification des êtres moraux exercera longtemps encore la plume des plus habiles, et en admettant que cette classification ait été faite avec autant de lucidité dans l'exposé que de conscience dans l'analyse, Escobar se chargerait de la faire mentir pour les individus de son espèce. En effet, un jésuite n'est jésuite que pour se substituer à tous les êtres, rusé de sa nature, qu'il porte robe longue ou robe courte. Surprenez les traits isolés, faites le portrait de l'ensemble d'un jésuite, il cesse à l'instant d'être, si vous l'avez deviné, saisi, stéréotypé. Il vous échappe pour l'avoir si bien calqué. Il est insaisissable en ce sens qu'il a été surpris et dévoilé dans son for intérieur; alors il modifie si bien son individu qu'il reste jésuite, mais avec des qualités différentes qui mettent toute classification en défaut. Disons donc, sauf à faire sourire les bons pères de pitié, qu'un jésuite est un jésuite ; et, de Loyola au général actuel, il n'y a que la différence des moyens de l'œuvre, qui reste la même, le triomphe de l'astuce sur l'astuce, par l'astuce. Toute la perfectibilité de l'ordre est dans cette progression constante, éternelle, du génie du mal sur le génie du bien, le tout au nom de la doctrine de celui qu'ils déshonorent sciemment en prenant son nom. Un jésuite, c'est un homme qui se fait prêtre pour avoir la charge

honteuse de moucharder les prêtres gallicans et nationaux, en les attelant par ruse au char d'Ignace de Loyola, en les forçant de se traîner comme eux dans l'ornière de l'avilissement moral, au profit du développement matériel de la propriété exclusive du pouvoir temporel et spirituel de la société de Jésus. L'espionnage fait toute la force des jésuites ; leur gouvernement, c'est la délation organisée toujours et partout (1). La preuve, la voici : Qu'on

(1) Dans les premiers jours du mois de septembre 1844, M. Robinet, membre du conseil municipal de Paris, lut, dans une séance de ce conseil, un rapport où l'on remarquait les passages suivants :

« Il nous est impossible, Messieurs, en vous rendant compte de notre mission, de ne pas vous faire part des impressions que nous avons ressenties plusieurs fois. Nous avons visité tous les établissements avec un soin minutieux. La plupart nous ont inspiré une vive reconnaissance pour les personnes dévouées qui consacrent leur temps, leur fortune, à ces œuvres de bienfaisance qui imposent des devoirs souvent si pénibles.

« Mais aussi nous avons cru entrevoir, dans quelques autres, des traces de cet esprit envahissant qui préoccupe vivement le pays depuis quelque temps, et le force à se tenir sur ses gardes. Nous avons été étonné de voir la même influence qui s'adresse, du haut de la chaire et jusque dans les mandements épiscopaux, aux hommes du monde, pour les enrôler sous une bannière équivoque, jeter ses filets sur toutes les classes de la société, et sur les hommes de tous les âges.

« Pendant qu'on cherche à s'emparer de nos enfants dans les collèges, déjà des congrégations, excessivement humbles

te condamne, toi et les tiens, à n'être que de simples laïcs, vivant en communauté sous la règle superficiellement inexorable d'Ignace, à l'instant tu jettes ton froc,

d'abord, ont ouvert, à des prix infimes, des pensionnats pour la classe ouvrière aisée. D'un autre côté, des ateliers d'apprentissage sur une grande échelle, dirigés par des congrégations, saisissent les jeunes ouvriers. Ceux qui leur échappent dans ces maisons sont pris le soir et le dimanche dans d'autres lieux qui s'ouvrent comme par enchantement dans tous les quartiers. Des congrégations d'hommes et de femmes arrivent de tous les points de la France à Paris, pour travailler à ce grand œuvre qui semble conduit par une main invisible, mais puissante. Enfin, on n'oublie rien; et des sœurs ursulines de Dijon, des sœurs de la Charité de Nancy, arrivent à Paris, mandées par un vicaire de Notre-Dame, où commissionnées par des évêques bien connus par l'exagération de leur zèle, pour se charger d'une mission négligée jusque-là. Ces dames auront à recevoir et à placer *les domestiques des deux sexes*, et comme accessoire, les maîtresses et sous-maîtresses, des ouvrières en tout genre, des dames de confiance pour les grandes maisons, pour la comptabilité et la tenue des livres, l'administration et la direction dans les magasins et les établissements industriels, et en général à se charger de tous les placements de femmes dont peut s'occuper *la charité chrétienne*.

« Attendez, il y a encore quelque chose :

« La maison présente aussi une retraite sûre aux jeunes personnes et aux dames qui, arrivant de province, soit pour placement, soit pour affaires, ne peuvent convenablement se mettre dans un hôtel. »

« Puis en note :

« La maison place aussi les concierges et les apprentis de tous les états.

Tu ris de la folie de ceux qui ont pu rêver une telle sottise comme moyen de perfection dans la voie du salut. Quoi de plus absurde que de se condamner au célibat,

« L'établissement reçoit des pensionnaires à des conditions très-modérées. »

« Il est évident que c'est par modestie que les dames ursulines ont omis d'autres personnes qu'elles doivent aussi parfaitement connaître.

« Enfin, nous vous signalons, Messieurs, cette dernière note :

« Les ursulines reçoivent volontiers, pour les employer dans leurs établissements, selon leur aptitude, les sujets peu aisés, qui ont de la piété et une vertu solide. MM. les ecclésiastiques qui connaîtraient de telles personnes, qui désirent vivre dans une communauté, soit comme sœurs, si elles ont de la vocation, soit seulement comme agrégées internes, sont priés de les adresser à madame la supérieure, qui les occupera dans l'enseignement si elles ont de l'instruction, ou dans d'autres œuvres si elles n'ont pas fait d'études.

« La supérieure de la maison ne perd pas de vue les sujets quand ils sont placés. Sa sollicitude les suit dans la capitale : elle les invite à venir la voir de temps en temps, et, s'ils sont fidèles, ils trouvent dans ces relations un préservatif dans es dangers, et des conseils dans leurs difficultés. Elle leur tient lieu de mère, les dirige et les protége comme ses enfants. Elle veille à ce qu'ils soient toujours à même de remplir leurs devoirs religieux. *Si elle apprend que certaines maisons ne remplissent pas les promesses qu'elles ont faites en demandant des sujets à l'établissement, elle fait aussitôt sortir ceux qu'elle a donnés et les place ailleurs.* »

« Vous voyez que rien n'échappe à cette nomenclature, et

de faire vœu de pauvreté, de passer sa vie à jeûner, à souffrir toute espèce d'humiliations pour n'avoir en perspective qu'une place toujours incertaine dans le royaume des cieux ? De fait, Escobar, ta foi ne va pas jusque-là, et aussi sublime, aussi sainte que soit la parole de Christ,

que tout le monde y trouve sa place : couvent, maison de refuge, communauté enseignante et communauté charitable; pensionnat, hôtel garni, table d'hôte, maison de placement pour toute espèce de profession et d'état, d'emploi et de place !

« Laissons faire les ursulines, Messieurs, et bientôt nous serons tellement circonvenus, que nous ne pourrons plus faire un geste sans leur permission et sans qu'elles en soient instruites. »

Nous pensons que ces détails suffisent pour signaler les dangers qui nous menacent. Sont-ils moins grands que ceux qui résultent des principes subversifs répandus par les associations politiques ? je ne le pense pas ; car ceux-ci ne s'adressent qu'aux hommes faits : ils n'ont point entrepris de façonner à leur usage toute une génération.

On comprend parfaitement qu'avec tous les moyens que prennent les religieuses ursulines, rue Chanoinesse, et la maison de Notre-Dame-Auxiliatrice, rue du Faubourg-St-Jacques, pour attirer dans leur maison tant de personnes de conditions si variées, et pour introduire sous le titre de domestiques, commis, secrétaires, etc., etc., leurs affidés dans le sein des familles, ces bonnes sœurs ont la possibilité d'établir au milieu de toutes les classes de la société l'espionnage le plus actif et le mieux organisé qui fut jamais..... Maintenant, si on demande au profit de qui cet espionnage s'exerce, je dirai que c'est à ceux-là qui doivent en recueillir les fruits qu'il appartient de nous répondre.

que nous regardons, nous, comme la parole de Dieu, elle n'a pas assez d'empire sur tes pareils pour les forcer à n'être que d'humbles mais vrais croyants. Ce qu'il te faut, ce n'est pas l'apostolat par les actes de la soumission, mais l'exploitation de l'apostolat par la pensée mûrie, par la parole qui dissimule, et par l'acte qui accomplit la tâche perfide de cette exploitation impie. La mère du jésuite! c'est la rapacité captieuse et perfide de Tartufe; ses frères, tous ceux qui lui font la courte-échelle pour faire ce que les pharisiens et les scribes faisaient chez les veuves et les orphelins des Hébreux. Eh bien! cet être monstrueux et immoral, sans cœur, sans famille, sans patrie, sans religion, sans Dieu, et dont tout le monde parle avec exécration, c'est le jésuite, qui est à l'Eglise de Jésus-Christ ce que le limaçon est à l'espalier, la chenille à l'arbre. Et maintenant que tu les connais, regarde-les faire, et dis ensuite si mon pinceau, trempé dans le fiel voltairien, dans la vase de l'incrédulité et de l'irréligion, n'a esquissé qu'une hideuse calomnie? Oh! si tes enfants, à toi, disent un jour en parlant de moi : Cet homme ment! si des chrétiens, des disciples de Christ, élèvent la voix pour les défendre, que ferai-je donc, si des aveugles, conducteurs d'aveugles qui marchent à leur suite, dociles et insouciants de la main qui peut faire tomber *la squam* épaisse qui couvre leurs yeux, l'emportent sur Dieu lui-même? que ferai-je seul, si je ne le fais avec cette autorité de la bouche de Jésus, qui disait EPHPHETA à toute oreille sourde, et rendait cette

oreille attentive à la parole miraculeuse d'un muet de naissance ? En vain je mettrai la lumière sur le flambeau pour qu'elle éclaire toute la maison ; en vain je ferai rayonner le soleil de l'intelligence et de la justice ; en vain je mettrai Dieu, la religion, la foi, sur la montagne sainte : le boisseau sera mis sur la lumière ; Dieu, la religion, la foi, seront écrasés sous la pression dévorante des ouvriers de l'obscurantisme qui veulent nous ramener au temps où les ténèbres et l'ignorance couvraient la France ; où les écoles étaient fermées, abandonnées, et les couvents ouverts à la licence ; où le scandale régnait en souverain dans le sanctuaire, la superstition déshonorait la religion de Christ et prenait sa place ; où les mœurs étaient sans frein, les lois sans force, les crimes impunis, le vice triomphant et la vertu méconnue ou méprisée.

On ne saurait trop insister sur ce fait. Aussi exagérée que paraisse cette proposition, elle n'est encore que l'expression bien faible de la vérité. L'immoralité du jésuite est si grande, que les consciences honnêtes se refusent souvent à y croire. Lycurgue n'avait pas prévu la loi contre le parricide. Ce silence, plus éloquent que tous les plus beaux discours du plus sévère moraliste, fait briller les qualités du législateur dans tout leur éclat ; mais le parricide n'en était pas moins, de son temps, un crime dont l'humanité eut plus d'une fois à rougir et à gémir. De ce que les vrais chrétiens ne peuvent comprendre que des disciples de Jésus-Christ puissent pous-

crisie jusqu'à ne faire du manteau de la doc-
ıgélique qu'un moyen de rapine et de domina-
›relle, malgré tous les anathèmes lancés par le
ıtre cette usurpation impie, profane, sacrilége,
ez-vous que des hommes revêtus du ministère
apôtre, du prêtre, ne puissent faire imprimer
ivin sur leur front que pour n'être qu'un masque
sous lequel, loin de faire paître les agneaux
ıu, ils les dépouillent impitoyablement au pro-
insatiable esprit de cupidité, de domination,
ement, d'abrutissement, de ruine? La foi que
juez n'est pas niaise, et si le flambeau de la
n n'en peut éclairer tous les mystères, si elle
plus spécialement aux esprits soumis et de
nté, elle n'exclut pas l'examen de la conscience
ıs laquelle Dieu se reflète plus puissamment
les subtilités de votre fausse logique. Cette
e ne crie pas sur tous les tons : Crois ce que
el en mon nom, ou tu es mort pour l'éternité ;
par des tourments sans fin, dans l'autre vie,
ce à telle ou telle parole qu'un faux prêtre,
, aura tordue jusqu'à lui faire suer le sophisme
l'âme et le cœur. Non, son langage est doux
ui du divin Maître qui l'a enseignée aux hom-
z, dit elle, afin que vous viviez en paix, d'abord
toujours heureux dans l'autre vie ; croyez,
› appuyez-vous sur Dieu, votre père, par la
ıt l'amour, d'où jaillit l'espérance qui vous en-

tr'ouvre d'avance les portes du royaume céles
langage de la foi ! celui-là n'abrutit point le cœu
et quand il résonne dans la conscience du ch
disciple de Jésus, sa douceur est telle, qu'elle
trise et vous ravit. Oh ! alors, ce ne sont plus
ments terrifiants, épouvantables du balancier
nité qui fait sans cesse retentir les cavernes e
de l'enfer, et dont chaque oscillation apporte
leur, une angoisse nouvelle au cœur du mor
croit l'entendre quand ta voix sépulcrale pren
des tombeaux pour lui arracher une riche d
prix d'une vaine absolution inutile dans ta bo
prêtre ! car la foi n'a rien à faire là où d'une m
pouilles, quand tu sais bien que de l'autre t
pas. Est-ce à dire que le prêtre ne puisse abs
sais bien qu'il le peut, et que telle est la cr
chrétien, que cette croyance repose sur la par
lui-même. Eh bien ! dis-tu, ne suis-je pas pr
j'absous ?... Ton absolution ne vaut rien ; tu
tu n'es plus prêtre. Crie au blasphème ! mais
qui va te confondre. Ecoute les prêtres gallica
ciples qui catéchisent nos enfants dans nos égl
liques, et puis dis-moi si, malgré le sacrement
que tu prends, comme le loup prend la peau d
dis-moi si tu es prêtre ? si tu es le bon past
dépouille pour ses brebis, quand ton manteau
leur plus douce laine, quand les pâturages où
duits sont arides comme les sables brûlants

parce que tu les as dévalisés, quand leur viande la plus succulente n'engraisse que le berger. O jésuite ! à qui te comparer ? C'est encore l'Evangile qui va répondre pour nous :

1° *Un homme planta une vigne et l'environna d'une haie, et il y creusa une fosse pour un pressoir, et y bâtit une tour, puis il la loua à des vignerons et s'en alla dehors.*

2° *Or, en la saison des raisins, il envoya un serviteur aux vignerons pour recevoir d'eux le prix de la vigne.*

3° *Mais eux, le prenant, le battirent et le renvoyèrent à vide.*

4° *Il leur envoya encore un autre serviteur; et eux, lui jetant des pierres, lui meurtrirent la tête et le renvoyèrent après l'avoir honteusement traité.*

5° *Il en envoya encore un autre, lequel ils tuèrent, et plusieurs autres, desquels ils battirent les uns et tuèrent les autres.*

6° *Mais ayant encore un fils, son bien-aimé, il le leur envoya aussi pour le dernier, disant: Ils respecteront mon fils.*

7° *Mais ces vignerons dirent entre eux : C'est ici l'héritier, venez, tuons-le, et l'héritage sera nôtre.*

8° *L'ayant donc pris, ils le tuèrent et le jetèrent hors de la vigne.*

Jésuite, or, voici maintenant en quoi tu ressembles à ces vignerons voleurs et assassins : Jésus-Christ a fondé une Eglise, il lui a donné le monde pour limite, il y a

creusé des fondations, et il a élevé une tour pour être le phare d'où rayonne la vérité éternelle; il y a mis des hommes; mais quand la saison des raisins fut venue, c'est-à-dire quand l'Eglise donna abondamment des fruits pour le Seigneur, celui-ci envoya ses serviteurs pour qu'ils les puissent recevoir du fermier et rapporter chez leur maître.

Mais Escobar, qui avait convoité la possession de la vigne, qui fructifiait entre ses mains, prit les serviteurs, les fit battre par les siens, et les renvoya.

Un autre étant venu réclamer la vendange au nom du planteur, reçut pour toute réponse une grêle de pierres qui lui meurtrirent la tête, et il fut renvoyé, lui et les siens, après avoir subi les plus honteux traitements.

Et comme la fureur de posséder seul la vigne croissait chez Escobar et les siens en raison des résistances que le maître opposait pour n'être point dépouillé, un troisième serviteur fut tué par Escobar.

Enfin, le maître de la vigne envoya son fils unique, son bien-aimé, à ces farouches fermiers, espérant bien qu'ils le respecteraient et lui rendraient bons comptes.

Que fait Escobar? Il assemble les siens et leur dit: Voici le dernier obstacle qui s'oppose à notre prise de possession sans appel, tuons celui-ci qui est son unique héritier, et tout ceci nous appartient; et il leur montrait les richesses amassées par leurs fraudes et leurs vio-

ences. Alors ils prirent le fils unique, le bien-aimé du ère, et ils l'égorgèrent.

Oui, tu as fait tout cela, Escobar ; tu as pris la vigne u Seigneur, et tu as dit : Cette vigne est à moi, et quand e vicaire de Jésus-Christ sur la terre te redemanderait ujourd'hui l'héritage de l'Eglise qu'il a mis imprudemnent dans tes mains pour le faire fructifier au profit de humanité, c'est-à-dire au profit de Dieu, tu lui répondrais en lui montrant le cadavre carbonisé de Gangaelli (1).

Quel autre ordre a adopté et suivi avec autant de perévérance et d'astuce la doctrine meurtrière de la révolte, si funeste aux Etats et aux princes qui les gouvernent? Dans ces lignes que nous offrons à l'Europe, et à a France en particulier, nous ne cherchons point à dévoiler toutes les erreurs de la morale des jésuites, les ravages qu'elle cause à l'Eglise, ni les profanations multipliées dont elle est la source. Mais avant que le mal soit porté à son comble, nous voulons forcer les yeux à s'ouvrir pour faire cesser cet éblouissement étrange qui fait regarder le mal comme imaginaire ou comme facile à guérir. Le mal est réel : malheur à qui le méprise!... Il est profond et étendu ; l'Europe entière est aujourd'hui le champ de bataille des jésuites! Qu'on en juge par le

(1) Le pape Clément XIV, de la famille Ganganelli, si admirable par ses nobles vertus, abolit en 1773 la secte instituée par Ignace de Loyola. En 1774, ce souverain pontife meurt empoisonné par les jésuites.

soulèvement de la Suisse, et sa résistance à main armée ; par l'agitation religieuse de toute l'Allemagne, triste exemple à prévoir pour la France que le pape, les jésuites et les ultramontains rêvent de bouleverser dans son gouvernement. C'est cet esprit de domination, d'indépendance et de révolte qui les a déjà fait chasser de tous les Etats de l'Europe et de l'Asie (1).

Remarquez un caractère commun à tous les crimes dont cette compagnie est convaincue, c'est qu'ils sont toujours précédés par des actes de religion, par des exercices spirituels et par la profanation de ce qu'il y a de plus saint. Etrange et horrible prestige qui présente à des fanatiques les cieux ouverts, qui affermit des scélérats dans l'exécution de complots dont le but est de rendre le ciel même complice des forfaits qui se commettent sur la terre au nom d'un Dieu de paix et d'amour. Et si des circonstances critiques ont quelquefois obligé ces bons pères de faire des rétractations, elles n'ont jamais été que de scandaleuses comédies jouées à la face de la justice.

La théorie et la pratique des jésuites ont été, sont et seront les mêmes partout. Qu'on examine leur conduite et leur turbulence dans tous les pays où ils ont pénétré, on y reconnaîtra une ambition et une cupidité sans bornes, une soif brûlante de l'or, l'usure, la corruption, la simonie, l'imposture, la fourberie, la violence, l'assas-

(1) Cette secte occulte et tyrannique a été chassée 37 fois des différents Etats de l'Europe.

sinat, l'empoisonnement, l'outrage prémédité, le vol, la spoliation des choses saintes, les vexations, les cruautés, leurs pernicieuses maximes, leurs banqueroutes frauduleuses, le mépris des enfants pour leurs pères, la mutilation de l'histoire, la diffamation par des écrits injurieux, des libelles, des journaux, et cette politique cruelle qui permet tout pour renverser ce qui s'oppose à leurs entreprises; enfin ils ont conspiré, ils conspirent toujours contre les familles royales pour leur ravir leur couronne et la faire passer à d'autres...

Je me borne dans cet aperçu sur les jésuites à montrer la tendance d'une puissance qui s'est rendue redoutable à tous les gouvernements; fléaux religieux qui, pour vouloir tout envahir, perdront tout, en embrouillant les affaires des nations. Les circonstances sont d'autant plus favorables pour exposer la situation envahissante de cette secte, que la France est menacée par elle de déchirements et de divisions qui prennent leur source dans les usurpations ultramontaines. Mais leur fanatisme et la férocité d'un faux zèle auront leurs vicissitudes comme toutes les autres choses de ce monde. Notre pays, d'ailleurs, n'est pas le seul État agité par eux. Les différends qui subsistent actuellement entre la cour de Rome et plusieurs royaumes de l'Europe, n'ont pas d'autre origine que cette monarchie universelle, à laquelle les jésuites tendent sourdement, et que leurs partisans s'efforcent de leur assurer.

On est étonné que les gouvernements aient attendu si

tard à réprimer de si grands scandales et à réformer à tout jamais une bande aussi coupable (1).

(1) La province de Paris se compose des résidences suivantes : Paris, Saint-Acheul, Liesse près de Laon, Metz, Strasbourg, Issenheim, Bourges, Poitiers, Angers, Nantes, Vannes, Quimper, Laval, Rouen et Lille. — La province de Lyon se compose de Lyon, Dôle, Grenoble, Avignon, Aix, Marseille, Toulouse, Lalouvex, Bordeaux et Vals.

(*Organisation de la Compagnie de Jésus.* Leipsick, 1845.)

III.

PHILOSOPHIE ET CHRISTIANISME.

Le sentiment religieux, qui se formule chez tous les peuples avec tant de différence dans le culte, repose sur le sentiment intime de la conscience qu'ont tous les hommes d'une puissance supérieure qui a fait et régit toutes choses. Eclairer cette conscience du flambeau de la réflexion, de la comparaison et du jugement, c'est marcher à la découverte de la cause de cette conscience, qui a en elle-même la racine de toutes les vérités religieuses qui découlent de la connaissance de la cause première des êtres. Il est vrai que la raison suffit pour s'éle-

ver jusqu'à ces sublimes aperçus, et éclairer complétement les intelligences pour en imposer victorieusement la croyance ; cependant la raison, soutenue du flambeau de la philosophie, ne saurait conduire l'âme humaine dans la voie de ses destinées providentielles. L'histoire des temps anciens, celle de tous les peuples, et tous les philosophes avant Jésus-Christ prouvent ce que nous avançons. Pourquoi cela ? C'est que la philosophie qui sonde en tâtonnant les mystères de la vie physique et morale n'a jamais pu qu'en donner une idée imparfaite, ce qui est prouvé par les écrits des sages et des écrivains anciens et modernes. C'est ainsi, que, procédant du connu à l'inconnu, elle prend sa base là où précisément elle devrait finir, si l'on veut qu'elle ait la puissance que quelques-uns s'efforcent de lui donner. De l'homme elle remonte vers Dieu. Elle va ainsi de l'effet à la cause. C'est tout ce qu'elle peut faire ; mais la fausse route qu'elle suit trop souvent pour atteindre son but a fait dire à Cicéron, qu'il n'est rien de si absurde qui n'ait été dit par quelqu'un d'entre les philosophes. Il faut donc reconnaître que si la nature donne à l'homme l'assemblage des lumières et de la raison, cette pénétration et cet entendement sont insuffisants pour le garantir de l'égarement et de l'erreur. Cependant de ce composé naît la félicité et le contentement de l'âme, qui n'est heureuse que par l'harmonie de l'esprit et du cœur, seul emblèmes du bonheur, comme l'ignorance est la cause de tous les maux qu ont affligé l'humanité.

Dans ce qui précède, nous n'avons pas voulu faire la critique de la philosophie au profit du christianisme; seulement, nous avons cherché à faire entrevoir l'erreur de ceux qui se posent en réformateurs contre Rome, et veulent faire découler le christianisme de la philosophie en les synthétisant pour en extraire un code religieux qui serait l'expression réelle de la parole de Jésus-Christ. Cette parole est dans toutes les consciences, mais étouffée par beaucoup de passions et peu de moyens de les vaincre, et quand les hommes, emportés par ce vif désir de bonheur qui leur est si naturel, eurent complétement corrompu la manière d'y parvenir, leur raison ne présenta plus qu'un mélange de bizarres contradictions. A notre avis, les spéculations de la philosophie sont aussi incompatibles avec le christianisme que le catholicisme romain l'est avec la loi évangélique. La philosophie n'a qu'un domaine borné : celui de Jésus-Christ n'a d'autres limites que celles du monde. SA CATHOLICITÉ EST LA. Comprimé dans les entraves du dogme romain, il cesse d'être le christianisme, ce n'est plus qu'une secte chrétienne. C'est sous ce rapport seulement que nous sommes d'accord avec les réformateurs modernes.

Un mot encore sur la philosophie considérée comme garantie de la foi des nouveaux adeptes dont l'Allemagne, ce grand champ de bataille choisi par les jésuites, semble devoir être bientôt inondée. Quels ont été, pendant le dix-huitième siècle, les plus importants travaux des philosophes ? Niera-t-on que leurs partisans aient em-

ployé tous les expédients que peuvent fournir l'élégance du style et la séduction du raisonnement pour établir que la religion naturelle, raisonnable, et les principes de la morale universelle, suffisaient pour rendre l'homme heureux et sage, et que tout ce qu'on voudrait y ajouter, sous le prétexte d'une perfection idéale, n'était qu'erreur et superstition ? Si l'on nie cela, nous n'avons rien à répondre, mais cela est si clair pour tous les esprits sérieux que nous demandons ce que l'on peut raisonnablement attendre de cet amalgame de philosophie et de christianisme, s'appuyant l'un sur l'autre, pour prouver quoi ? qu'ils ont la même origine ? qu'ils sont enfants du même père ? Nous n'en croyons rien. Nous disons : La philosophie est fille de la raison, et le christianisme est fils de la conscience, et comme la conscience trompe moins que la raison qui souvent se trompe, nous n'hésitons pas à leur nier cette parité d'origine dont on veut construire leur parité d'influence religieuse et morale. Autant vaudrait dire que l'habile anatomiste qui étale à nos yeux toutes les merveilles de la structure admirable du corps humain est l'égal de celui qui donne avec l'être le mouvement et la vie.

Il résulte de ce que nous avons dit que la philosophie ancienne n'a pu donner naissance au christianisme, et que la philosophie moderne, loin de lui prêter des lumières, lui emprunte celles dont elle brille d'un si vif éclat et qu'elle reflète si généreusement sur tous les peuples du monde. Tous les systèmes des philosophes ne

pouvaient faire le christianisme, tandis qu'à lui seul il peut diriger la raison humaine dans la voix de la véritable sagesse.

Ce que nous disons de la philosophie, nous le disons du rationalisme qui en est le fils. Ni l'un ni l'autre n'ont en eux une force assez puissante pour y asseoir l'édifice religieux que Christ a fondé. Une religion basée sur le rationalisme ne serait qu'un roman. La religion est un tribut de l'homme envers Dieu, un impôt qui doit être payé par tête et chacun selon ses moyens et ses facultés. La loi du Créateur est égale pour tous, elle n'exige de la plus humble de ses créatures qu'un simple mouvement de son cœur et l'hommage de sa foi; c'est à ceux qui brillent par leurs connaissances et leur savoir à lui offrir celui de gratitude et d'amour rehaussé de tous les dons de l'esprit et du génie. Tous les hommes ne peuvent être philosophes, mais tous peuvent être chrétiens. C'est là le point capital de la discussion. Cette possibilité qu'ont tous les hommes de devenir chrétiens est le résultat de la simplicité qui fait la sublimité de la loi chrétienne; simplicité, seule base sur laquelle la doctrine de Jésus-Christ est fondée; morale intime posée dans toutes les consciences, dans celles des riches comme dans celles des pauvres, dans celles des savants comme dans celles des ignorants. En effet, si Christ n'eût donné une religion qu'à un certain nombre d'individus éclairés ou riches, il ne serait pas le Christ, et sa religion ne serait pas vraie; partant, elle ne pourrait jamais unir tous les

peuples dans une foi commune; ce qu'elle est indubitablement destinée à opérer. VOILA LA GRANDE RÉVOLUTION DE L'AVENIR.

Quelles sont les bases sur lesquelles Jésus-Christ a posé les fondements de sa doctrine? Ces bases pouvaient-elles être trouvées par la philosophie? A la première question, nous répondons: Christ a fondé sa doctrine sur l'immortalité de l'âme. Cette réponse suffit pour établir qu'il était impossible à la philosophie d'asseoir une morale religieuse sur le dogme de cette immortalité, et à plus forte raison d'en faire découler la loi chrétienne. Otez la révélation, le christianisme croule comme les plus belles utopies du plus pur rationalisme, Jésus-Christ n'est plus qu'un philosophe. Mais observons que les plus sages des philosophes n'ont fait que balbutier sur la véritable nature de l'âme et sur la perpétuité de ses destinées. Jésus-Christ est le seul qui ait prononcé nettement le mot d'éternité. C'est sur l'immortalité de l'âme qu'il appuie toute sa doctrine en en faisant le principe immuable de la morale. Ouvrons l'Evangile; à chaque page, nous y lisons: *Vie éternelle*, qu'aucun homme, pas même le législateur des Hébreux, n'avait prononcé avant lui. Cette révélation d'une immortalité assurée, dont la raison humaine ne donne qu'une probabilité sans pouvoir en établir la certitude positive, suffit pour démontrer que ce n'est point dans les systèmes philosophiques ni dans les idées religieuses reçus dans son temps que Jésus-Christ en a acquis la certitude qu'il en donne pour

r la face du monde, en rétablissant les fondements
s jetés par Dieu lui-même, à la création de
nme. Cette révélation, nous le savons, a fait faire
immense à la philosophie moderne; mais c'est
i que celle-ci s'efforce de prouver qu'elle tire
propre fonds toutes les facilités de rendre les
s heureux, puisque ses conceptions les plus bril-
n matière de religion ne sont que les pâles reflets
mière évangélique.
insi, vous admettez Dieu?
ui.
n bien, dites-nous ce que c'est que Dieu?
lui qui pourrait en donner une définition vraie,
de toute controverse, serait Dieu lui-même; et
prouve l'insuffisance de l'esprit humain pour
ner, c'est que tous les systèmes qui ont eu cours
la naissance de la philosophie jusqu'à nos jours
mais satisfait complétement notre entendement,
btils qu'ils soient dans leurs aperçus et distinctions
ysiques. Il y aura toujours un mystère impénétra-
ais nous ne connaîtrons l'essence de cette spiritua-
commence là où les phénomènes des combinaisons
ière ne suffisent plus pour expliquer les causes et
s; pas plus que les hommes ne pourront découvrir
nêmes la nature de l'âme et le principe des êtres.
lors, dites-nous comment vous comprenez Dieu?
ule cause de toutes les causes, Dieu n'a point de
Principe de tout, il n'a de principe que lui-même,

en lui et par lui. Il est son commencement et sa fin, et il n'a ni commencement ni fin. Il se connaît lui seul, et est incompréhensible à tout autre. Il est tout, partout et en tout. Il n'a point de forme, l'espace ne pourrait le contenir, et il remplit l'espace qui nage dans l'infini de son être dont il est la cause et l'objet antérieur et postérieur au temps de toute la durée de l'éternité. Grand sans quantité, bon sans qualité, il veut, et sa toute-puissance est dans son vouloir; il parle, et tout existe. Il sait ce qu'il fait, et tout ce qu'il fait est bien; car tout émane de lui et l'éternité le représente. Immuable, il soutient toutes choses. L'univers des mondes est dans sa main, il jette les astres, les planètes dans l'espace avec le mouvement et la vie, quand et comment il lui plaît pour parcourir la voie que de toute éternité son doigt leur a tracée et dont jamais ils ne s'écartent. Par sa volonté, le vent souffle, le soleil éclaire, la pluie tombe. Il s'envisage lui-même par sa connaissance intuitive, et son œil embrasse tous les lieux, et dans ces lieux tous les objets, dans ces objets toutes les qualités que sa sagesse infinie y a mise d'après le plan invariable de cette même sagesse; son essence, distribuée dans tous les lieux et dans tous les temps, est entière dans chaque endroit. Il est ce qui est. La subtilité de l'âme c'est lui, la volonté humaine c'est encore lui; dans les vœux, il est la résolution; dans la charité, le pain. Rien ne le caractérise mieux que ces quatre mots par lesquels il se révèle à Moïse : *Ego sum qui sum.*

Dieu sera éternellement la cause incompréhensible de toutes les causes, de celles qui dépassent notre intelligence, comme de celles que nous pouvons connaître par leurs effets, d'une manière approximative ou certaine. Il est la cause invisible de tout ce qui est. Jamais l'intelligence humaine ne pourra le saisir; ses œuvres ne sauraient en donner qu'une idée imparfaite, car il est aussi supérieur à ses œuvres que l'éternité l'est au temps. Dans l'empire sans bornes de son intelligence il a marqué un point que jamais la raison des enfants des hommes ne franchira. C'est dans cette conscience instinctive, comme dans la force incalculable qui est essentielle à ma pensée, qui, elle aussi, perce les profondeurs infinies des temps et de l'espace; c'est dans cette intuition d'une cause supérieure à toutes les causes que l'entendement humain puisse atteindre, que je trouve la première comme la plus incontestable des révélations de l'existence de l'être que nous nommons DIEU : et si j'établis que cette conscience instinctive et cette intuition furent celles de tous les temps, de tous les lieux, de tous les peuples, cette existence est pour moi prouvée d'une manière irréfragable, encore qu'il me soit impossible d'en définir l'essence et le mode, parce que Dieu seul est la raison de son être.

Si vous me demandez d'où je conclus Dieu tel que je viens d'essayer de vous le dépeindre, je vous répondrai : De ses œuvres, qui sont la révélation de son existence. L'idée de l'architecte, qui est venue au premier homme en

voyant l'édifice des mondes, a été la première révélation. Placé en face de l'œuvre, l'homme, par la considération des objets extérieurs, a eu, comme dernier résultat de plusieurs réflexions, l'idée de l'ouvrier première cause de toutes ces merveilles. L'harmonie de l'univers lui a donné celle de l'intelligence qui y avait présidé : ainsi, la réflexion sur l'ordre, qui s'étend à tout, a amené nécessairement l'idée d'une cause première, qui est le grand être des êtres, Dieu ! Cette idée, je l'appelle la première révélation. Elle a dû être fort tardive, et de beaucoup postérieure à l'apparition de l'espèce humaine sur la terre ; car avant de pouvoir fixer les réflexions qui l'ont amenée de manière à en tirer des conséquences, il faut bien admettre qu'elles ont été communiquées, et que, pour qu'il en fût ainsi, il devait exister un langage propre à les transmettre. Ce qui explique un travail immense.

Mais, me direz-vous, vous concluez d'une manière tout arbitraire... Je conclus d'après mes convictions, que je tire des faits que ni la logique ni la raison ne suffisent à démontrer géométriquement ; ici je ne m'occupe pas de savoir de quelle nature est ma conclusion. Les mots : ESPRIT, MATIÈRE, ne représentent à ma pensée qu'ils font naître que deux effets dont les causes sont ailleurs que dans le domaine du saisissable par les sens. Si je disais : La matière existe, elle est préexistante à tout, elle est tout, sans fin comme sans commencement ; c'est l'être nécessaire, susceptible d'une perfectibilité indéfinie dans le temps et l'espace, elle est éternelle en tant

ue matière ; les formes, les combinaisons accidentelles
ıi sont propres en vertu de lois particulières, elle est
ıut, donc Dieu n'existe pas, serai-je plus logique, je
ɔus le demande ? Et *la matière Dieu* ne serait-elle pas
ujours, logiquement, un effet sans cause ? L'idée de
ieu ne comporte pas le fini ; au contraire, le mot *Dieu*
it naître en moi la pensée de l'infini ; l'esprit comme
matière sont bornés, ils sont sous la dépendance
une intelligence et d'une essence supérieures dont ils
ɛrivent tous deux. Je n'explique ni cette intelligence
i cette essence, mes moyens sont trop faibles pour cela,
ais je les admets comme causes premières. Et puis dites-
oi, comment voulez-vous que nous puissions définir
cause, quand l'effet est pour nous aussi impénétrable
u'elle, par la seule force de la logique ? Nous voulons
ıut voir, pour ne croire que ce qu'il nous convient de
oire. Quand nous ne comprenons plus parce que nous
e voyons plus, ou plutôt parce que nous voyons mal,
ous nions. Pourquoi matérialise-t-on Dieu ? c'est parce
u'on veut le forcer à n'agir que comme il plaît à l'orgueil
e l'homme. On veut soumettre l'intelligence infinie de
ıuteur à la raison humaine, aussi bornée dans ses
ɪrces que ses sens sont imparfaits pour saisir tous les
ɔjets qui nous entourent. Je vois des millions de globes
ɔuler au-dessus de ma tête ; qui me dira d'où ils
ennent, ce qu'ils sont et comment ils sont venus ? Je
ɔis sur la terre sur laquelle je marche des myriades
êtres qui, comme moi, se meuvent ; qui me dira quel

fut le premier d'entre eux qui se montra à la surface du globe pour y jeter la semence de sa race? Où est la première graine du premier végétal? le premier germe du premier animal? Qu'étaient-ils? où étaient-ils avant de s'être montrés comme nous les voyons aujourd'hui l'un et l'autre dans toute leur force et leur beauté respectives? Le végétal comme l'animal n'ont-ils reçu la propriété de leur reproduction d'après les lois que nous connaissons que comme un attribut qui leur devenait propre en sortant parfaits des mains de leur auteur? La graine, le germe en d'autres termes, sont-ils des attributs donnés par Dieu aux premiers individus, végétaux et animaux, d'où devaient sortir tous les autres de leur espèce après leur organisation complète? ou bien, les uns et les autres venaient-ils d'une graine, d'un germe antérieur et dont ils ne sont que le produit développé? Quoi que nous fassions, quoi que nous disions, nous ne ferons ni ne dirons jamais rien qui tranche cette difficulté d'une manière bien exacte, parce que l'instant précis de l'apparition des premiers êtres sera enveloppé éternellement d'un voile impénétrable; ensuite notre intelligence trop bornée ne comprend pas le germe sous une cause antérieure, qui serait un autre être qui l'aurait produit. Cette recherche ascendante serait sans terme, par conséquent tout aussi mystérieuse que Dieu. De tous les êtres animés ou non, depuis l'atome élémentaire, point de départ de la composition des agrégations de matière pour former des corps, jusqu'à l'extrême limite

de la manifestation des propriétés de ces compositions, agrégations et combinaisons de matière dont nous sommes bien loin encore de connaître toutes les qualités, enveloppés que nous sommes, pressés de toute part par des mystères secondaires qui sont aussi inexplicables pour nous que leur cause, alors pourquoi ne pas nier leur existence puisque nous nions leur cause précisément parce qu'elle échappe à l'investigation de nos raisonnements ?

Attribuer tout à une cause aveugle préexistante sans aucune raison de son être comme l'est la matière par elle-même, c'est à mon avis, soutenir une absurdité égale à celle qui soutiendrait que l'arc de l'Étoile n'est que le résultat d'une combinaison de matière de laquelle est sortie la force d'arrangement qui préside à l'harmonie de l'ensemble de ses parties. Allons, convenons-en, avec la pierre il a fallu l'architecte et le maçon ; l'intelligence pour indiquer la place des sculptures, et la main pour les placer.

Ecoutez : S'il est vrai que l'étude de la philosophie, que les méditations de la science soient le seul chemin qui puisse conduire à la vérité sur cette importante question de l'existence de Dieu, sur laquelle reposent toutes les destinées de l'humanité, il est également hors de doute que la philosophie, aidée de la science la plus profonde, ne peut suffire à nous donner une certitude physique sur la nature de Dieu. Qu'on ne vienne pas me dire, pour éviter la difficulté, que Dieu n'est pas autre chose que

la matière, car si on lui donne les attributs de Dieu, la matière sera Dieu, et la difficulté restera la même : il n'y aura de changé que le nom. Cependant admettons un moment que Dieu soit matériel. Nous savons déjà que la matière est éternelle. Vous dites que nous spiritualisons Dieu parce que nous ne connaissons pas les propriétés de cette matière : à notre tour, nous vous demanderons si vous pourriez affirmer, vous, qui n'en connaissez guère mieux les propriétés, qu'une combinaison un million de fois plus déliée, plus subtile, plus quintescenciée que celle qui a produit l'harmonie du monde, ne pourrait pas produire un être éternel comme elle, et qui serait de tout point supérieur à tous les êtres par la force d'une intelligence qui les soumettrait tous à ses lois, après avoir connu le mécanisme des leurs, sans en excepter la matière? Vous ne le pourriez pas, c'est évident, puisque vous donnez à l'intelligence humaine la possibilité de se l'asservir par la connaissance de ses propriétés. Déjà nous avons renvoyé votre argument principal contre vous. Dieu, abstraction, métaphysique, arbitraire, vous répugne parce qu'il est un effet sans cause, vous lui substituez la matière, qui d'elle-même est inerte, et ne peut rien produire d'organisé sans une force que ni vous ni moi ne pourrons ni découvrir ni définir ; vous mettez un effet sans cause à la place d'un autre effet sans cause qui nous vaut de votre part l'épithète d'*absurdes* : convenez pourtant que nous le sommes moins que vous, car à la rigueur, nous pourrions vous répondre que cette

force inconnue qui agit sur la matière ne lui est nullement inhérente ; qu'au contraire, elle est tout à fait en dehors d'elle et que ce n'est que par l'influence de son action qu'elle détermine les phénomènes que vous invoquez contre nous, comme propriétés essentielles dont la manifestation n'a lieu, dans votre système, que sous le caprice des hasards d'une rencontre.

De cette force à Dieu, la distance est-elle si grande qu'elle vous effraye? et pourtant cette force n'est encore qu'une des énergies de Dieu, qui les résume toutes : cette force n'est pas Dieu, elle n'est que ce que nous désignons par le mot *nature*, qui n'est à son tour que la manifestation de la puissance divine et de la force conservatrice et providentielle de ses œuvres. Et n'existât-il que cette force à laquelle il faut bien que vous accordiez plus que l'intelligence humaine que vous reconnaissez comme très-limitée en puissance, elle serait éternelle, puisque sa cause est elle-même éternelle et qu'elle aurait la raison de cette éternité dans celle de son principe. Il ne peut donc y avoir pour vous, convenez-en, que la différence des conséquences morales qui découlent des deux systèmes, qui vous fasse admettre la matérialité complète, absolue, des êtres organisés ou non. Les conséquences du vôtre sont faciles à tirer de vos propositions : tout est matière ; la matière forme des composés ; ces composés se font à l'aide de certaines combinaisons momentanées dont les effets, instantanés comme elles, cessent quand un hasard vient déranger cette combinaison. Qu'il soit

raisonnable ou non, l'être produit par ces combinaisons, soumis à ce hasard se décompose; les particules élémentaires de son être synthétique s'éparpillent, et son individualité, qui ne résidait que dans l'arrangement de la matière, périt tout entière. Donc l'homme n'est qu'une machine enveloppée d'un réseau cutané qui respire et se meut, et qu'une rencontre avec la mort réduit à rien. N'est-ce pas cela? Suis-je assez logique?...

Si je n'avais pas la conviction de l'existence de Dieu tel que j'ai essayé de le faire comprendre, il me suffirait d'avoir le choix entre lui et la matière la plus heureusement combinée pour me le faire adopter sans autre réflexion; et si après toutes les démonstrations les plus rigoureuses en faveur de l'un et de l'autre système, en admettant que celui des matérialistes ait quelque chose de probable, il me restait un doute, ce doute me ferait encore préférer *Dieu éternel! Dieu immatériel!...*

Dieu seul satisfait ce désir d'éternité, d'infini, qui brûle le cœur de tous les hommes! lui seul me rend raison de ces élans de mon âme vers la félicité éternelle qui est la fin de mon être. Oui, Dieu existe: la voûte étoilée des cieux me le révèle, la loi morale qui est au fond de mon cœur me le fait sentir. Ces deux objets remplissent notre âme d'un respect et d'une admiration qui ne cessent de s'accroître à mesure que notre pensée s'en occupe. Ce n'est ni dans les ténèbres, ni dans le lointain vague hors de portée de nos regards que nous sommes réduits à les chercher ou à les présumer; nous voyons l'un et l'autre

pour ainsi dire devant nous immédiatement liés avec le sentiment de notre existence. Le premier de ces objets, depuis la place que tient l'humanité tout entière sur ce globe terrestre, étend à l'infini la chaîne qui nous lie avec tous les mondes que renferme l'immensité de ce nombre incalculable de systèmes solaires, et même au delà de ces limites encore, avec la succession sans terme de leurs mouvements périodiques, de leur origine, de leur durée. Le second de ces objets tient à notre invisible *moi*, à notre personnalité, et nous transporte dans un monde véritablement infini, mais que notre entendement peut seul atteindre, et avec lequel, quoique liés en même temps avec tous ses mondes visibles, nous nous reconnaissons, non-seulement dans une relation accidentelle, comme avec ceux-ci, mais dans un rapport plus général et plus nécessaire. Le premier anéantit, pour ainsi dire, notre importance en qualité de créatures animales obligées de rendre la matière dont elles furent formées à cette planète, qui n'est elle-même qu'un point imperceptible dans l'univers, après avoir été animées pendant quelques instants, on ne sait de quelle manière, par un principe vivifiant, unique, simple et égal partout. Tandis que le second élève, au contraire, infiniment la dignité de notre être, comme l'intelligence à qui cette loi morale révèle ma vie tout à fait indépendante de leur existence animale et de tous les mondes visibles qui nous entourent ; le but de cette loi nous prouve que la destination de l'homme ne se borne pas uniquement aux modifica-

tions, aux limites étroites de la vie présente, mais qu'elle se rapporte aux vœux comme au besoin d'une vie immortelle!... Que me donnez-vous, ô matérialistes! à la place de cette consolante conviction inhérente à moi-même et qui fait naître dans mon cœur l'espoir si doux d'une destination si noble, en même temps que la certitude de l'existence de Dieu?... Le néant! le néant votre dieu! le néant, gouffre immense toujours béant qui attend que le doigt de la mort ait brûlé ma vie en la touchant pour m'engloutir dans la profondeur sans fond de ses abîmes remplis de ténèbres éternelles! Le néant à mon corps! à mon âme! le néant à tout et pour tout! O vous qui prêchez une telle doctrine, vous qui traitez l'éternité de Dieu et son immatérialité de rêve creux, enfanté par une imagination en délire, vous qui ne faites de l'homme qu'une machine que le temps brise tout entière et sans retour, savez-vous bien ce que pourrait cet assemblage de matière organisée par la force aveugle de vos combinaisons chimiques, si une semblable conviction passait dans le grand ressort de cette machine humaine qu'attend votre néant, votre *nihil* logique, ce rien que vous rendez si puissant, qu'à l'inverse de tout sens commun, il soit destiné à agir en dernier ressort sur tous les êtres? A quoi nous sert cette loi de morale qui est dans vos consciences aussi bien que dans la mienne, ce désir d'éternité qui calcine vos cœurs comme le mien, si tout finit avec moi? la force brutale me suffit. Qui pourrait se plaindre de l'abus que j'en pourrais faire, si ce n'est

les faibles auxquels j'aurais le droit de répondre : La combinaison de vos atomes élémentaires, faite dans des circonstances moins favorables que celle qui a présidé à l'arrangement de mon *moi*, ne vous permet qu'un degré de force que le mien dépasse dans une grande proportion ; tant pis pour vous, votre oppression est nécessaire à mon bien-être, à mon bonheur, je vous opprime. Vous auriez tort de vous plaindre : aussi bien tout cela ne durera qu'un temps. A la mort de chacun de nous, tout sera fini : oppresseur et opprimé rentreront dans le néant, je m'en moque, ou si vous n'êtes pas content, tâchez de trouver quelque ruse qui paralyse ma force ; alors je prendrai conseil de mon *moi* pour agir contre votre *vous*, et le hasard fera le reste.

Dites-moi maintenant de bonne foi où conduiraient de pareils raisonnements ? est-il besoin de répondre pour vous, que la morale et la justice feraient naufrage dans ce conflit des passions et des misères humaines. En vain, vous vous vantez de conduire les hommes à la vérité avec le flambeau de la philosophie matérialiste qui n'aboutit qu'à un tel terme.

Si je rêve en admettant Dieu pour cause et fin de toutes choses, convenez que mon rêve est sublime. Je viens de Dieu ! je retourne à Dieu ! Quelle noble destinée ! que sa conviction est bien faite pour me contraindre à mettre en action la loi de la morale intime, dont l'observation assure dès ici-bas le bonheur des mortels ! Vous, vous n'avez que la matière, qui, selon vos idées,

enfanté par bouillonnements accidentels et détruit par la même cause qu'elle produit des êtres qu'elle jette ensuite au néant, pâture éternellement dévolue à sa fin immuable... Quelle épouvantable destinée !

Oui, Dieu existe ; je sens là que je l'ai trouvé, il m'étreint de toute part ; mon œil perce dans la profondeur de ses domaines célestes, et plonge avec admiration sur toutes les merveilles de ses œuvres. L'herbe que je foule sous mes pieds, la voûte resplendissante de l'Empyrée qui m'abrite, cet horizon sans bornes qui m'environne; le réfléchissent à tous mes sens, et chacun de ces objets me dit dans son langage : *Oui, Dieu existe, nous n'existons que par lui.* Alors je replie ma pensée sur moi, et je sens Dieu dans mon cœur et mon âme, où je lis la loi morale qu'il y a gravée en caractères indélébiles.

Qui peut rester sourd à cette voix mystérieuse, qui, tombant du haut de la céleste cité, vient retentir au fond de nos cœurs et nous crier : *Oui, Dieu existe !...* Qui peut gravir les hauteurs des Alpes, traverser les vastes forêts, se promener sur les grèves où vient s'éteindre la fureur des flots, laisser errer ses regards sur l'étendue que forme le ciel qui s'arrondit et s'abaisse en voûte lumineuse sur l'Océan, sans se sentir, malgré soi, entraîner par le charme de cette voix puissante qui fait taire dans le cœur de l'homme le cri désordonné des passions, des instincts et des appétits grossiers de sa nature animale, pour lui faire aspirer Dieu par toutes les forces de son intelligence en le lui révélant au fond de sa con-

science ? Oui, Dieu existe! oui, son souffle divin m'anime, me ravit au milieu des prodiges les plus variés, les plus riches d'une création toujours vivace. En vain le scepticisme philosophique qui bourdonne sous mes pieds me menace de son obscurité sans fin, en me criant : Le néant !... je le brave, je le foule aux pieds comme un reptile dangereux, et en présence de tout ce qui m'entoure, devant ces plaines fertiles, ces vallées verdoyantes, ces forêts, ces champs, ces hameaux, ces villes d'où partent mille concerts d'amour et de reconnaissance envers l'auteur de tant de merveilles, je me sens fort contre l'athée, de toute la force de Dieu en face de ce néant qui ne saurait absorber un seul atome de mon être.

Tout l'univers dans son langage ineffable me parle de Dieu, sa voix je l'entends dans l'intérieur de mon âme, dans cette partie de mon être inconnue à moi-même, et qui tient à la fois de mes sens et de ma pensée.

Dieu, ô mon Dieu, je te sens, je te vois, je te touche ! mon cœur, mon âme, imprégnés de toi, s'élancent jusque dans ton sein, il me semble que je nage en toi !.... Merci, ô mon Dieu ! je t'ai trouvé, je t'aime, je t'adore ! reçois mes actions de grâces pour tous les biens dont tu m'as fait jouir. Ton idée auguste m'a fait vivre sans remords ; fais luire sur moi un de ces regards qui portent la lumière et la vie dans les ténèbres du chaos, et dans la poussière du sépulcre.

O toi, qui as tiré les soleils de leur immense foyer

avec plus de facilité que le forgeron envoie l'étincelle, sous les coups du lourd marteau dont il bat le fer rouge; ô toi, qui as lancé à l'entour les planètes, et à l'entour des planètes leurs satellites, comme l'artilleur lance le boulet qui décrit sa parabole calculée ! par ta volonté toute-puissante, les soleils entraînant leurs zodiaques, parcourent leur ellipse autour de plus grands soleils qui roulent aussi sans fin avec leurs corps célestes, auprès du centre de ta gloire et de ta puissance, d'où tout vient de toi, pour retourner à toi, dans cette métropole mystérieuse mais réelle de l'univers des mondes.

Salut à toi, ô mon Dieu, mon créateur, mon sauveur, la fin de mon être, à toi qui m'as permis de vivre pour te connaître et t'aimer, toi qui as voulu que ton Fils meure pour que je revive en toi, dans toi, dans le sein de ton éternité. Merci, ô mon Dieu! je t'aime, je t'adore !

Comme vous voyez, nous ne proscrivons pas la philosophie, loin de là, mais nous voulons que la réforme qui doit constituer la révolution de l'avenir chrétien prenne ses bases dans le christianisme même. C'est de cette sorte, et seulement de cette sorte, que la philosophie pourra servir d'auxiliaire puissant à la religion, pour en faire jaillir d'une manière efficace cette trinité religieuse, politique et morale qui sera le triangle divin, inébranlable, sur lequel reposeront bientôt les nouvelles destinées des peuples dans ces trois ordres.

La religion chrétienne, telle qu'elle est sortie des

mains de son Créateur, est le plus beau comme le meilleur système religieux possible, même en ne l'envisageant que politiquement et philosophiquement. Quel homme, parmi les plus sages, pourrait être comparé à Jésus-Christ ? Qui est docteur tel que lui ? Le plus beau des enfants des hommes ne fut-il pas le modèle le plus accompli de bonté, de douceur et d'amour ? Il commence ses prédications, et de sa bouche divinement inspirée tombent des paroles qui proscrivent la haine et la vengeance. Il formule ses lois qu'il puise dans le sein de l'éternelle sagesse, qui ennoblissent tous les devoirs, exaltent toutes les vertus et recommandent la justice, la bienveillance réciproque et la déférence à toute autorité légitime comme la vraie source de la prospérité publique. Ces lois, obligatoires à la fois et pour ceux qui commandent et pour ceux qui obéissent dans l'ordre politique et social, ne font des uns et des autres que des frères destinés à vivre dans la paix et la concorde, et qui sont toujours prêts à rompre leur pain, pour le partager avec le pauvre qui a le cœur brisé par la souffrance, la misère et la faim.

L'Eglise romaine semble avoir pris à tâche de matérialiser le culte qui découle du dogme chrétien au point de n'en faire qu'un objet de pure spéculation. Il ne faut pas être bien versé dans l'histoire ecclésiastique, depuis saint Paul jusqu'à nos jours, pour voir combien le culte successivement modifié est tombé de chute en chute dans l'avilissement par la faute de ses ministres. Pur

comme son objet, simple comme la foi primitive, il est d'abord tout intérieur. Dieu est adoré en esprit et en vérité, et si des manifestations extérieures ont quelquefois lieu, ce n'est que par l'influence plus active que la charité et la fraternité chrétiennes acquièrent sur tous les disciples de Jésus-Christ qui n'avaient qu'un cœur et qu'une âme. Bon par essence, Dieu ne se fait connaître que par ses bienfaits, ne se montre dans toutes ses œuvres qu'avec un excès d'amour et de bonté persévérante. Ce culte qu'on lui doit n'est que la reconnaissance pour ses libéralités, et dans cette religion du cœur qu'il commande, les ingrats seuls sont des impies. De cette donnée si simple qui est toute la religion de Jésus, les apôtres ont fait jaillir un royaume nouveau de paix, de reconnaissance, de sainte dilection qui, rayonnant de toutes les âmes à la fois vers l'Eternel, formaient ce faisceau de bonne intelligence dont l'égalité était le sentiment réfléchi de l'égalité dans les destinées, sur lequel repose toute la théorie du christianisme. Telle était la situation de l'Eglise dans les premiers siècles ; mais du jour où l'apostolat fut remplacé par la prêtrise, l'homme avec toutes ses passions bonnes et mauvaises se substitua à Christ, la domination remplaça la prédication, et l'Evangile, livré aux commentateurs, subit toutes les influences de l'esprit de parti. Rien n'était plus facile que de broder sur un thème aussi élastique, et à force de disputer sur les textes, on finit par les rendre méconnaissables, ce qui altéra profondément

les devoirs qu'imposait à tous le code évangélique. C'eût été miracle que l'esprit humain ne se mît pas en frais pour ajouter du sien à ce sublime ouvrage.

La doctrine chrétienne se trouvant dans les écrits, il était impossible qu'il ne s'élevât point un certain nombre de commentateurs, les uns pour en maintenir le sens comme ils l'entendaient, les autres pour en appuyer leurs opinions particulières. De ces disputes où l'erreur et l'absurde avaient la plus grande part est né, avec les siècles et la faiblesse des pouvoirs temporels, le despotisme romain auquel on doit toutes les aménités de l'inquisition et de ses partisans dans le plus florissant empire du monde. A ce sujet il est bon de remarquer qu'il faut que le sentiment chrétien ait de bien profondes racines dans le cœur humain pour que toutes les horreurs dont il a été le prétexte ne l'aient pas entièrement banni de la surface de la terre. Mais nous l'avons dit, les vérités du christianisme sont pour ainsi dire des vérités physiologiques ; voilà pourquoi les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elles. Aussi une autorité comme la sienne, toujours subsistante, doit ramener tôt ou tard à la vérité chrétienne et en assurer le triomphe en dépit de toutes les résistances. C'est ce triomphe de la bonne foi qui marquera l'ère nouvelle que tous les peuples attendent, et vers laquelle gravitent toutes les puissances intellectuelles de l'esprit humain. Cette révolution nous touche, nous enlace à notre insu pour fermer le puits de de l'abîme dont parle l'Apocalypse, qui réalisera la parole

de Dieu. Oh ! alors nous aurons des prêtres, et plus de jésuites factieux (1), des chrétiens et plus de faux dévots, des associations fraternelles et plus de congrégations parasites ; de vastes maisons pour les pauvres et les infirmes, et non de somptueux couvents où la paresse et l'orgueil rassemblent sous leur manteau crasseux tout le luxe, toutes les richesses et les jouissances de la terre au profit de l'intrigue et de l'ambition monacale. En ce temps-là nous aurons la charité, et plus d'aumônes et de philanthropes *in utroque*. Le riche ne se battra plus les flancs pour savoir comment il entassera millions sur millions pour éterniser son château, sa race, son nom inutile et flétri. Nos élégantes ne sueront plus essoufflées par la lascivité de la danse au profit des indigents, qu'on ne soulage qu'au prix d'un plaisir impudique ; comme si le plus grand bonheur des riches ne devrait pas être celui de donner à leurs frères qui ont soif et faim et qui traînent leur nudité sous le soleil de Dieu qui se lève sur les bons comme sur les méchants !

(1) Les premiers moines chrétiens de l'Egypte furent appelés, dans la langue égyptienne, *Sarabait*, ce qui désigne des gens rebelles aux lois, des factieux.

IV.

ROME ET LES ÉVÊQUES.

Les nations pressentent des jours plus heureux, et des milliers de voix s'élèvent de toutes parts pour crier, non plus dans le désert comme celle du précurseur du Christ : *Parate vias Domini, rectas facite semitas ejus.* Mais, dira-t-on, que signifient ces cris ? Quelle valeur peuvent-ils avoir après dix-huit siècles, quand le christianisme a été prêché sur toute la terre et s'est infiltré dans toutes les nations du monde connu ? Jésus-Christ va-t-il revenir ? Non. O Rome ! tu le crucifierais encore. Christ est mort, mais tu l'as abaissé, et voici qu'il faut que la prophétie

reçoive son entier accomplissement. Ainsi donc, l'Homme-Dieu veut que ses ministres ne soient pas plus que lui; il veut que l'étendard du salut, promis à tous, flotte dans tout l'univers; il veut que la croix domine le monde et non que le prêtre s'arme de ce signe pour l'asservir; il veut que la rédemption soit le bénéfice de l'humanité entière et non le privilége de quelques-uns qui en font métier et marchandise; il veut Rome sous la croix et non sur le trône des Césars; il veut que le vêtement du passé tombe de ses épaules royales et que l'humanité, reliée à son auteur par le sacrifice de son Rédempteur, ressaisisse ses droits par ses devoirs, sa liberté par sa moralité, son bonheur par l'amour, la fraternité et l'égalité chrétienne; car l'Evangile, expression la plus vraie comme la plus sublime du sentiment religieux du cœur humain est le point de départ et le but, l'alpha et l'oméga des doubles destinées promises à l'homme.

En quoi Rome conteste-t-elle, diras-tu, les idées qui surgissent de toutes parts sur la vérité de la doctrine chrétienne? N'en est-elle pas le plus solide rempart, et la chaire de saint Pierre n'est-elle pas ce qu'elle a toujours été, la chaire légitime du représentant direct de Jésus-Christ sur la terre? Nous souhaiterions de tout notre cœur qu'il en fût ainsi, ô Rome! et pour ne rien avancer sans preuves, nous allons faire, ensemble, une petite excursion sur le terrain pontifical, et sur l'autorité absolue du pape et de ses lieutenants les évêques; mais comme un semblable sujet pourrait nous entraîner trop

loin, nous nous contenterons de comparer rapidement ce qu'était Rome à la naissance du christianisme, ce qu'elle fut sous le catholicisme, ce qu'elle est à présent, après toutes ses transformations et ses apostasies successives. Or, que voyons-nous à son point de départ?.... Un homme pauvre, selon le monde, une émanation de Dieu, selon la foi, annonce aux humains étonnés une doctrine qui confond la science et toute la sagesse des savants. Il parcourt la Galilée en prêchant à tous la paix et la concorde, l'amour de Dieu et du prochain parmi les Hébreux, auxquels il apprend qu'ils sont tous égaux et frères, et ne forment qu'une famille; il ordonne, au nom du Créateur, le pardon des injures et des offenses, l'obéissance à César et le respect aux autorités établies; la pauvreté, l'humilité, le mépris des vaines richesses de ce monde et l'espérance d'une autre vie, où la vertu méprisée et persécutée ici-bas trouvera sa récompense, et le vice son châtiment; ce qu'il fait de mieux, c'est qu'il donne l'exemple des vertus qu'il prêche, et il couronne, par une mort de martyr, une vie divine. Ses apôtres suivent en tout point son exemple, et bientôt sa morale se répand et groupe autour de lui de nombreux prosélytes. Le catholicisme naissant n'a point encore rêvé les honneurs suprêmes. Tant qu'il reste pauvre et humble, il est chrétien, l'amour de Dieu et du prochain rayonne dans tous ses actes et n'a pas été étouffé par l'amour de l'argent qui donne la puissance. Les frères égaux se chérissent pareillement, s'aident également, qui, par ce

qu'il a, qui, par ce qu'il sait; c'est cette communauté de sentiment, seul lien qui les unira toujours s'ils restent fidèles à la parole du Maître, et c'est elle encore qui doit les raviver dans leur foi active si jamais l'égoïsme de quelques-uns veut toucher au bonheur de tous. Tel est le catholicisme naissant, reposant sur cette trinité morale de conscience : *Unus Deus, una fides, una lex.*

Depuis, qu'a-t-on vu ? que voyons-nous ? Un homme, un successeur de saint Pierre, en dépit de cette sentence de Jésus-Christ : *Il n'y aura, parmi vous, ni premier ni dernier,* s'est constitué le chef de l'Église chrétienne. Cet homme possède ici-bas un royaume, des sujets, des palais, des carrosses, des chevaux, des laquais; il a des ministres, des ambassadeurs, des lieutenants répandus sur toute la terre, autant qu'il peut, pour tenir sous sa dépendance les peuples et les rois; n'aspirant à rien moins qu'à la domination universelle, comme le prouve cette trop célèbre proposition qu'il fit soutenir par tout le clergé vers la seconde moitié du quatorzième siècle, qu'*au pape seul appartient de déposer les rois hérétiques et relaps, et qu'il n'y a de roi légitime que celui reconnu par le pape.* O Rome ! vois comme le catholicisme sait jeter bas le Maître et sa parole quand l'un ou l'autre le gêne ! Que deviennent la recommandation, que dis-je, la loi de Jésus-Christ : *Soyez soumis à César;* et les paroles de l'apôtre Paul : *Obéissez aux puissances, car elles ont été établies par Dieu?* Serait-ce que le pape est Dieu, par hasard ?

Mais Rome se soucie bien des peuples et des rois : ce qu'il lui faut, c'est le pouvoir, quand même ; et dans cet intérêt, elle troublera la paix du monde, tantôt ouvertement, tantôt sournoisement; elle allumera la guerre civile à l'aide du fanatisme, comme en Suisse ; elle poussera des chrétiens à s'entr'égorger au nom du ciel, et sans pitié, comme dans la guerre des Albigeois, d'exécrable mémoire. Dieu soit à jamais loué de ne m'avoir pas fait naître dans ces siècles-là !... L'abus du pouvoir, l'usage de la tyrannie sont courts, mais la peine des despotes est toujours longue et cruelle. Quand, au lieu de régner par la douceur, un grand corps de l'Etat gouverne par la violence, que la vérité entre ses mains est fardée, et que le fard qu'on lui applique est si corrosif, qu'il la décharne et la rend hideuse, bientôt elle est éloignée pour faire place au mensonge, à l'imposture, à l'artifice, aux détours, à l'intrigue. Quand, enorgueilli de sa position, ce pouvoir porte son autorité à l'excès, sa force dégénère en injustices, les cœurs s'éloignent, l'obéissance brise ses liens, les esprits se révoltent ; alors la religion est anéantie par la maladresse et la rapacité de ses ministres !

En bonne conscience, Rome peut-elle revendiquer la souveraine puissance spirituelle et temporelle que veulent bien lui laisser les peuples et les rois, quand elle viole aussi ouvertement l'esprit et la lettre de l'Évangile, et les successeurs de saint Pierre sont-ils des chrétiens ? Non, et nous ne craignons pas de le dire, si le catholicisme n'a pas d'autre but que celui vers lequel tendent

les efforts continuels de la cour de Rome, si sa vérité se mesure aux balances des pontifes rois, des cardinaux ministres, des évêques égoïstes et despotes, le christianisme est de toutes les religions la plus impie, la plus funeste à l'humanité, et tous les hommes vertueux devraient la fouler aux pieds sans honte comme sans remords. Mais que les chrétiens se rassurent, Jésus-Christ, leur chef, leur unique législateur ne saurait se tromper ni les tromper. La folie des hommes, leurs égarements, leurs crimes, ne peuvent enlever une seule lettre à ses commandements, ni retrancher un seul mot de tout ce qu'il a prédit à ses apôtres. Christ est venu abolir l'esclavage, et tout esclavage disparaîtra, celui des passions, celui des tyrans injustes et cruels, celui des faux prêtres qui nous mettent sur le dos de lourds fardeaux qu'ils ne touchent même pas du bout du doigt, celui du faux enseignement qui égare la raison, détruit l'amour et la foi et abrutit l'âme par la peur, qui tue infailliblement le corps et l'esprit. Oui, prenons confiance, levons les yeux pleins d'amour et d'espoir vers le ciel ; et le Verbe déjà incarné dans le Fils de l'Homme s'incarnera de nouveau dans l'humanité entière. Alors sera le règne de Dieu, que tout chrétien demande chaque jour dans cette courte mais sublime prière : PATER NOSTER.

Assez longtemps de faux et d'avides pontifes se sont emparés du code de Jésus-Christ qui les condamne ; c'est aux peuples, aujourd'hui, à réclamer les bénéfices de la loi évangélique dans toute sa pureté comme dans toute

son extension. C'est par elle que la vérité, arrachée aux ténèbres du sanctuaire, doit rayonner dans le monde entier, et désormais gouverner sans retour toutes les nations de la terre. Du courage ! le joug de Rome n'est pas plus difficile à briser que celui de l'Egypte ! Frères, ne vous laissez point abattre, si dur que soit le chêne antique, si profondes que soient les racines que lui ont fait pousser l'engrais du fanatisme et de l'ignorance égoïste, il doit tomber, il tombera.

Mais, dira-t-on, c'est donc la guerre au catholicisme que vous voulez déclarer? c'est donc la ruine du seul rempart du christianisme que vous voulez obtenir? Songez aux décombres que vous allez amasser autour de vous, et comment espérez-vous faire jaillir la vérité d'un amas de débris à épouvanter dix-huit siècles? Qu'on se rassure, ce n'est point à la vérité évangélique que nous en voulons, nous savons que nos efforts seraient tout aussi impuissants que la rage des plus violents persécuteurs des premiers chrétiens. Ce n'est point au christianisme, catholique ou non, que nous en voulons, c'est à Rome, Rome oublieuse de Christ, profanatrice du sanctuaire, marchande du temple; à Rome, qui met le flambeau sous le boisseau, tient le Rédempteur dans le tabernacle, et prétend qu'il n'a parlé et ne parle que pour elle et par elle. C'est à Rome menteuse et sacrilége, impudique et adultère (1), vindicative et meurtrière, qui

(1) Oui, c'est à Rome et dans le pays de la papauté que les plus ignobles habitudes de débauche sont le plus répandues.

tue au nom de Dieu ceux qu'elle doit faire vivre en Christ et par Christ.

O Rome! plante parasite qui ceins la tiare, où est donc ce Jésus de Nazareth né dans une étable à côté du bœuf, au milieu des bergers, vivant au centre de la misère et prêchant des paroles de paix et de consolation pour faire rentrer les hommes dans le chemin de la vertu, et mourant sur une croix aux huées de la multitude et de celles surtout des prêtres de son temps? De l'héritage du Christ, de cet héritage céleste, tu fais une chose profane et terrestre!

O Rome! tu as en tribut les premières fleurs écloses, les prémices des plus beaux fruits; on amoncelle chez toi les chefs-d'œuvre de tous les arts; tu charmes les oreilles et les yeux; tu flattes les sens et pervertis tout à la fois l'âme que tu matérialises, le corps que tu amollis. Prostituée des nations, que te reste-t-il à prendre à tes faux dieux d'autrefois? Pour tes processions, la mère te confie sa fille, le marié son épouse: maladroite et impie, tu ressuscites les pompes de Satan dans les temples du Seigneur! Si tout cela ajoutait du bien-être au trésor commun des fidèles remis en tes mains pour le soulagement de tous... mais non, ceux qui admirent tes fêtes sont ceux qui en font les frais. Et où tu trônes aujourd'hui en souverain, ô serviteur des serviteurs de Dieu, des empereurs donnaient à ce peuple abruti des spectacles et du pain; toi, tu ne lui donnes que des spectacles au prix de son pain!

O Rome! on court à tes solennités pour y voir fumer

dans tes candélabres de jaspe et de cristal tes mille cierges et être embaumé du parfum suave de l'aromatique encens ; on admire la beauté, la vivacité, la richesse des couleurs de tes ornements éclatants de saphirs et de rubis ; on s'extasie sur le grand prix de tes bannières couvertes de perles, de tes encensoirs, de tes coupes d'or; on est ébloui de la vivacité de la matière moelleuse et rare de tes fastueux costumes ; mais de Dieu, mais de Christ, qui touchait les cœurs et les gagnait par la simplicité de ses discours en plein vent, qui peut s'en souvenir au milieu de la pourpre, de la soie et des diamants qui fascinent tous les regards ? On sort de tes églises plus amoureux des biens du monde, plus dédaigneux de la morale évangélique et sans qu'il soit venu une seule fois à la pensée qu'on y était entré pour adorer le Créateur ; on en sort comme d'un spectacle dont on fredonne les ariettes, les motifs, les flonflons. Eh bien ! moi, chrétien, au nom de Dieu j'irais jusque dans tes palais te reprocher tes fautes et tes crimes !

Dans les premiers siècles, on se bornait aux offrandes et aux prémices volontaires qu'on apportait pour l'entretien et la nourriture des ouvriers évangéliques ; et quand elles fournissaient au delà du nécessaire, on les employait au soulagement des pauvres ; et, je le dis ici dans toute la sincérité de mon âme, oui, Constantin a plus nui à l'Eglise en l'enrichissant, qu'il ne lui a été utile ; il a excité la cupidité et l'ambition des prêtres, qui, oubliant leurs nobles et saintes fonctions, n'avaient pas honte de

se livrer sans mesure à acquérir des biens et à envahir des héritages : ce qui a ouvert une large voie à la corruption, aux abus, aux désordres. Cette avidité licencieuse fut portée à un tel excès, que saint Jean Chrysostome la déplorait avec toute l'amertume d'un sage.

Cinquante années après ces édits de Constantin, l'empereur Valentinien promulgue une loi pour arrêter les déréglements, la dissolution, la cupidité et l'avarice des évêques et des prêtres, toujours si adroits à profiter de la crédulité des femmes. Saint Ambroise et saint Jérôme employèrent leur plume et leur éloquence pour protester contre une licence si scandaleuse, et cette loi de répression, adressée au pape Damase, fut publiée dans toutes les églises de la chrétienté.

Mais vinrent les dîmes ; plusieurs conciles, des bulles et les décrétales des papes firent de l'usage de les payer une loi qui obligeait tout le monde. Par ce moyen, les églises et les couvents acquirent de grandes richesses ; alors le relâchement des mœurs s'étant introduit dans tout le clergé, il usa en maître de ce qui n'était que le patrimoine des pauvres, et ces biens furent employés en somptuosités et en débauches. On augmenta le nombre des fêtes, et les possessions religieuses s'accrurent encore par la multiplication des cérémonies du culte et par les promesses qu'on faisait aux fidèles d'une grande abondance de grâces spirituelles et temporelles. Par ces moyens, l'argent et les héritages tombaient sans relâche entre les mains des ecclésiastiques.

Avec les richesses arrivèrent les crimes : l'impératrice Théodora fait égorger en Grèce cent mille hérétiques : c'était une pénitence que son confesseur lui avait ordonnée ; à cette époque, elle n'en avait encore fait pendre, empaler, cousus dans des sacs et jetés à la mer que vingt mille ! Le pape Etienne III fait crever les yeux à l'antipape Constantin. Par son intolérance, le pape Nicolas I^er^ fait naître le schisme entre l'Eglise grecque et l'Eglise latine, où cinquante mille catholiques sont sacrifiés à la rage de ce pontife. Après la mort du pape Formose, un des ennemis de ce pontife fut nommé pape, sous le nom d'Etienne ; son premier soin fut d'assouvir sa haine sur le cadavre de Formose : il fit assembler un concile, devant lequel il fit citer le pape défunt, comme coupable d'avoir violé les canons ; on ordonna d'exhumer le cadavre de Formose et on l'apporta, couvert de ses habits pontificaux, dans la salle du concile. A ce spectacle, Etienne, ne pouvant plus se contenir, apostropha ce corps insensible et lui dit : *Pourquoi, vil ambitieux, as-tu quitté le siége de Porto pour envahir le trône de saint Pierre ?* Sur le silence du cadavre, Etienne le déclare indigne du pontificat et commande qu'on le dépouille ignominieusement de ses ornements ; puis il lui fait trancher la tête et couper les trois doigts dont il s'était servi pour donner la bénédiction au peuple. Pour finir cette ignoble tragédie, il fit précipiter le corps ainsi mutilé dans les eaux du Tibre.

Enfin arrive le dixième siècle : il fut un chaos d'im-

piétés et de désordres. On vit des papes excommuniés par leurs successeurs, leurs actes cassés, les sacrements, administrés par eux, déclarés invalides; six pontifes chassés par d'autres, et deux assassins. Sergius mène une vie scandaleuse avec Marozie; l'infâme Théodora fait élire par son crédit un de ses amants, Jean X; Jean XI, bâtard de Sergius, est élu à la chaire de saint Pierre à vingt et un ans. Ce pontife imberbe donnait les ordres dans une écurie, vendait les évêchés au plus offrant, et changea son palais en un lieu de débauche; dans le temple du Seigneur il violait les filles, les femmes et les veuves qui venaient en dévotion à Rome. Il fut tué par le mari d'une femme qu'il avait débauchée. Dans ce dixième siècle, le saint-siége était la proie de l'avarice et de l'ambition, on l'adjugeait au dernier enchérisseur. A Naples on vit un Athanase à la tête d'une armée se liguer avec les Sarrasins contre les chrétiens, et mettre tout à feu et à sang. En France, Eribert, oncle d'Hugues Capet, fait élire son fils archevêque de Reims, à l'âge de cinq ans; et, ce qui est pis, le pape Jean confirme une semblable élection. On alla jusqu'à donner des évêchés à des soldats. Dans ce siècle, si fécond en désordres et en bouleversements, on ne voyait plus de saints pontifes, mais des monstres couronnés de la tiare, dont les histoires sont un tissu de cruautés, de rapines, de débauches et d'assassinats, qui fait saigner le cœur du chrétien.

Au treizième siècle, le pape Nicolas III coopère, avec le roi d'Aragon, au massacre des Français en Sicile.

ournée épouvantable fut appelée *les Vêpres sici-*
. Au quatorzième siècle, le pape Clément V s'unit
ppe le Bel pour perdre les templiers. Le grand
Jacques Molai est brûlé vif. Au quinzième siècle,
Alexandre VI est tristement célèbre par ses crimes
léréglements. Jamais le siége de saint Pierre ne
ınt déshonoré. Ce pontife n'avait ni foi ni frein;
it Dieu et la religion sous ses pieds, prostituait
ur et vendait le droit divin. Il était le père, le
ère et l'amant de sa bâtarde Lucrèce. Borgia, son
urel, aussi vicieux que son père, fait assassiner
e. Ce crime atroce reste impuni. Son père le ré-
se en le faisant duc de Valentinois et en l'élevant
s hautes dignités de l'Eglise. Le père et le fils for-
projet de faire périr dans un repas tous les car-
Par une heureuse erreur des domestiques, ils
-mêmes empoisonnés. Le pape meurt et son fils
it. Dans ce quinzième siècle, et jusqu'à 1808, la
e des prêtres d'Espagne seule a fait brûler vifs,
uisition, ou condamner aux galères, trois cent
e mille neuf cent vingt et un individus dans la Pé-
, dix millions en Amérique, trois cent mille au
ıu seizième siècle, Clément VI est célèbre par ses
es concubines entraient aussi librement dans ses
nents que les prélats; c'était la comtesse Turcano
ibuait les grâces de Sa Sainteté. Grégoire XIII
des processions pour honorer le massacre de la
ırthélemy. Sixte-Quint sanctifie le crime de

Jacques-Clément, assassin du roi de France. Il excommunie Henri IV ; et lorsqu'il apprit la mort de Marie Stuart, il dit en parlant d'Elisabeth : *Heureuse reine, qui a eu la douceur de faire tomber une tête couronnée !* A sa mort, il emporta la haine de toute l'Italie : le peuple brisa sa statue, et partout son nom fut effacé !...

C'est à la politique atroce des papes que l'on doit les massacres de trois cent mille chrétiens, pour le seul mot CONSUBSTANTIEL ; que la France dut les fureurs de la Ligue et de la Saint-Barthélemy, la révocation de l'édit de Nantes, les dragonades, les massacres de Béziers, de Carcassonne, de Mirandol, de Cabrières ; les crimes des Cévennes, où vingt-deux bourgs furent réduits en cendres, vingt mille innocents égorgés, roués, pendus ou brûlés vifs ; des enfants à la mamelle furent jetés dans les flammes sous les yeux de leurs mères ; des filles violées et ensuite coupées par quartiers ; aux vieilles femmes on enfonçait des paquets de poudre dans les cuisses et on y mettait le feu. En Angleterre, le parlement déclare que dans la conjuration d'Irlande cent cinquante mille protestants ont péri par les mains des catholiques. C'est à cette politique odieuse et sanguinaire que l'on dut les lois de l'Indemnité, d'Amour, du Sacrilége, de Septennalité ; les Ordonnances de Juillet 1830 et le massacre des citoyens dans les rues de Paris.

Maintenant arrivons aux faits particuliers. Quand Galilée s'aperçut du mouvement de la terre, non-seulement

il fut traité de visionnaire, mais la prison le punit de sa découverte. Au quinzième siècle, on vit l'infortuné Jean Hus brûler en présence de l'électeur, et louer Dieu jusqu'à ce que la flamme étouffât sa voix! Jean de Prague, éloquent comme Socrate, mourut comme lui, mais dans un supplice bien plus affreux, le feu! De la cendre de ces deux hommes sortit quarante mille sectateurs, qui pendant seize ans remplirent la Bohême de sang et de carnage. Michel Servet fut brûlé vif et immolé à la haine théologique, au nom d'un Dieu d'amour et de paix. Et vous, Eléonore Galigaï, maréchale d'Ancre, pourquoi vous a-t-on livrée aux flammes?... On vous croyait sorcière!..... Veuve de Concini, avez-vous commis un crime? hélas! non : des *Agnus Dei* que vous portiez sont pris pour des talismans! Votre trépas suivit de près votre atroce condamnation. Mânes plaintifs d'Urbain Grandier! vous errez encore autour des murs de Loudun; vous gémissez sur la barbarie de ceux qui vous ont livrés aux flammes, et vos soupirs retentissent tristement jusqu'au fond de nos cœurs!...

Lecteur chrétien, compare maintenant la vie, les actes et la morale de Jésus-Christ, à la vie, à la morale, à la politique de ceux qui se disent si humblement ses *représentants* sur la terre!... réfléchis et juge!...

Tous ceux qui ont été à Rome, qui ont visité ses églises et ont assisté aux offices qu'on y célèbre, peuvent dire, s'ils sont de bonne foi, de quoi se préoccupe le plus le clergé, du culte que l'on doit à Dieu, ou de la pompe

vraiment mondaine de ce culte. Les moindres chapelles sont des orchestres dont les artistes sont à la fois prêtres et dieux. Ils vont là pour se faire entendre, on y accourt pour jouir de l'effet de leur savante et harmonieuse musique mêlée aux chants des castras, rebut de l'humanité, déplorables victimes d'Innocent XI et de la cruauté sacerdotale, indignement mutilés par ordre des pontifes; enrôlés et immolés pour satisfaire la lubricité des prélats des Italiens ; et cela contre les mœurs, la morale et le vœu du Créateur. De Dieu, qui s'en soucie ? sont-ce ces ministres, sont-ce les fidèles ? Que ceux qui ont vu Rome dite *la Sainte* nous répondent. Mais il ne faut pas aller dans la capitale du monde catholique pour en trouver les abus et les profanations. L'Eglise de Paris, desservie par le clergé ultramontain, se montre digne sœur et émule de l'Eglise de Rome, qui après lui avoir légué toutes ses belles théories pratiques du culte extérieur lui donne indulgence plénière sur tout le reste. Briller au dehors, séduire par la forme extérieure pour dominer sur les consciences et les bourses, égarer les unes pour désemplir les autres, tels sont les préceptes des ultramontains avant tout.

Faut-il, pour prouver ce que nous avançons, dérouler l'histoire de toutes les monstruosités commises au nom de cette religion que Rome voulut toujours, et à tout prix, individualiser, personnifier dans la personne des papes ? Est-il besoin encore de quelques citations ? Nous ne voulons pas encourir le reproche fait si souvent à la

philosophie moderne, de tirer des conséquences générales contre le catholicisme de faits que désapprouve son véritable esprit, ou des mauvais usages qu'il condamne lui-même. Au contraire, nous voulons aider le catholicisme à se débarrasser de ces ombres que l'ignorance ou la mauvaise foi des prétendus vicaires de Jésus-Christ ont amassées autour de lui; nous voulons, que ramenée à sa pureté primitive, rendue à sa véritable destination, sa lumière bienfaisante rayonne sur tous et dans tous, et non sur quelques-uns seulement qui, concentrant sur eux toute l'effluve de l'esprit, n'en ont fait et n'en veulent faire qu'une torche incendiaire, un épouvantail aux consciences, un moyen de despotisme sur le temporel par le spirituel.

Mais, en renonçant à faire de l'histoire ancienne, nous ne prétendons pas faire grâce aux scandales et aux déréglements particuliers à toutes les races sacerdotales que Christ est venu anéantir d'un seul coup par la prédication de l'Evangile. Car c'est ici le triomphe du christianisme qui met tous les hommes, le savant, l'ignorant, le riche comme le dernier des malheureux, en un rapport tellement immédiat avec le Créateur, qui précise d'une manière si simple et si claire les devoirs et les droits de chacun, que le temple, l'autel et le prêtre ne sont plus, rigoureusement parlant, que des intermédiaires inutiles très-souvent, et presque toujours dangereux. Qu'on ne crie pas ici au paradoxe! au blasphème! nous allons le prouver l'Evangile à la main.

J'ouvre saint Matthieu et je lis (1) : *Et quand tu pr. ras, ne sois point comme les hypocrites ; car ils aime. à prier en se tenant debout dans les synagogues et au coins des rues, afin d'être vus des hommes.* Plus loin (2) Jésus-Christ formule tout le culte extérieur de la nouvelle loi par ces paroles sur lesquelles nous fondons notre exposé : *Mais toi, quand tu pries, entre dans ton cabinet, et ayant fermé ta porte, prie ton Père, qui te voit dans ce lieu secret; et ton Père, qui te voit dans ce lieu secret, te récompensera publiquement.* C'est-à-dire : Que ta prière s'élève vers le ciel, ardente comme un cri du cœur, afin que le Dieu d'amour et de paix verse sur toi publiquement toutes les faveurs que tu lui demandes dans le secret de ton âme. Nous défions qu'on nous cite d'autres paroles de Jésus-Christ pour ce qui concerne le culte extérieur du chrétien. Suivons saint Matthieu, et nous verrons comment on doit prier (3) : *Or, quand vous priez, n'usez point de vaines redites, comme font les païens; car ils s'imaginent d'être exaucés en parlant beaucoup* (4). *Ne leur ressemblez donc point; car votre Père sait de quoi vous avez besoin avant que vous*

(1) Saint Matthieu, chapitre 6, verset 5.

(2) *Ibidem*, verset 6.

(3) *Ibidem*, verset 7.

(4) *Ibidem*, verset 8. — Pour savoir ce qu'il faut entendre par vaines redites, il n'y a qu'à lire le rituel de l'Eglise romaine, où l'on redit cent fois de suite le *Kyrie eleison*, etc., etc., etc.

demandiez (1). *Vous donc priez aussi : Notre* tc., etc.

iplier les citations serait faire injure à nos lec- mais en insistant sur celle-ci, nous voulons faire nbien le fondateur du christianisme faisait peu de ;ulte extérieur qu'il venait abolir dans la religion nte du pays au milieu duquel il prêchait Dieu en t en vérité, qui ne voulait et ne devait être adoré ?ant que de cette manière. Est-ce à dire que nous s abolir le culte extérieur que la créature doit à éateur, et laisser au libre arbitre de chacun la e son adoration et de son hommage ? Si telle était ırétention, nous pourrions encore l'appuyer sur lé du législateur des chrétiens ; nous comprenons ment qu'il n'en pourrait être ainsi de prime abord ce n'est qu'à la suite des temps, et quand les ı du royaume de Dieu seront déblayées de tous les :s, les embarras dont l'encombrent le catholi- ɔmain et le mauvais vouloir des évêques intéres- garder les clefs pour ne l'ouvrir qu'à qui leur plaît, sera ainsi. Ces temps viendront, nous le disons ent. Ces temps figurés par la Jérusalem céleste phètes et des Pères de la primitive Eglise doivent :er ceux où nos pères ont vécu, où nous vivons êmes dans l'espérance d'entrer dans la terre pro- ɔmme autrefois le peuple de Dieu, les Hébreux, ıx en Abraham et Jacob, nos frères dans les pro-

(1) Saint Matthieu, verset 9.

messes faites par le Créateur; car de même que les institutions politiques gravitent toutes, en dépit des résistances intéressées, vers la liberté par l'ordre, de même les peuples, poussés par la volonté expresse de la Providence, tendent tous vers l'unité fraternelle qui consolidera le pacte de Dieu avec les hommes par les effets infaillibles de la rédemption par Christ. Alors que deviendra Rome? Ce qu'elle a toujours été, schismatique et de plus idolâtre. Rome a substitué au culte du vrai Dieu le culte des idoles, elle le perpétue avec une ténacité qui ne se peut comparer qu'à celle qu'emploient les tyrans pour assurer leur injuste domination, avec cette différence cependant que la force brutale est remplacée chez elle par l'astuce obséquieuse du faux prêtre. Le despote subjugue l'âme par les tortures du corps, le faux prêtre, mille fois plus odieux, subjugue le corps par les tortures de l'âme. Une révolution peut faire justice de vingt tyrans, vingt révolutions ont à peine ébranlé les portes de Rome, se retranchant toujours derrière son unité catholique qui n'est en définitive qu'une fraction du christianisme.

Nous avons dit que Rome était schismatique. Pour le prouver il suffit de lire l'histoire de sa primitive Église sous les successeurs de saint Pierre. Les actes de ces pontifes de la chrétienté sont des monuments trop peu consultés, et rejetés pour ainsi dire dans l'oubli par ceux-là mêmes qui devraient n'être que les continuateurs de l'œuvre d'émancipation politique et religieuse fondée

par Jésus-Christ (1). Ce que nos prélats, et à leur tête l'évêque de Rome, savent le mieux, c'est que l'Eglise est une puissance, et que toute puissance, quelle qu'elle soit, a des effets prochains ou éloignés, mais inévitables tant qu'elle subsiste, et mieux vaut commander les individus du fond d'un palais somptueux, une crosse d'or à la main, que de porter humblement *sa croix* à la suite de Jésus-Christ à peine vêtu et nourri, et n'ayant pas même une pierre pour y poser sa tête. Le dogme admis, nos évêques se soucient fort peu d'où il vient. Ils

(1) Les prêtres dans l'Eglise primitive étaient indifféremment appelés évêques et prêtres, et établis l'un et l'autre pour gouverner la chrétienté. C'est pour cela, dit saint Chrysostome, que l'apôtre a passé des évêques aux diacres, sans parler des prêtres ; parce que tout ce qui est du devoir de l'évêque appartient aussi aux prêtres, n'ayant entre eux que la puissance d'ordonner, dévolue à l'évêque à l'exclusion du prêtre. Que l'on remarque bien ces mots de ce saint docteur : *Quoniam inter episcopum atque presbyterum inter est ferme nihil :* Qu'il n'y a presque nulle différence entre l'évêque et le prêtre. Ces paroles ne manqueront pas d'étonner bien des gens, surtout ceux qui mesurent la distinction qui est entre l'évêque et le curé, par la disproportion énorme des revenus de l'équipage, de l'encens, des honneurs. Il s'ensuit que, comme l'évêque, le prêtre est docteur du peuple, *doctorem*, parce qu'ils sont l'un et l'autre préposés pour gouverner l'Eglise. Ce sentiment n'est pas particulier à saint Chrysostome, c'est la doctrine des papes et des conciles, qui enseignent que les prêtres tiennent le premier rang après les évêques, et sont leurs coadjuteurs pour faire paître le troupeau de Jésus-Christ.

l'exploitent, vo là tout. Raisonnez-vous, Rome fulmine avec sa parole enivrée de fiel, tous les évêques, comme les moutons de Panurge, s'emportent et vous déchirent après l'autocrate ; et le pauvre chrétien n'a plus qu'à se taire, sous peine de damnation éternelle. En vain surgirait un nouveau saint Jean qui stygmatiserait Rome dans une nouvelle Apocalypse, comme autrefois flagellait, dans sa vision, le disciple contemporain de Jésus-Christ, les Eglises naissantes, Rome excommunierait saint Jean comme hérétique. CROYEZ! TAISEZ-VOUS! voilà toute sa doctrine. Rome répond à ceux qui s'élèvent contre elle, au nom de Christ, comme répondaient les pharisiens à l'aveugle de naissance que l'Homme-Dieu venait de guérir, et avec lequel ils disputaient ce qu'on devait penser de celui qui avait fait un tel miracle : *Tais-toi, tu es entièrement né dans le péché et tu nous enseignes!* Les pharisiens chassèrent cet homme qui rendait témoignage à Christ, mais Christ reçut cet homme et en fit son disciple. Grande leçon que ne devraient point oublier ses successeurs. Modernes pharisiens! si vous nous chassez, nous en appellerons à Jésus-Christ!

Qu'on ne croie pas, cependant, que Rome soit fort préoccupée du danger qui menace et ronge l'Eglise romaine. Ce qui l'inquiète, c'est la crainte de se voir réduite à ce qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'être. Ce qu'elle redoute, ce n'est pas la perte de l'anneau du pêcheur, c'est celle de la tiare qui donne la puissance temporelle greffée sur la puissance spirituelle. Otez

la tiare et ne laissez que l'anneau, et vous verrez ce qu'il en sera de tout ce beau tapage de nos évêques en faveur de l'unité catholique, de tout ce beau zèle réchauffé dans les conciliabules, canaux secrets par lesquels montent à Rome les saints deniers du trésor papal, et descendent en échange les faveurs princières sur les habiles mitrés.

Pour bien établir ce que c'est que le christianisme, et pour bien faire comprendre dans quel but il a été institué par Jésus-Christ, il faut se rappeler quelle était la mission que ce divin législateur donnait à ses disciples et la recommandation qu'il leur fit en les envoyant prêcher et promulguer ses lois sur toute la terre. Il dit : ***Et quand vous serez partis, prêchez et dites : Le royaume des cieux est proche*** (1). ***Guérissez les malades, nettoyez les lépreux... Vous l'avez reçu gratuitement, donnez-le gratuitement*** (2).

Rien de plus clair que ce passage qui, dans la loi nouvelle, se rapporte au ministère matériel des apôtres pour assurer la conquête évangélique à laquelle Christ les envoie. En sorte que le véritable ministre de l'Evangile, le prêtre, en un mot, est un homme dégagé volontairement des choses terrestres, et que Dieu lui-même marque au front en lui disant : Va prêcher l'Evangile de paroles et d'exemples et fais pratiquer sa divine morale. Va faire renaître l'espérance dans le cœur des pauvres et guérir ceux qui ont le cœur froissé. Va publier aux captifs la délivrance, et aux aveugles le recouvrement de la

(1) Saint Matthieu, chapitre 10, verset 7.
(2) *Ibidem*, verset 8.

vue : va, je t'envoie pour mettre en liberté ceux qui sont foulés et publier l'an agréable du Seigneur (1). Marche à la conquête du monde moral. Ne porte rien pour le voyage, ni bâton, ni sac, ni pain, ni argent, et n'aie point deux robes. Va, moi le Dieu des pauvres, je t'envoie aux pauvres. Ta mission sur la terre est celle d'un apôtre, d'un imitateur par excellence de mon Fils bien-aimé. Jésus-Christ a été humble, sois humble; il a été pauvre, sois pauvre; il a été persécuté injustement, subis comme lui la persécution sans te plaindre; il a été et sera le flambeau des nations libres, tu entretiendras le pur éclat de ce flambeau qui doit régénérer le monde en portant la lumière dans les replis les plus obscurs du cœur des hommes. Jésus-Christ a conquis les peuples par l'Evangile, tu consolideras cette sainte cenquête en faisant de toi d'abord et de chaque homme un miroir fidèle de toutes les vertus sociales et privées, consignées dans les sublimes leçons de son livre. Sois doux et affable avec tes semblables, fais la charité, offre à Dieu tout le bien que tu feras, ne t'en attribue aucun, regarde comme un songe tout ce qui est temporel. Que le froid, la chaleur, l'injure, la louange, la richesse, l'indigence te soient indifférents. Va, je te donne le domaine des âmes, pour les éclairer et leur assurer les bénéfices de la rédemption. A toi la noble mission de les diriger dans la voie spirituelle qui conduit à mon royaume qui n'est pas de ce monde périssable où tout est vain, inutile, sans le salut

(1) Saint Luc.

que j'offre à tous. Va, et à ce prix ta récompense sera grande dans le ciel.

Telle était la mission de Jésus-Christ, telle fut celle qu'il donna à ses apôtres ; telle est celle que Dieu donne au prêtre. Il n'y en a point d'autre, et si les successeurs de saint Pierre l'oubliaient, ce serait à l'Eglise et à tous les fidèles de leur crier, comme autrefois le peuple romain dans les grandes crises : *Caveant consules !...* Ce cri ne se fait-il pas déjà entendre de toutes parts ? L'épiscopat, se substituant aux jésuites dont l'esprit s'est infiltré dans toutes les hiérarchies sacerdotales, s'agite en tout sens, tord les textes, l'esprit et les doctrines qui en découlent, marche à pieds joints sur la croix et l'Evangile, se drape dans l'inviolabilité pour violenter toutes les consciences, prêche l'insurrection, bénit la guerre civile pour une conquête impie d'oppression intellectuelle qui centuplerait sa puissance temporelle, seul objet, trop mal déguisé, de ses vœux les plus ardents pour absorber le sceptre des rois, et les institutions civiles des peuples et jusqu'au pain évangélique du bas clergé, pour fondre le tout dans l'unité ténébreuse de sa domination catholique.

Dans tout ceci, pourquoi faut-il voir encore l'œuvre de cette trop fameuse congrégation que le pouvoir des rois flagelle en vain depuis sa création ? Absente ou présente, elle tient tous les fils derrière le trône pontifical qui l'abrite. Oui, messeigneurs les évêques, oui, dans tout ce tapage contre nos institutions, vous n'êtes que des niais qu'on saura faire taire, qui avec la tiare, le pape

est si vieux, si caduc; qui avec un chapeau de cardinal; qui avec une mitre, qui avec une bonne cure, qui enfin avec un pauvre vicariat quand la farce sera jouée, c'est-à-dire quand les pêcheurs à la trouble auront fait tomber tout le fretin dans l'échiquier, après que l'épervier d'Ignace, pêcheur d'hommes s'il en fut, aura enlacé, à son profit, les plus gros et les plus rétifs.

Quoi! vous, les successeurs des apôtres, de ces hommes simples et pauvres, mais riches de l'esprit saint du divin Paraclet que leur envoya leur Maître; vous, les continuateurs de ces hommes endurcis aux travaux de l'apostolat, qui allaient planter l'étendard de la croix chez les païens, aux dépens de leur vie, de ces hommes qui allaient pieds nus, mourant de faim, de soif et de fatigue; supportant avec patience les adversités; épuisés par les luttes sans cesse renaissantes; persécutés, brisés, mais non abattus par la hache du bourreau; vous, qui vous dites les imitateurs de Jésus-Christ qui n'avait pas même la tanière des renards, ni une pierre à lui pour y poser sa tête; vous, les représentants d'un Dieu d'amour et de paix; c'est enveloppés de pourpre et de soie, appuyés sur des crosses d'or (1), la tête ornée de la mitre, de la mitre étonnée de couvrir des têtes qu'on dit sages, elle qui se souvient des louves romaines (2), c'est le rubis

(1) La crosse des évêques est empruntée du LITUUS, dont se servaient les augures à Rome lorsqu'ils consultaient le vol des oiseaux. (Tit. Liv. I.)

(2) La mitre était, à Rome, une coiffure qui n'était portée

au doigt, le diamant sur la poitrine, c'est du fond de vos antiques et somptueux palais bâtis avec la sueur et le sang des hommes qu'il vous prend je ne sais quelle manie guerroyante contre la nation au profit de l'esprit des ténèbres, parce qu'il vous montre les puissances de la terre, et, vous prosternant devant lui, vous l'adorez. Relisez saint Matthieu, messeigneurs, cela vaudra mieux que d'ergoter sur des textes de constitutions que vous n'aimez qu'autant qu'elles laissent une brèche à vos prétentions outrecuidantes et tracassières! Ou vous êtes fourbes, ou vous êtes dupes. Si vous êtes fourbes, vous méritez le coup de fouet sanglant de l'Apocalypse contre certaines Eglises. Si vous n'êtes que dupes, nous devons prendre la lanterne pour vous éclairer. Si vous nous dites que l'écolier doit se taire et obéir quand le maître a parlé, nous vous demanderons pourquoi les docteurs de l'ancienne loi, qui étaient aussi entichés de leur science et de leur mérite que vous, et au moins aussi jaloux de leur autorité que pas un pape; nous vous demanderons pourquoi ils écoutaient, avec tant de patience, un enfant de douze ans qui leur montrait du doigt leur bévue en attendant qu'il pût flageller leur hypocrisie? Si vous voulez mettre les lumières sous le boisseau, notre mis-

que par des prostituées qui vendaient leurs faveurs autour du Cirque.

Jusqu'au sixième siècle, la mitre fut aussi la coiffure des pontifes. En 519, Hormidas la surmonta d'une couronne; Boniface VIII en mit une seconde; en 1318, le pape Jean XXII la surmonta de la troisième.

sion, à nous, est de renverser le boisseau. Cependant si nous parlons ainsi, c'est moins pour oublier le respect que nous vous devons, comme enfants du Christ, que pour vous montrer que le sophisme n'est plus de saison, et que la vérité ne souffre plus de ménagement dans la forme aux dépens du fond. C'est parce que nous sommes chrétiens, et défenseurs de la doctrine de Jésus-Christ, que nous devons nous opposer de toutes nos forces à ce que *les faux pasteurs* n'usurpent point la place du véritable berger.

Pourquoi, lorsque nous examinons votre conduite et vos actes dans tout ce qui nous environne et nous touche, les citations viennent-elles en foule au-devant de notre plume, pour vous attaquer d'une manière d'autant plus loyale qu'elle est plus d'accord avec l'esprit de la lettre de l'Evangile. Les membres du clergé romain sont-ils à présent les vrais pasteurs du troupeau dont Christ est l'éternel chef? Nous avons démontré que, par sa tendance envahissante, la cour de Rome se montre ennemie de tout ce qui lui porte ombrage, dans le domaine spirituel et temporel, au profit d'un but unique, qui est de dépouiller le troupeau pour couvrir ses conducteurs, au point que l'épithète de loups dévorants qui se cachent sous la peau des agneaux, devient de plus en plus applicable à la plupart des membres du haut clergé ultramontain : et par là nous entendons les évêques et les curés des riches paroisses, *dont la rapacité devient proverbiale.*

A aucune époque les feuilles publiques n'ont enregistré tant d'actes de spoliations latentes ou avouées que de nos jours, et nos tribunaux civils retentissent incessamment de discussions où le nom du prêtre se trouve toujours mêlé à quelque tripotage en faveur du clergé (1). Est-ce la faute de la religion si elle a tant de mauvais ministres ? Non. Elle n'a d'aussi mauvais interprètes que parce que la loi civile leur laisse par trop les coudées franches dans le temporel. De son côté, l'autorité civile semble donner gain de cause aux envahissements des prêtres, par sa mollesse et son hésitation à toucher tout ce qui est du ressort exclusif de la conscience. Les pouvoirs craignent-ils d'être accusés de persécutions, en interposant leur code entre eux et l'Eglise ? Nous dira-t-on que nous demandons la persécution contre les pasteurs évangéliques ? Pourquoi, bon Dieu ? Elle ne ferait que leur donner une importance et une valeur qu'ils perdront infailliblement par les seules forces du bon sens

(1) Au seizième siècle, les curés de Paris refusaient la sépulture à ceux qui n'avaient pas fait un legs à l'Eglise ; en sorte que les parents étaient obligés d'aller à *l'official* réparer la faute du défunt. Pendant quatre mois, dans le cimetière des Innocents, on n'enterra ni petit ni grand, parce que monseigneur Denis Desmoulins, archevêque de Paris, voulait avoir une trop grande somme d'argent.

Cependant les curés ne sont en droit de refuser la sépulture qu'aux excommuniés *dénoncés* ; toutes les fois qu'il n'y a pas excommunication formelle, il ne doit point y avoir de refus de sépulture. (*Concile de Trente.*)

public, aidé des lois. Mais si nous ne voulons pas qu'on persécute les ministres de Dieu, nous voulons qu'on les surveille avec soin, non comme prêtres, mais comme hommes : en cette qualité, ils sont soumis à la loi civile, et c'est à elle, quoi qu'ils en disent, de régler leur sort, de les brider, de les maintenir dans le cercle des devoirs qu'elle leur a tracés ; parce qu'il n'y a point d'hommes qui aient plus besoin du frein que les prêtres catholiques. Fanatiques et exclusifs, ils sont intolérants par nature et par caractère, parce qu'ils ont un chef qu'ils mettent au-dessus de toutes les puissances de la terre, dont l'ambition est sans bornes. Avec le titre de représentant direct de Dieu, ils soutiennent qu'il est supérieur aux rois, et appelé à gouverner toutes les nations : ce qui n'est vrai que du principe chrétien, et non du pape.

Ecoutez ce que dit saint Bernard au pape, en l'avertissant de ne pas envahir la puissance souveraine, et de ne pas mettre sa faucille dans la moisson d'autrui :

« Considère seulement que la sainte Eglise romaine, que tu gouvernes par ordre de Dieu, est une mère des autres Eglises, et non point leur souveraine ; que tu n'es pas le maître des évêques, mais leur coévêque ; le frère de tous ceux qui aiment Dieu, et le compagnon de tous ceux qui craignent le Seigneur..... Pierre t'a légué ce qu'il avait : le soin de l'Eglise. Ou bien t'a-t-il laissé l'empire sur elle ?... Ecoute ce qu'il dit lui-même : *Non pas comme maître de l'héritage du Seigneur, mais*

comme le modèle débonnaire de son troupeau. Et pour que tu ne t'imagines point qu'il n'a écrit cela que par humilité dont il faisait profession, et non par l'impulsion de la vérité, écoute la voix du Seigneur dans l'Evangile : *Les rois des nations les traitent avec empire, et ceux qui en sont les maîtres en sont appelés les bienfaiteurs ;* et il ajoute : *mais qu'il n'en soit pas de même parmi vous.* Il est donc clair qu'il est défendu aux apôtres de régner. Ainsi va-t'en t'emparer de l'apostolat comme souverain, ou de la souveraineté comme apôtre. Si tu veux réunir les deux pouvoirs, tu les perdras tous deux ; il faudrait que tu crusses que Dieu t'a excepté, lorsqu'il se plaint de certaines gens, en disant : Ils ont régné, mais non point par moi ; ils se sont donnés pour des princes, et je ne le savais pas. S'il est juste de régner ainsi sans le Seigneur, tu pourras bien en avoir de la gloire ; mais ce ne sera pas devant Dieu (1). »

Ainsi, d'après un des Pères de l'Eglise catholique, d'après saint Bernard, l'évêque de Rome, revêtu de la dignité pontificale, n'est point un chef prédominant, mais simplement le conservateur de l'union, un chef administrateur, qui ne doit recevoir sa force, sa stabilité que du peuple réuni en concile. Ainsi, il n'est pas nécessaire que le coévêque de Rome soit pape, c'est-à-dire un roi. Les papes ayant été élus, dès le commencement par le peuple, aujourd'hui qu'il y a trouble et agitation dans

(1) L. II, c. VII, de Cons.

toute la chrétienté, on doit revenir à la même forme d'élection : AU PEUPLE (1) !

Je dis donc qu'une institution humaine peut être changée par les hommes, quand il s'agit du plus grand avantage, du plus grand bien de l'Eglise et des nations. Ainsi, la forme actuelle de l'élection des papes doit être abolie, et un autre évêque que celui de Rome, revêtu de la dignité pontificale. Ce COÉVÊQUE (2) aura pour mission de maintenir l'union et de détruire l'animosité qui agite, remue, divise et détruit les fondements de l'édifice catholique, en enrayant le développement moral et re-

(1) Dans la primitive Eglise, le pape était élu par le peuple. Les empereurs se sont ensuite arrogé ce droit de tous : alors sont survenus dans le onzième siècle les vives et sanglantes querelles qui divisèrent le sacerdoce et l'empire. En 1145, Célestin II, par les intrigues des cardinaux, est élu sans la participation du peuple; en 1216 le pape Honoré III ordonne que l'élection du pape se ferait dorénavant dans un conclave. Innocent III et, après lui, Grégoire X réglèrent la forme et les lois de l'élection.

(2) Ici je vais prouver par des exemples tirés de l'histoire, que non-seulement les évêques, mais les papes doivent hommage à la France; et que les dignités papales et épiscopales considérées en elles-mêmes, ne sont que des dignités spirituelles, qui, hors de l'Eglise et dans la classe des emplois civils, ne peuvent avoir d'autre rang que celui que veut bien leur accorder la France.

En l'année 556, le pape Pélage I^er^, ayant envoyé à Clotaire, roi de France, sa confession de foi, s'exprime ainsi dans sa lettre : *Combien ne me suis-je pas donné de soins pour pouvoir présenter au roi ma confession de foi, d'autant plus que la*

ligieux du christianisme. Il se placera au point de vue de notre temps pour organiser un clergé en harmonie avec le progrès et les idées du siècle, et être ce qu'il doit être avec notre génération. Il mettra en évidence la pureté des doctrines du Christ, au ban des peuples. Il exposera que pour marcher avec sûreté dans la voie de la justice et de la vérité, il faut que les ministres d'un Dieu de paix ne prêchent que l'esprit de famille, l'amour et la nécessité du travail, seul bien-être de l'homme dans cette vallée de douleurs. Voici comme nous entendons le chef des représentants de Jésus sur cette terre.

sainte Ecriture m'enjoint de lui être soumis ! (Vide Ruberi script., p. 33.) Ainsi, aucun pape ne peut être reconnu pour légitime qu'autant qu'il aura été confirmé par la France.

En 594, le pape Grégoire 1er nous indique le respect et la déférence de ce pontife pour l'empereur Maurice. Voici comment il s'énonce en parlant de ce prince : *Dieu a tout donné à l'empereur, il lui a conféré la puissance non-seulement sur les soldats, mais encore celle de gouverner les prêtres.* Et lorsque l'empereur Maurice enjoignit à ce pape de vivre en paix avec l'évêque de Constantinople, patriarche universel (titre qui revient à celui de pape), Grégoire lui répondit, *Quant à ce qui me regarde, j'obéis à vos ordres respectables, je brûle d'envie de m'y montrer obéissant.*

En 800, lorsque le pape Léon III eut proclamé et couronné Charlemagne empereur d'Occident, il lui rendit publiquement hommage.

Elu en 827, le pape Grégoire IV dit lui-même que les évêques de France lui avaient rappelé qu'il ne devait point oublier le serment de fidélité qu'il avait prêté à l'empereur. (Vide Harduini conc., tome IV, col. 1276.)

Pourquoi est-il vrai de dire que les peuples les plus heureux et les plus paisibles, sous le rapport religieux, sont ceux chez lesquels le papisme n'a aucune influence? C'est que les prêtres catholiques s'occupent bien plus des intérêts matériels de la religion, que de sa spiritualité et de sa fraternité. On se contente d'assister à des sermons mystico-religieux, entrelardés de politique locale plus ou moins déguisée, où les trois quarts des auditeurs ne comprennent rien, et que tous oublient en sortant du temple. Chez de véritables chrétiens, on doit penser que le travail profitable à ses semblables est plus agréable à Dieu que les prières inutiles qui dévorent le temps, dans une langue morte, que la plupart estropient et que beaucoup ne comprennent pas. Un chrétien, un disciple de Jésus-Christ trouve dans la religion un bien dont chaque frère fait son bonheur et celui de tous, sans bruit et sans ostentation. Le faux chrétien, au contraire, fait de la religion une marchandise qu'on étale, pare, farde, et dont on fait parade, et de qui cependant on ne se soucie guère, quoiqu'on montre au doigt et mette presque à l'index ceux qui savent s'en passer. Un chrétien n'est pas hypocrite; pourquoi le serait-il? Chez les mauvais chrétiens l'hypocrisie est un moyen qui mène à tout; chez eux le sacerdoce, loin d'être ce que Christ voulait, c'est-à-dire une institution destinée à pratiquer, à enseigner la religion, à la faire aimer et respecter par l'exemple de toutes les vertus, n'est qu'un marchepied pour s'élever à la fortune. Il semble qu'elle n'a été établie

par de si grands travaux apostoliques, n'a été faite que pour le clergé, qui en tire profit par le tripotage de l'exploitation. Aussi, que voyons-nous? une fourmilière innombrable de prêtres qui dévorent les millions de l'Etat, dont ils se moquent, et encore les millions des fidèles, qu'ils extorquent à grands renforts de quêtes, de captations, d'indulgences, d'images, de chapelets, de neuvaines, de dispenses pour faire gras le carême; de pèlerinages, de congrégations, et surtout de contributions à valoir sur les peines du purgatoire (1).

(1) On dit qu'en l'année 1030 l'abbé de Cluny, Odilon, établit la commémoration des trépassés. On raconte aussi la révélation qui y donna lieu : Un pieux chevalier qui revenait de pèlerinage de Jérusalem, s'étant égaré en chemin, rencontra un ermite qui, apprenant qu'il était de Gaule, lui demanda s'il connaissait le monastère de Cluny et l'abbé Odilon. Le pélerin ayant dit qu'il le connaissait, l'ermite lui dit : Dieu m'a fait connaître qu'il a le crédit de délivrer les âmes des peines qu'elles souffrent en l'autre vie. Quand donc vous serez de retour, exhortez Odilon et ceux de sa communauté à continuer leurs prières et leurs aumônes pour les morts. (*Histoire des Papes*, par François Bruys, t. II. p. 341.)

Je ne voudrais pas garantir la vérité de cette révélation; mais quoi qu'il en soit, le décret de cette solennité a été fait à Cluny. Cette pratique passa bientôt à d'autres églises et fut adoptée et confirmée par le pape Léon X par une bulle datée du 11 juin 1019, et adressée à l'abbé Hugues, six mois après la mort d'Odilon.

C'est donc à Cluny que l'on inventa cet intermédiaire entre le cercueil et la porte du paradis; source inépuisable de richesses pour l'Église; mais qui est pour la chrétienté une cause de désordres et de maux qui l'accablent sans cesse.

Dans les premiers siècles de l'Eglise, les évêques de Rome ne s'appliquaient qu'aux vertus chrétiennes, prêchant la parole de Dieu, enseignant l'Evangile de vive voix, administrant les saints sacrements avec zèle et générosité, visitant les malades, secourant les pauvres, consolant les affligés; ils n'avaient qu'un esprit et qu'une âme, la charité et la fraternité. Mais ce joug trop pesant a été vite secoué par leurs successeurs; aussi ont-ils quitté la houlette du pasteur pour prendre une triple couronne; et ils ont fait crier devant eux : *Voici deux épées*, pour faire entendre aux nations qu'ils avaient une double domination sur les hommes et sur les rois.

Comme les empereurs et les pontifes de l'ancienne Rome levaient des impôts de toutes les provinces du monde, de même les papes ont les *deniers de saint Pierre*, et toute l'Europe leur paye tribut. Ceux-là avaient établi *les droits et les redevances des fiefs ;* ceux-ci les annates. Ceux-là levaient des impôts sur *les femmes impudiques ;* ceux-ci ont *une taxe pour la prostitution des deux sexes.*

Les empereurs et les pontifes du paganisme autorisaient de tuer impunément les personnes qu'ils avaient vouées aux dieux infernaux. Les papes donnent dispenses à ceux qui peuvent tuer les excommuniés.

Les empereurs et les pontifes portaient des habits et des souliers de pourpre. Les papes portent le même habit et la même chaussure.

Au couronnement des papes, lorsqu'ils sont conduits

en triomphe du palais du Vatican à l'église de Saint-Jean-de-Latran, on croirait voir encore la pompe et la somptuosité des anciens empereurs. Ceux-ci faisaient semer l'or et l'argent au peuple ; ceux-là font jeter des monnaies à leurs noms et à leurs armes.

Les empereurs et les pontifes romains envoyaient à leurs alliés un bâton d'ivoire ou une robe peinte. Les papes les imitent en envoyant à leurs affectionnés une rose, des gants, une épée bénite, ou des *Agnus Dei*.

Plusieurs des costumes et des usages du catholicisme ont été contrefaits des cérémonies égyptiennes et romaines : telles que la pompe des sacrifices, les adorations, les supplications, les processions, les litanies, la musique des temples. Les tuniques, les surplis, les amicts, les aubes et les dominos des évêques, sont venus des pontifes païens. Les flamines portaient des chapes ; l'étole vient des victimaires ; la tonsure, des prêtres d'Isis.

Les sacrificateurs de Cybèle employaient le son des tambours et des cymbales pendant les cérémonies du culte. Les papes à Rome et les évêques en France font exécuter des chants de musique pour servir d'ornement au sacrifice de la messe. Le rituel romain recommande qu'il y ait jour et nuit une lampe allumée devant l'autel. Les Egyptiens, dit Clément d'Alexandrie, ont inventé l'usage des lampes dans les temples. Cette coutume passa ensuite aux Romains. Les Egyptiens apaisaient le dieu Sérapis avec des hosties de pain, *panéficiis*, des prières

et de l'encens ; point de messe solennelle sans encens. L dimanche avant la messe, le prêtre bénit l'eau et en fa une aspersion sur le peuple. De même les gentils s'a pergeaient d'eau avant de présenter aux dieux les pa fums et les offrandes. La pompe de la fête de Diane e conforme avec la Fête-Dieu. La procession autour d champs pour bénir les fruits de la terre, était nomm par les anciens Romains RUBIGALIA, c'est-à-dire, *fête des nielles*. L'Eglise romaine célèbre le 2 févri la purification de la Vierge, où le peuple fait des proce sions autour des églises, portant des cierges. Dans mois de février, de semblables cérémonies étaient prat quées à l'honneur de Proserpine, où les dames romain faisaient de nuit le tour des temples une torche à main.

AUX JEUX SÉCULIERS qui se célébraient tous les siècl à Rome a succédé dans l'Eglise romaine le grand JUBIL institué par le pape Boniface VIII, celui dont l'histoi dit qu'il entra au pontificat en renard, s'y gouverna lion et en sortit en chien. Ainsi, tous les vêtements toutes les cérémonies profanes sont maintenant sacré le paganisme n'a fait que changer de masque, il subsis tout entier à Rome.

En conscience, serions-nous plus que jamais sous règne de la folie et du charlatanisme ? Est-ce l'esprit Dieu, où l'esprit des hommes, qui a établi dans l'Egli l'autorité d'un pape, sa grandeur, sa pompe toute mon daine, sa tiare, sa pourpre, son or, ses sujets? Les divers

sectes de ses moines, leurs vœux, leur célibat et cette grande diversité d'habits; l'abstinence des viandes; la consécration des autels, de l'eau, de l'huile, du baume, des cendres, du sel, des cierges, de l'encens; la dédicace des temples, la police des nappes, des voiles, des vases d'or et d'argent? L'observation des fêtes, cette musique mélodieuse, ces longues et pompeuses processions; les *agnus Dei*, les chapelets, le baptême des cloches, et leur vertu à chasser le malin esprit; la canonisation des hommes morts, leur invocation et l'adoration de leurs os et de leurs images: tout cet appareil qui étouffe la religion n'est-il pas tout entier de l'invention du monde; au lieu de la simplicité du culte des premiers chrétiens où tout le service consistait dans la pure prédication de l'Evangile; dans les prières qu'on faisait à Dieu seul pour l'avancement du règne de Jésus-Christ, et pour la conservation des chefs des Etats, afin que sous leur conduite les fidèles pussent mener une vie paisible et tranquille au sein du travail et de la piété; dans le chant des louanges spirituelles; dans l'administration des deux sacrements, le baptême et la cène, dont l'un s'administre avec l'eau pure, et l'autre avec le pain et le vin en commémoration de la mort de Jésus? Les assemblées les plus solennelles se faisaient le dimanche, jour qu'on appelait *du soleil*, en mémoire de la résurrection. Les fidèles, après avoir entendu la lecture de la parole de Dieu et les écrits des prophètes, chacun donnait ses aumônes pour l'assistance des pauvres, des orphelins, des

veuves et des malades. La charité chrétienne portait alors tous les hommes dans son cœur, les soulageait dans le secret, et allait comme un ange consolateur chercher ceux qui souffraient ; elle ne vendait point d'indulgences, ne recevait point d'annates, n'était pas simoniaque, ne conférait point de dignités, n'avait aucune distinction temporelle, n'avait point établi l'inquisition pour soutenir ses lois et maintenir son autorité par le fer des bourreaux ! Voilà toutes les cérémonies des premiers chrétiens. Ainsi les hommes ont trouvé que l'Evangile avait établi une religion trop simple et trop nue ; ils ont cru qu'il lui fallait des ornements, alors ils se sont imaginé être plus entendus que leur Maître, et plus capables que la sagesse divine.

V.

L'ÉGLISE ET LES SACREMENTS.

Quoi qu'on ait écrit sur la capacité des prêtres de l'Eglise romaine, on n'est jamais parvenu à découvrir toutes les ruses, les fourberies et les canaux de cette pompe aspirante qui remplit les coffres de Rome d'un flot d'or toujours renaissant sous l'effort sacerdotal dirigé avec une persévérance que des prêtres seuls savent avoir quand il s'agit d'accaparer la fortune publique et particulière. Aussi dépouillé qu'ait été le clergé de France, qui est essentiellement ultramontain dans la personne de

ses évêques, dans la révolution de 1789 (1), il suffit de jeter un coup d'œil sur tout ce qu'il a rapiné depuis cinquante ans pour s'assurer qu'il n'a rien perdu de son habileté dans ce genre, et que 1830, qui le fit un moment trembler, le sauva par cela même qui devait le tuer : le sentiment chrétien.

Mais laissons Rome dans Rome et prenons-la à Paris.

Suivons-la, ou plutôt ses suppôts, dans une faible partie des phases de leur vie sacerdotale; n'envisageons que ce que l'on nous montre avec un cynisme qui révolte, et puis après nous jugerons.

Entrons dans la plus humble église de Paris. Qu'y voyons-nous ? Tronc pour les frais du culte, tronc pour la réparation de telle ou telle chapelle, tronc pour le rachat des âmes du purgatoire, tronc pour les pauvres de la paroisse, tronc pour subvenir aux frais de telle ou telle congrégation, etc., etc. Tous ces troncs vous les retrouverez n'importe où vous entrerez, si c'est une église ou même une simple chapelle du culte romain. L'appel à l'*aumône* des fidèles s'y fait par la mendicité sacerdotale. Reste à savoir où va l'aumône. Par exemple, celle que font de préférence un grand nombre de chrétiens qui ne mettent d'argent que dans le tronc des indigents. Comme cette aumône est demandée au nom de Dieu, il est probable que Dieu seul s'en fait le dispensateur, et

(1) Le clergé français a plus de soixante et dix millions de revenus, et depuis 1814 ses propriétés s'accroissent chaque année de plus de sept millions.

Dieu, dans l'Eglise romaine, c'est le prêtre. Il me semble, moi, que si j'avais à donner aux malheureux, je ne balancerais pas entre les pauvres honteux qui gémissent dans la cave humide ou qui jeûnent et souffrent dans la triste mansarde, et ceux qui s'en font les médiateurs dans les temples du Seigneur.

Le précepte de soulager son prochain dans ses misères physiques et morales est obligatoire pour tous les membres de la famille chrétienne, et la définition du chrétien, donnée par Jésus-Christ dans l'Evangile, me démontre que, quel que soit le membre souffrant qui a besoin des secours des hommes, ses frères, je dois les lui donner sans m'occuper du reste. Nous savons tous comment et à qui sont distribuées les charités temporelles que la pitié met dans les troncs ou dans la bourse des prêtres. Quand nous disons la pitié, c'est que nous voulons laisser quelque part à un sentiment humain dans cette aumône dérisoire ; car combien y en a-t-il qui donnent et qui ne sont mus que par l'orgueil et la vanité de mettre une pièce de cinq francs de plus que leur voisin dans la bourse de cette belle quêteuse (1). C'est de ceux-là que Jésus-Christ disait : *En vérité, en vérité je vous le dis, qu'ils reçoivent ici-bas leur récompense.*

Il n'y a rien dans l'Eglise romaine qui ne sente le mé-

(1) Les quêtes dans les églises de Paris et les offrandes les jours des grandes fêtes, notamment celles du jeudi, vendredi et samedi saint, ne produisent pas moins de cinq cent mille francs par an.

tier et la marchandise. Que le prêtre vive de l'autel, soit; nul ne le conteste, et nous voudrions même que chaque curé pût trouver dans l'exercice du saint ministère un affranchissement assez complet des besoins de la vie matérielle pour qu'il puisse apporter toute la dignité dans les fonctions du culte, comme le prêchait Jésus-Christ, comme l'exerçaient ses apôtres. Dans la primitive Eglise, tous les biens temporels et spirituels étaient communs entre les fidèles, *c'était l'union commune ;* dans cet état, chaque individu trouvait dans son frère chrétien tout ce que les hommes qui vivent en famille, en communauté, ont le droit d'attendre de leurs semblables ; le sacerdoce était loin d'être ce qu'il est aujourd'hui, une sinécure, une mamelle inépuisable que le clergé pressure sans cesse pour vivre grassement aux dépens des fidèles par l'exploitation de l'autel (1); les choses les plus saintes sont l'objet d'un trafic infâme ; l'agiotage religieux suivi de ses deux satellites, l'avarice et la cupidité, éteignent dans tous les cœurs la probité, l'honneur, la bonne foi,

(1) Le casuel des curés des églises de Paris s'élève de douze à quinze mille francs par an, pour les moins favorisés, et de près de quatre-vingt mille pour les riches. Il se dit chaque année dans la seule capitale plus de sept cent mille messes à un franc. On estime à plus de six cent mille francs le produit des dispenses accordées pour la publication des bans, pour manger des œufs ou faire gras certains jours du carême, et autres faveurs de sacristie... Paris, l'irréligieux Paris, fournit à lui seul aux prêtres un casuel d'environ cinq millions de francs. Les pauvres malheureux !...

l'humanité ; Rome insouciante sourit aux schismes de la chrétienté, tout en suçant la chair et en pompant la sueur des sots.

Les Actes des Apôtres nous enseignent que Paul, le plus fervent propagateur de la foi, non-seulement ne vivait pas de l'autel, quoiqu'il dise en plusieurs endroits que cela lui paraît fort juste, mais même s'honorait hautement de n'être, grâce à son travail manuel, à la charge d'aucun de ses frères. Mais à mesure que l'Eglise s'établit par la foi des fidèles, le sacerdoce dégénéré ne fut plus qu'une exploitation en commandite : le prêtre devint évêque, l'évêque cardinal et archevêque, puis pape. De cette hiérarchie naquit, comme conséquence inévitable, le despotisme religieux, qui ne fit de l'Europe qu'un couvent d'esclaves ; l'anneau du pêcheur devint un diadème d'autant plus envié qu'il donnait à la fois la clef du royaume des cieux et la direction des royaumes de la terre. Dès ce moment, c'en fut fait de l'Evangile, la désolation était dans les murs de Jérusalem, il ne fut plus entre la main du prêtre qu'un code d'oppression ; la religion secoua sa crinière et passa à l'état de pouvoir dominant, laissa de côté la vérité pratique pour l'exploitation du dogme, et Jésus-Christ, oublié, fut relégué dans le tabernacle. Alors surgit cette foule mercenaire d'ultramontains qui fait aujourd'hui marchandises du baptême, de la pénitence, de la communion, ce symbole divin de l'égalité et de la fraternité (1) ; du mariage, cette sanction du lien naturel de

(1) C'estau pape Jean XXII à qui l'on doit l'invention des

l'homme et de la femme, son complément de par Dieu lui-même, et l'extrême-onction, cet adieu du frère à son frère chrétien, ce dernier baiser de paix que donne le fils à son père, l'épouse à son époux, l'ami à son ami!

impôts de l'Eglise. A cet effet, il rédigea une taxe apostolique comme un ordre du droit canon. Le meurtre, l'assassinat, toutes les impudicités avaient leur prix fait. On obtenait des dispenses pour les péchés passés et même pour ceux qu'on avait envie de faire. A sa mort on trouva dans ses coffres ving-tcinq millions de florins...

En 1750 l'archevêque de Paris inventa la banque spirituelle des billets de confession pour faire triompher la bulle *Unigenitus*. Il décida que l'extrême-onction et le viatique seraient refusés à tout malade qui ne représenterait pas un de ces billets. Par ces excès, les esprits s'aigrirent, la France fut troublée d'un bout à l'autre, et peu s'en fallut que ces billets de confession ne fissent naître la guerre civile. C'est ainsi que les princes de l Eglise préparaient les esprits pour la révolution de 1789. Aujourd'hui la banque spirituelle ne les vend que trois et cinq francs. Dans chaque église de de Paris on trouve un prêtre à cet effet.

Constitutionnel du 7 octobre 1845.

« On voit, dit *l'Almanach du mois*, que ces messieurs comprennent et élaborent le prospectus de manière à faire envie aux plus habiles faiseurs de notre époque. Mais si le prospectus est curieux, la marchandise l'est bien davantage!

Tableau des principales demandes que l'agence de Paris se charge d'obtenir à Rome.

« 1° Pour l'indult personnel de l'autel privilégié, par le-

et *au revoir* religieux qui relie l'homme vivant à l'homme
déjà sur la limite douteuse, qui sépare les quasi-ténèbres
de la divine lumière. Oui, tel est l'état du pauvre chré-
tien ; pour lui tout est religion, excepté la religion ; tout

quel on fait gagner l'indulgence plénière aux âmes du pur-
gatoire. 12 fr. 50 c. !

« 2° Pour gagner l'indulgence plénière, après s'être con-
fessé, et avoir communié, etc., etc. 10 fr. 80 c. !

« 3° Pour obtenir les mêmes grâces deux fois par mois,
ant pour soi *que pour ses parents*. 10 fr. 80 c. !

« 4° En faveur du confesseur, pour faire gagner à ses pé-
nitents l'indulgence plénière, après leur avoir donné l'abso-
lution, etc., etc. 12 fr. 50 c. !

« 5° Pour indulgencier, *brigiter* les chapelets, croix, mé-
dailles. 12 fr. 50 c. !

« 6° Pour se choisir un confesseur revêtu de tous les pou-
voirs du saint-siége pour absoudre des censures, irrégulari-
tés et *cas réservés* au pape. 25 fr.

« DISPENSES. — 1° Dispenses de toute espèce pour la cé-
lébration et la réhabilitation des mariages ;

« 2° Dispense des *vœux de virginité!*.....

« 3° Dispense de la célébration des messes dont on se
trouve chargé. 27 fr

« 4° Dispense de la récitation du bréviaire et autres œuvres
d'obligation. 21 fr. 60 c. !

« POUVOIRS ET FACULTÉS. — 1° De lire *des livres dé-
fendus*, et de les garder chez soi. 21 fr. 60 c. !

« 2° Pouvoir de bénir les instruments saccerdotaux, et de
faire les autres bénédictions réservées aux évêques.
12 fr. 50 c. !

« 3° Pouvoir de donner la bénédiction papale aux mori-
bonds! »

On croit rêver quand on lit de telles choses.

est culte, excepté le culte ; tout est croyance, excepté l seule, l'unique croyance. Machine à croire, le fils de Die par adoption, le cohéritier de Christ, n'est plus qu'un ombre vaine de ce reflet que la passion et la mort de so Rédempteur voulurent faire luire en lui pour régénérer l monde, et comme si ce n'était pas assez de l'étreindr dans un réseau de fer contre lequel se brise sa foi, so espérance et son amour, on le fait serf de corps et d'âme et on lui vend jusqu'aux sacrements que versait sur lu à pleins flots son divin Maître.

— Où vas-tu, père de famille, où vas-tu si joyeux ?

— A l'église.

— Et pourquoi ?

— Un fils m'a été donné, et je veux qu'il soit chrétien.

— Tu vas lui faire répandre l'eau sainte du baptême sur le front ?

— Oui.

— Quel est l'heureux prêtre qui doit verser la grâce qui lavera la tache originelle de ce nouveau-né ?

— Le curé de la paroisse.

— Vraiment ! Alors tu es riche ?

— Non..., mais...

— Ah ! je comprends ; tu veux bien faire les choses, et...

— Oui.

— Combien le baptême ?

— Cinquante francs au curé, vingt francs à son vicaire.

— Tu ne comptes pas le suisse et le bedeau et autres

mendiants qui vont te complimenter. Heureux père !... Ah çà ! dis-moi, si le baptême était donné par un simple vicaire, coûterait-il le même prix ?

— Oh ! non. Un vicaire ne vaut pas un curé.

— Tu m'étonnes ! En quoi le baptême de ton fils pourrait-il différer ?

— Ah !... mon cher !... je ne dis pas, mais ma famille, ma position dans le monde, tout cela veut...

— Que tu donnes cinquante à soixante francs pour faire un chrétien qui le serait tout aussi bien pour rien *in articulo mortis*, car tu sais comme moi que tout chrétien peut baptiser dans ce cas.

— Oui, mais si l'enfant revient à santé, on n'en est pas moins obligé de le faire rebaptiser à l'église de sa paroisse.

— Et pourquoi pas au premier prêtre venu ?

— Parce que...

— Parce que ceci entre dans la perception des impôts directs du curé de la paroisse sous laquelle tu demeures ; et comme on donne à chaque chrétien le droit de baptiser *in extremis*, ce qui est fort charitable, on ne lui laisse la jouissance de ce droit que quand on ne peut faire mieux. En sorte que l'enfer seul est exposé à y perdre, mais jamais l'Eglise. Dis-moi, sais-tu combien saint Jean-Baptiste prit à Notre-Seigneur Jésus-Christ pour le baptiser ? et quel était le tarif des apôtres pour le baptême qu'ils donnaient indistinctement à tous les hommes qui leur demandaient ce signe de régénération morale ?

— Ma foi non; que veux-tu que je réponde à cela? Peut-être dans ce temps-là le donnait-on pour rien.

— Certainement, on le donnait pour rien, avec joie, avec amour, tant la foi était sincère, tant les affaires du royaume de Dieu étaient distinctes de celles de ce monde, où tout s'acquiert, auprès des ultramontains, menteurs et avides, à prix d'or et d'argent; où la simonie, la vente des choses saintes est à l'ordre du jour, en tout et partout!... Mais va... que ton fils soit chrétien, qu'importe ce qu'il t'en coûtera; mieux vaut que le pharisien empoche ton argent, que ton enfant demeure tel qu'il est; va, ta foi te sauve, et le sang de ton sang sera fils de l'Eternel. Pourquoi compter avec le prêtre? la grâce se vend, Dieu se donne! ce que tu veux, c'est que le Créateur s'imprègne à jamais dans ta race; mais il l'était déjà; combien plus le sera-t-il par amour pour toi, qui ne comptes pas avec lui.

Un enfant vient de naître, qu'il paye; il vit, et devient homme, le fisc sacerdotal ne le perd jamais de vue. — Voyez ce beau jeune homme, tout rayonnant du feu de ses vingt ans, tourner autour de cette vierge timide · il la veut pour épouse.

— Halte-là! crie l'Eglise, ceci me regarde : tu auras cette femme au prix de ma bénédiction.

— Qu'à cela ne tienne, donne-moi ta bénédiction, et je ferai d'elle ce qu'Abraham fit de Sara.

— Oh! oh! dit l'Eglise, chez les prêtres ultramontains

la bénédiction nuptiale se vend et ne se donne jamais, pas plus qu'un billet de confession.

— Combien l'un et l'autre ?

— Es-tu riche ?

— Assez.

— Oh ! alors, mon fils, paye cher, et tu auras le premier prêtre de la paroisse, une chapelle isolée, la plus belle de l'église, bien seule, loin des regards du vulgaire, la chapelle des gens comme il faut, la chapelle de la Vierge, éclairée par de beaux cierges tout parfumés ; le coussin de velours, le poêle lamé d'or et d'argent ; et, par dessus tout cela, le son de l'orgue remplira de sa mélodie tout le vaisseau de l'édifice, pendant que le saint prêtre bénira ton union, et priera pour que ta postérité soit aussi nombreuse que celle d'Isaac et de Jacob. Seulement, le son de cet orgue te rappellera que la France, de son haut tribunal, a aboli l'immorale loterie, et que l'Eglise l'a ressuscitée (1) !

Marchandez après cela, pour peu que vous ayez envie de faire honneur à votre nouvelle famille ; disputez-vous pour un cierge, un *oremus*, une bénédiction, ou une génuflexion de plus ou de moins sur le total de la facture que vous présentera, que discutera, avec toute l'obséquiosité et la souplesse d'un commis de nouveautés qui

(1) Loterie de Saint-Eustache, pour avoir un orgue en 1845.

veut *enfoncer* la pratique, un aimable vicaire, préposé à ces sortes d'affaires; et vous verrez comme le suisse, qui vous guette, le bedeau, qui ne vous perd pas de vue, vous reconduiront en sortant de la sacristie, si vous avez traité là votre marché; ou comment M. le curé vous saluera, si vous vous montrez trop dur à *la détente*. Qu'on nous cite un seul mariage à l'Eglise romaine dont le prix n'ait pas été débattu comme celui d'une marchandise quelconque, et nous dirons hautement que Rome ne vend pas les sacrements.

Mais si du mariage nous passons à l'enterrement, oh! alors, l'indignation succède à la pitié qu'inspire le mercantilisme sacerdotal. Quelques sous de plus ou de moins, après tout, pour faire légalement de sa femme ce qu'Adam faisait d'Ève, encore que Dieu lui-même les ait mariés pour rien, qu'importe, dans un temps comme le nôtre, où le mariage dégénéré n'est plus qu'une sotte parodie, qu'une honteuse spéculation, qu'un moyen d'avoir plutôt une dot qu'une compagne? mais qu'un fils marchande, dispute sur le nombre de prêtres, d'enfants de chœur, de chantres qui accompagneront le convoi funèbre de sa mère, qu'il stipule froidement le nombre de psaumes à chanter, de prières à réciter, c'est ce que le prêtre, tout étranger qu'il soit aux affections humaines, sait bien qu'il est au-dessus des forces d'un homme de faire de sang-froid. Aussi faut-il voir avec quelle habileté sont exploitées la douleur et la vanité des parents du défunt qui viennent demander les honneurs funèbres de l'Eglise. Quoi! parmi

des chrétiens, les derniers devoirs du fils à son père, du frère à son frère, de la fille à sa mère, de la sœur à sa œur, les derniers services, se cotent à tant le prêtre, ant le cierge, tant la tenture, tant la sonnerie du glas, tant le psaume ou l'orémus ! Si ce n'était la plus insigne dérision, ce serait la plus horrible impiété. Que les riches sont heureux ! s'ils meurent, toute l'Eglise prie pour eux... le tout pour de l'argent. Qu'un pauvre meure, une croix de bois fait toute sa pompe funèbre ; on le jette sans pitié dans un coin du cimetière, ou dans la fosse commune, sans prières pour son âme : il n'a point d'argent pour en acheter. Prendre de l'argent pour prier pour les morts, c'est un impôt sacrilége ! Quoi ! dans cette noble et grande famille chrétienne, où, selon la parole de Jésus-Christ, il n'y a ni premiers, ni derniers, il y a un tarif des pauvres et un des riches ! Et pourquoi ? Pour l'administration des sacrements, la distribution des grâces qui y sont attachées, la médiation du prêtre entre Dieu et l'homme, sans laquelle tout sacrement est nul, toute grâce refusée si l'on n'y met le prix. Que deviennent donc ces paroles formelles : *Vous l'avez reçu gratuitement, donnez-le gratuitement?* Dieu a-t-il besoin de tels courtiers pour nous bénir ou nous absoudre en son nom, et son oreille devient-elle plus attentive aux psalmodies du prêtre à mesure que celui-ci est payé plus cher pour en dire un plus grand nombre ?

Passons au refus de sépulture religieuse et jugeons : si, à raison de formalités ecclésiastiques le prêtre peut

refuser d'assister à la sépulture et interdit au citoyen l'entrée de l'église et du cimetière; s'il le fait, il le rend suspect dans sa foi chrétienne ; il le proscrit de la mémoire de la patrie ; il enlève son nom, ses droits et ceux de sa postérité des registres communs et sacrés de la nation ; il renverse l'ordre et la sûreté des familles ! mauvais citoyen, il trouble l'Etat et jette dans son sein une semence éternelle de discorde et de division !... Les lois punissent tout homme qui attente à l'honneur de son semblable ; de quelles sévérités ne doivent-elles pas s'armer contre l'intolérance de quelques ministres de Jésus-Christ, qui s'arrogent le pouvoir de porter de pareils coups contre la considération et le droit de tous !

Mais, disent ces ministres, nous ne devons point de sépulture aux athées, aux chiens ! On leur répond : Est-ce que vous êtes, vous, juges du chrétien, et les propriétaires du champ du repos ? Ni l'un, ni l'autre ! Vous n'en êtes que les manutentionnaires dans l'ordre du fort intérieur. Et comme tels, vous êtes soumis aux lois de la nation et aux redevances communes. Car tous les hommes naissent citoyens d'un Etat avant de devenir chrétiens ; ainsi l'Eglise est dans l'Etat. Comme juges, vous n'avez qu'un pouvoir, celui du tribunal de la pénitence ; mais ce pouvoir ne lie que le chrétien, et ne peut jamais lier le citoyen dans l'ordre de ses droits extérieurs. Voici pourquoi saint Paul rend tout homme dépositaire de sa conscience et donne la liberté à tous ; il ne se rend pas le scrutateur du cœur des fidèles, ni le propriétaire des

choses saintes, il dit : *Voilà la mort, voilà la vie, choisissez !*

Deux apôtres, animés d'un zèle inconsidéré, demandent à Jésus-Christ de faire descendre le feu du ciel sur les Samaritains qui n'avaient pas voulu les recevoir : *Allez*, leur dit Jésus avec une sainte indignation, *vous ne savez point à quel esprit vous êtes appelés; le Fils de l'Homme n'est pas venu pour perdre, mais pour sauver.*

Il y a, dans cette conduite, dans cette intolérance, un scandale contre lequel vingt millions de voix sont prêtes à s'élever, quand le christianisme, mieux compris, aura débarrassé l'autel du prêtre pour décorer la conscience du chrétien ; quand Dieu, adoré comme il veut l'être, en esprit et en vérité, aura été replacé dans le cœur des hommes comme dans son seul et légitime tabernacle ; quand, enfin, la religion de Jésus-Christ, qui est la vérité même, aura rejeté loin d'elle, comme indigne de sa céleste origine, tout ce levain de paganisme que l'esprit ténébreux de Rome entretient depuis dix-huit siècles pour en obscurcir l'éclat et en arrêter les bienfaits moraux au profit des biens temporels que la faiblesse du plus grand nombre et la superstition de quelques-uns livrent en ses mains avides. Quel respect veut-on que l'on ait pour des ministres d'un Dieu de paix et d'amour, d'un Dieu humble et pauvre, quand on voit ces mêmes ministres plus âpres à la curée que des juifs tripotant sur la hausse et la baisse, la prime et les canaux, le change et les chemins de fer ?

Qui assistera avec recueillement au saint sacr
messe, quand on sait que le prix de cette messe
puis un franc jusqu'à trois cents francs et au-des
rougissent point de vendre, fort cher, les choses
saintes ; ils devraient se rappeler cette belle ré
saint Pierre (1) à Simon le magicien : *Que vot
périsse avec vous, vous qui croyez que le don de
s'acquérir avec de l'argent!...* Objectera-t-o
messe paroissiale, obligatoire pour tous les
jour du dimanche, ne coûte rien à personne, qu
de même de toutes celles que chaque prêtre di
jours dans chaque église? A cela je réponds que
ne m'effraye pas, le scandale de ce qui s'y passe
vent révolté. A peine suis-je à genoux pour pri
nel, qu'une femme, dont le métier est de quêter
chaises, rompt toutes les files pour en demande
Cette créature va et vient, cause avec l'un, rit ave
retire brusquement le siége à celui qu'elle ap
assez durement, soit qu'il ait pris une place i
soit qu'il n'ait pas d'habit, ou le moyen de la
cours du jour. J'ai vu, toujours et en tout te
quêteuses venir interrompre les fidèles, au mo
l'élévation, pour demander les quatre sous exi
avoir le droit de s'asseoir, sans plus s'occuper
se faisait à l'autel que de ce qui se passait dan
Ces femelles sont là, aussi insouciantes de Di

(1) *Actes des Apôtres.* chap. 8.

leur église, que des loueuses de petits bancs, ou des ouvreuses de loges dans les théâtres ; souples et rampantes avec les riches, elles sont insolentes avec les pauvres. Pourquoi pas : ces dames connaissent assez les mystères de la sacristie pour savoir que les riches sont les brebis choyées du troupeau de monsieur le curé, et le pauvre n'est pour lui qu'une charge inutile, une matière à corvée, soit qu'il vive ou qu'il meure (1). Des pauvres ! ah ! bon Dieu ! il y en a bien trop pour la paroisse, les prêtres gagneraient des varices à les écouter. Ils ne savent pas, ces ministres de l'Eternel, que le malheureux est le nerf de l'Etat, et ses bras, les bras de la société ; qu'il faut ménager les uns et les autres ; que le reste des hommes se repose sur lui pour le complément de ses besoins et

(1) Les chaises sont affermées suivant l'église, vingt-cinq, trente et trente-six mille francs par année. Aux petites messes les chaises sont payées 1 sou ; le dimanche 2 sous, au chœur 4 sous. Les jours de fêtes 10 sous, au chœur 15. A la première communion, on n'a pas honte de faire payer aux parents des enfants un franc cinquante centimes par chaise.

Voilà pourquoi l'écrivain catholique, M. A. Madrolle, a écrit : « Il y a telle chaise (et surtout tel enterrement) payée « à l'église, qui fait plus de mal, comme signe de misère et de « cupidité apparente de sacristie, que le don même de toute « une succession opulente ne saurait faire de bien à la sa- « cristie... Et *la Quotidienne*, *la Gazette*, *la France* et *l'Uni- « vers religieux* à la suite, parlent de *chasser les vendeurs du temple !...* » (A. Madrolle, *De la toute-puissance spirituelle du clergé et de son impuissance politique*. 1845.)

de ses commodités; que le simple affaiblissement de ces ressorts entraîne celui de toute la machine; que c'est à eux, ministres du Seigneur, à apprendre à manier les touches de cet automate qu'on nomme peuple, pour le rendre utile à la patrie; d'eux dépend le jeu plein et entier de l'harmonie sociale. Aussi, malheur aux prêtres qui transgressent les préceptes de la morale et de la religion! le ciel les maudit parce qu'ils sont le principe de la ruine des Etats fondés par Dieu.

Des quêteuses de chaises si l'on passe aux autres employés subalternes des églises, partout c'est le même esprit de bassesse servile pour l'opulent, et d'insolence outrecuidante pour les indigents. Qui a vu un suisse et un bedeau en a vu mille. L'esprit de mendicité est très-développé dans ces sortes d'individus, qui eux aussi ont leur grande et leur petite tenue, leur mauvaise ou leur cafarde mine, selon la qualité des gens auxquels ils ont affaire. Ils n'ont pas honte de demander dans l'Eglise un pourboire, comme le dernier des portefaix (1). Ces individus-là, il est vrai, ne font que grappiller et glaner où les maîtres vendangent et moissonnent; mais ils le font avec un cynisme qu'on ne trouve pas même à la halle. Et comment en serait-il autrement? L'exemple vient d'en haut; et comme ils ne peuvent vendre leurs priè-

(1) Il y a des paroisses dans Paris où les chantres, les suisses et les bedeaux se partagent près de trente mille francs de gratifications par an.

res, ils vous grugent sur l'eau bénite, la chaise, le prie-Dieu, le banc, le cierge, et jusqu'au paillasson qu'ils mettent sous vos pieds. Ce sont les comparses du baptême, du mariage, de l'enterrement, et ils sont d'autant plus exigeants, que le baptisé, le marié, l'enterré est plus riche.

Nous ne nous flattons pas d'énumérer tous les abus qui rongent et déshonorent le culte extérieur de l'Eglise romaine. Disons seulement que le peuple, dans son langage trivial, les résume tous dans ce peu de mots devenus proverbiaux : *Quand on a affaire au bon Dieu, c'est le diable.* Nous ne faisons cette citation qu'à regret, mais si ce dicton est impie, et nous disons qu'il est très-inconvenant, la faute en est aux prêtres eux-mêmes. Certes, le peuple, quand il s'exprime ainsi, n'entend point mettre Dieu en cause, mais seulement ses ministres, qui parlent toujours au nom de l'Eternel. La preuve que le peuple ne donne pas d'autre sens à ses paroles, c'est qu'il a fait un autre proverbe qui rectifie son premier dicton. Il dit qu'*il vaut mieux avoir affaire à Dieu qu'à ses saints.* Le peuple sait que l'Eglise romaine ressemble aux buissons épineux, où la brebis cherche un refuge contre les loups : de sa naissance à sa mort, le chrétien ne peut y entrer ni en sortir, sans y laisser une partie de sa toison. Par cette manière d'exercer le saint ministère, les prêtres ont éloigné plus de croyants de la maison du Seigneur qu'ils ne s'imaginent, et l'on pourrait citer des milliers de personnes, à Paris, qui, faute

d'argent, ne font pas consacrer leur union par l'Eglise. Il est vrai que pour *la racaille populaire*, cette formalité est regardée comme bien insignifiante par la plupart des curés. Qu'importe le peuple ? Il n'est pour eux que ce qu'étaient les péagers et les gens de mauvaise vie pour les prêtres de l'ancienne loi. Aveugles, conducteurs d'aveugles, morts qui voulez enterrer vos morts, ne vous souvient-il pas que Jésus-Christ a dit *qu'il n'était venu que pour sauver ce qui était perdu. Ceux qui se portent bien n'ont pas besoin de médecins, mais ceux qui sont malades, ceux-là ont besoin de médecins.* Ne comprenez-vous pas ces paroles, ou bien vous autoriserez-vous de celles-ci : *Je ne suis venu que pour les brebis égarées du troupeau d'Israël*, pour les restreindre aux brebis les plus grasses et les plus laineuses de votre troupeau à vous ? Aveugles, conducteurs d'aveugles ! pourquoi ne porter vos soins qu'aux brebis dociles, et ne pas courir après celles qui s'égarent ? Quoi ! vos temples, ouverts à tous, n'ont de places réservées que pour le riche, tandis que le malheureux indigent, courbé à genoux sur le pavé humide, prie sous le porche! Vos bénédictions ne tombent que sur celui qui paye sa chaise au prix de vos tarifs, qui jette orgueilleusement quelques pièces d'argent dans vos bourses de velours, et votre œil dédaigneux ne voit pas, dans un coin, la pauvre vieille de l'Evangile, qui met dans le tronc des misérables tout ce qu'elle a, son nécessaire même, confiante qu'elle est dans la bonté de celui qui la voit, qui du ciel la bénit, et

verse en son cœur cette joie si pure qui suit toujours un acte de vraie charité.

Pourquoi faut-il que ce soit toujours l'Evangile qui vous flagelle, marchands du temple ! Voyez et réfléchissez. Descendez un peu des hauteurs du tabernacle, dont vous faites le point d'appui de votre domination temporelle, comme sur la pierre angulaire contre laquelle doivent se briser toutes les volontés hostiles ; cherchez bien et vous verrez que cette force est sur le point de vous échapper. Regardez ce qui se passe autour de vous, et peut-être vous reconnaîtrez que la véritable pierre angulaire, celle qu'à votre tour vous rejetez, va devenir la principale pierre d'achoppement pour votre puissance détournée de sa véritable voie, et qui s'exerce sur des trésors que la rouille dévore, que les larrons convoitent et dérobent. Et dans mon indignation, je m'écrie : Oui, les filets de Dieu sont répandus partout ; il est fatigué d'attendre ceux qui ont abandonné ses lois, sa justice est prête à tirer le filet ; les fourbes, les méchants, les prêtres de mauvaise foi seront pris et perdus. L'Eternel commence toujours en père et finit en juge !

Cet esprit mercantile, cette simonie indigne est aujourd'hui le caractère dominant du prêtre romain, et pour le satisfaire, nous le voyons recourir aux moyens les plus ridicules comme les plus audacieux. Jongleurs devant les vivants, c'est aux superstitions les plus grossières du paganisme qu'ils demandent le plus clair des impôts du casuel apostolique. Captateurs auprès des

femmes et des vieillards, c'est au confessionnal qu'ils entament ces négociations secrètes qui se terminent par la spoliation des familles et des héritiers directs. Larrons redoutables, c'est au lit de mort qu'ils attendent ce riche célibataire, cette veuve, pour lui mettre l'enfer sur la gorge, et lui dire : TON BIEN, OU LA DAMNATION ÉTERNELLE ! Honte à jamais au faux prêtre qui agit de la sorte, et se joue à ce point de Dieu et des hommes ! O Christ ! est-ce ainsi que tu vendais le pardon aux pécheurs ? toi si plein de bonté, qu'en mourant tu disais au voleur repentant : *Tu seras aujourd'hui même en paradis avec moi ;* et qui priais ton Père pour tous ceux qui t'insultaient, sur le gibet où t'avait cloué ton amour pour nous ! O Christ ! pardonne à ma plume indignée de tracer de telles horreurs, et fais, ô mon Dieu ! qu'elles cessent d'être vraies ! Eclaire ces aveugles conducteurs d'aveugles, et ton Eglise catholique n'aura plus à gémir sur tous les forfaits dont la chaire de saint Pierre fut la cause ou le prétexte. Alors on ne verra plus un clergé insolent dans sa pourpre, rêver la domination universelle, sous le spécieux prétexte de tout niveler sous l'obéissance romaine ; attaquer les rois et les peuples, au mépris de la plus sainte morale ; saper tous les éléments de la puissance temporelle, à grands renforts de récriminations établies sur des textes tronqués, des interprétations faussées à dessein. Alors la vérité luira pour tous, et s'il y a des méchants, ils seront confondus : car ton règne sera venu !

Mais en attendant ces temps heureux, c'est aux chrétiens qu'il appartient de hâter leur approche par tous les moyens que leur divin législateur a mis entre leurs mains pour distinguer la vérité du mensonge, le faux pasteur, le loup couvert de la peau de l'agneau, du véritable berger qui fait paître ses brebis dans les pâturages abondants de la foi, de l'espérance et de la charité. Vous les reconnaîtrez à leurs fruits, a dit Jésus-Christ; cueille-t-on des raisins sur des ronces et des figues sur des chardons? Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis; le mercenaire, lui, laisse dévorer les brebis par les loups et se sauve. Connaissez-vous beaucoup de bons pasteurs dans l'Eglise romaine? A commencer par le pape, espèce de roi mixte dont la tiare touche le ciel et les pieds foulent un royaume moitié sacré, moitié profane; roi d'une royauté équivoque, et pourtant plus roi que les rois, car lui, il a la prétention de tenir son sceptre des mains de Dieu directement par la volonté de l'Esprit saint, de sorte que spirituellement il est roi des rois, tandis que trop souvent sa triple couronne est à la merci du premier brouillon politique de la Compagnie de Jésus, qui fait aussi peu de cas des papes que des rois. Peut-on dire qu'il soit le bon pasteur? Prenez le premier, au hasard, dans une longue suite de pontifes qui prétendent descendre en ligne directe, par succession non interrompue, de saint Pierre, et citez-moi une circonstance dans laquelle il ait donné sa vie pour ses brebis; et je vous en citerai vingt dans lesquelles il a, au contraire, livré ses brebis

aux loups pour sauver sa propre vie, sa couronne, ses trésors, ses Etats.

Si le royaume de Jésus-Christ n'est pas de ce monde, pourquoi le chef visible de son Eglise est-il roi de ce monde? Et, s'il est roi, pourquoi s'occupe-t-il moins de son royaume que de tous les autres royaumes de la terre? Serait-ce que les peuples qu'il commande en qualité de roi sont assez sujets du pape pour être privés de tous les bienfaits d'un gouvernement, je ne dirai pas libéral, c'est une impiété aux yeux de Rome, mais même despotique à la façon des Etats qui les étreignent de tous côtés. Qu'est-ce qu'un successeur, un représentant de Jésus-Christ qui vient prêcher l'égalité politique et religieuse, qui n'a que la violence brutale de l'arbitraire? Comment appeler pasteur du troupeau celui qui foule le troupeau et lui ravit avec l'épée de quelques spadassins salariés, au mépris de la doctrine du Maître, la liberté et l'égalité en tuant sa dignité dans les extravagances d'une superstition toute païenne, sous prétexte de réveiller sa foi en soumettant à ses regards des objets qui n'ont de miraculeux que l'effronterie avec laquelle les prêtres de Rome abusent de l'ignorance des chrétiens abâtardis qu'ils gouvernent?

Qu'est-ce qu'un catholicisme comme celui de Rome, qui encourage tous les désordres en réservant ses plus grandes faveurs pour les associations hypocrites de moines et de nonnes, de couvents et de confréries, où l'on renonce au monde pour avoir tous les bénéfices de la communauté chrétienne en évitant tous les devoirs sociaux?

où le comble de la perfection consiste à n'être ni homme ni femme, mais religieux ou religieuse? Qu'y a-t-il de commun entre toutes ces aberrations de l'esprit humain et les préceptes de l'Evangile? En quoi celui-ci, avec sa longue barbe, sa robe brune, sa corde autour des reins, qui, pieds nus, va mendier de porte en porte, est-il plus chrétien, partant plus agréable à Dieu, que ce pauvre ouvrier qui sue sous l'excès du travail pour nourrir sa femme et les enfants que l'Eternel lui a donnés? Je ne sais si je me trompe, mais, pour moi, j'estime que le Créateur voit ce dernier d'un œil plus satisfait que ce moine parasite et fainéant, que ce jésuite vagabond qui bat le pavé de Rome, cherchant l'un et l'autre à remplir leur escarcelle, qui pour des indulgences, qui pour des messes; et ceci est une honte pour le gouvernement papal, que des ministres de son culte soient réduits, dans son propre sein, à vendre des *Oremus* pour entretenir leurs honteuses passions et nourrir leur vie aventureuse. C'est joindre le scandale public à la plus sacrilége profanation (1).

(1) Les couvents, en Italie, sont la retraite ordinaire des banqueroutiers. Le pape fait de ces maisons de Dieu, des cavernes de brigands. Il serait à souhaiter que le saint pontife eût autant d'équité que Tibère, qui voyant que l'impunité des lieux d'asile causait de grands maux, en cassa les priviléges par un édit.

VI.

LA CHARITÉ APOSTOLIQUE.

Que dire de tous ces hommes et de toutes ces choses ? Des prêtres qui vendent les sacrements et les messes au rabais, qui ont un tarif pour les riches, un autre pour les pauvres ; qui vendent des billets de confession, de l'eau bénite, des indulgences, des dispenses de Rome, des dispenses des évêques, au mépris de Dieu et de ses paroles : Vous l'avez reçu gratuitement, donnez-le gratuitement ; qui ouvrent ou ferment à leur gré la porte du cimetière et celle du ciel, qui refusent leurs prières à l'indigent qui ne laisse rien que la misère.

Oh! que la religion prêchée par Jésus-Christ est bien différente ! Combien la simplicité du culte exigé par ce divin Maître me paraît-elle plus en harmonie avec la simplicité et la sublimité de sa morale, et combien aussi les vertus qu'elle enseigne diffèrent dans leur pratique de tout cet appareil mercantile sous lequel les prêtres ultramontains les étouffent !

Où est la charité, cette fleur si pure qui, née du christianisme, en fait à la fois la force et l'ornement? Que devient cette source limpide de tous les bienfaits apportés aux hommes par Jésus-Christ, sous le piétinement fougueux des faux pasteurs qui la troublent en s'y vautrant à leur profit unique; en font un moyen de spoliation contre les uns, de duperie pour les autres, de scandale pour tous ? La charité ! cette douce et noble fille du ciel, cette sœur de l'espérance dont elle est encore la mère par la foi en Jésus-Christ, qui la reconnaîtrait sous l'œil fauve de ceux qui prétendent être seuls à la comprendre ? Qui dit une bonne parole à l'affligé qui souffre ? Où est l'apôtre de la charité ? A l'église, ou parmi le peuple ? Est ce toi qui quêtes ? Est-ce toi qui danses au profit des indigents ? Est-ce toi avec tes loteries ? Hypocrite, pourquoi quêtes-tu, danses-tu, fais-tu des loteries ? Pour satisfaire ta vanité, ton plaisir, ton avarice. Vois la vieille de l'Evangile, qui donne plus que ce qu'elle a, et réfléchis ; elle ne quête ni ne danse, et ne porte pas un lot pour tenter la cupidité. Elle se dépouille et donne de sa misère pour soulager une plus grande misère que la

sienne. Elle a la charité ; elle donne parce qu'elle aime, qu'elle a la foi et qu'elle espère. Femme du monde, vile et orgueilleuse, tu fais l'aumône dans tes salons aux dépens des vices, des vanités ou des ridicules. Pour te faire un renom populaire, tu humilies le malheureux de ton aumône en la prélevant sur les joies des riches qu'il est condamné à entendre rire quand il pleure lui. Tu jettes avec ostentation et fracas un morceau de pain de trop pour toi à lui qui n'en a pas assez, et tu appelles cela de la charité. Hypocrite et menteuse ! c'est l'insulte que tu fais.

Cette canaille est bien heureuse d'avoir faim. Qui a dit cette horrible parole ? Un riche gorgé d'aliments, étouffant dans sa graisse par suite d'oisiveté et d'excès de table. Il jetait un morceau de pain, et ce pauvre membre de Jésus-Christ, exténué, amaigri par le travail et la privation, disait merci, en le recevant, à ce faiseur d'aumône assez charitable pour joindre l'insulte à l'outrage.

Ecoutez la charité ! c'est l'apôtre Paul qui la commente, la rend claire et intelligible pour tous, et dont la voix chaleureuse l'infiltre dans les cœurs de ceux qui l'écoutent. Ecoutez cet intrépide combattant de l'Eglise chrétienne : il s'exprime en ces termes :

Quand je parlerais toutes les langues des hommes et même des anges, si je n'ai pas la charité, je suis comme l'airain qui résonne, ou comme la cymbale retentissante.

Et quand j'aurais le don de prophétie, que je con-

naîtrais tous les mystères, et que j'aurais toute sorte de science, et quand j'aurais toute la foi qu'on puisse avoir, en sorte que je transportasse les montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien.

Et quand je distribuerais tout mon bien (notez ces paroles, messieurs les philanthropes, et vous tous et toutes qui quêtez, dansez ou faites des loteries au profit de vos plaisirs, et pour le plus grand bien de votre amour-propre); *et quand je distribuerais tout mon bien*, continue l'apôtre, *pour la nourriture des pauvres et que je livrerais mon corps pour être brûlé, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien.*

Hypocrites, comprenez-vous maintenant que l'aumône n'est pas la charité ? Donner même tout son bien, ce n'est point avoir la charité, quoique les prêtres romains disent que c'est le *nec-plus-ultrà* de la charité que de leur faire des legs à eux et à leurs églises et couvents. Comprenez-vous que vous n'avez pas la charité, vous, qui triplez vos revenus à faire les affaires des pauvres, vous qui prenez dans nos poches pour mettre beaucoup dans les vôtres, et très-peu dans celles des indigents ?

Ecoutez comment l'apôtre Paul définit la charité : *La charité est patiente, elle est douce ; la charité n'est point envieuse, la charité n'use point d'insolence, elle ne s'enorgueillit point.* O Rome ! où est ta charité et celle des tiens ? Lis, Rome, et relis ce passage et celui qui suit : *Elle ne se porte pas déshonnêtement; elle ne cherche pas son propre profit...* Rome ! quel soufflet te donne l'apôtre

Paul ! vite les foudres du Vatican contre son impertinence! *Elle ne s'aigrit point* : Rome ! voilà tes bûchers, tes auto-da-fé, tes anathèmes, tes excommunications, tes coups de fusil, flagellés d'un trait de plume. *Elle ne pense point à mal* : Rome ! laisse là ton intolérance, la voilà foudroyée. *Elle ne se réjouit point de l'injustice :* Rome ! elle ne bat pas des mains quand un roi hérétique tombe sous le couteau bénit d'un dévot assassin ; mais elle se réjouit de la vérité, et applaudit à la chute des fourbes, qu'ils portent tiare, barrette, mitre ou simple bonnet carré. *Elle endure tout, croit tout, espère tout, supporte tout :* ici nous convenons qu'elle ressemble beaucoup aux jésuites présents qui endurent tout, croient tout, espèrent tout, et supportent tout dans l'espoir d'une bonne revanche contre ce qu'ils appellent les impies, c'est-à-dire les rois et leurs gouvernements.

Oui, Paul, toi à qui les glorieux travaux, les rudes combats apostoliques ont valu l'honneur d'avoir été et d'être encore le plus pur reflet de la lumière évangélique, tu l'as dit et ta parole a été ratifiée dans le ciel ! Oui, la plus excellente des vertus fondamentales du christianisme, c'est la charité ! Oh ! si tes successeurs comprenaient cette vertu comme toi, si elle brillait en eux comme elle brillait dans toute ta personne et dans tous tes actes, combien serait grand le bonheur des hommes ! C'est que la charité est la source de toutes les félicités humaines ; avec elle, l'homme s'élève jusqu'à la Jérusalem céleste où le dispensateur de toute chose

n'a point égard au bon ni au méchant pour faire luire également sur le champ de chacun d'eux son soleil vivifiant, ni pour faire tomber la pluie qui les fertilise. La charité rend l'homme meilleur ; semblable à Dieu, elle l'identifie avec lui d'une manière si intime, que Jésus-Christ n'eût-il eu que cette seule vertu, il serait encore et par cela seul, digne d'être appelé le Fils de l'Eternel. Pharisiens hypocrites, scribes et prêtres, la charité, c'est l'âme de Dieu s'infiltrant dans l'âme humaine pour lui donner cette pureté sans laquelle nul n'est digne du royaume des cieux. A qui le Sauveur du monde promet-il les joies du ciel ? Aux charitables ! à ceux qui sont doux et miséricordieux !

Christ ne dit pas : Allez, maudits ! vous n'avez pas été à la messe, vous n'avez pas fait vos pâques, vous avez mangé de la viande le vendredi et le samedi, vous avez travaillé le dimanche ! Non. Il dit : Allez, maudits, au feu éternel ! car j'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger, j'ai eu soif et vous ne m'avez pas donné à boire, j'ai été nu et vous ne m'avez pas revêtu ; j'ai été malade et prisonnier, et vous ne m'avez pas consolé en me visitant. Et quand il s'adresse aux élus, dit-il : Venez, les bénis de mon Père, vous avez été à la messe régulièrement les dimanches et fêtes, vous avez été à confesse, vous avez fait vos pâques, vous avez fait maigre le vendredi et le samedi ? Non. Il dit : Venez, vous mes élus et ceux de mon Père, venez habiter le royaume qui vous a été préparé de toute éternité, parce que j'ai

eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire, j'ai été nu et vous m'avez revêtu, j'ai été malade et prisonnier et vous m'avez visité. Prêtres ultramontains, dites-moi qui a raison de vous ou de Jésus-Christ ?

Où est ta charité, à toi qui commandes par delà les Alpes des coups de fusil contre les chrétiens, tes sujets, qui gémissent sous l'oppression de ton despotisme politico-religieux ? *Ecclesia abhorret a sanguine.* Pourquoi dire cela, Rome ? Des canons et des mousquets sont à la porte des palais des papes. Diras-tu que c'est pour défendre Dieu dans leur personne ? C'est folie. Quand Judas livra le Fils de l'Homme, des soldats et des bandits comme on trouve partout, vinrent armés d'épées et de bâtons pour saisir celui que les scribes et les docteurs de la loi voulaient faire mourir. Pierre, dont tu te dis le successeur direct, indigné de cet excès d'outrage fait à son Maître, tira l'épée et en abattit l'oreille à Malchus. Que fit Jésus-Christ ? Il apostropha Pierre en ces termes : *Remets ton épée dans le fourreau, car quiconque se sert de l'épée périra par l'épee.* Rome, imite Jésus et laisse là tes légions de sbires et d'assassins ; c'est assez de sang comme cela dans ton histoire !

As-tu la charité, toi qui du haut de la chaire de vérité d'où doivent toujours tomber des paroles fraternelles, lances le sarcasme contre le pays, son gouvernement, ses institutions, son roi ? vomis des torrents de fiel contre les hommes les plus illustres, les plus instruits de la na-

tion, et les salis de la bave métaphysique, impuissant que tu es à les suivre sur le terrain lumineux de la controverse philosophique ?

As-tu la charité, toi qui, la mitre en tête, vocifères à pleins poumons contre le bon sens national qui veut que tu respectes nos fils et nos filles, et que tes subordonnés ne gagnent plus d'indulgences en pillant les veuves et en dévalisant les héritiers au profit de la paresse cloîtrée, mitrée ou ensoutanée ? toi, qui, impatient du joug de la raison publique, cherches à l'étouffer sous le manteau d'Ignace ?

As-tu la charité, toi qui, le vendredi, te gorges des poissons et des coquillages les plus recherchés ; aiguises ton sensualisme dévot avec les compotes les plus sucrées, les pâtisseries les plus délicates, les vins les plus exquis, et damnes le pauvre qui ronge un os, et n'a que l'eau pour étancher sa soif ?

As-tu la charité, toi qui refuses ton insultante aumône à celui qui ne va pas à la messe, ni ne fait ses pâques ? toi qui marchandes avec des chrétiens pour un baptême, un mariage, un enterrement, comme ferait un usurier pour prêter son argent ? toi qui refuses la porte du temple à celui qui n'a pas voulu te prendre pour son dernier confident, et qui est sorti de la vie par un suicide insensé ?

As-tu la charité, toi qui, te drapant dans ton outrecuidance ecclésiastique, ou t'effaçant dans ton nuage spirituel, méprises l'autorité temporelle chaque fois qu'elle

veut brider ton insolence, ton despotisme, tes empiétements, tes saintes spoliations, ou tes fourberies païennes? Non, non, vous n'avez pas la charité, et partant vous n'êtes rien!

La charité, messeigneurs les princes de l'Eglise, c'est la vertu qui fait que, tout indignes que vous êtes, vous recevez de gros traitements, vous habitez de beaux palais, vous êtes vêtus de pourpre et de soie, vous avez des voitures, des laquais, des soldats, vous vivez largement. Jugez maintenant, et voyez ce que c'est que la charité, cette vertu qui fait tout cela malgré votre ingratitude. N'est-ce pas là cette image frappante de la Divinité qui fait luire son soleil sur les méchants comme sur les bons?

La charité, voyez-vous, messeigneurs, n'est pas cette fille du catholicisme de Rome; c'est la fille aînée de Dieu, la sœur et la compagne de Jésus-Christ, l'Esprit saint d'en-haut, qui, chassé du temple, s'est réfugié dans la conscience des chrétiens. Ce n'est ni dans vos palais, ni dans vos cœurs qu'il faut la chercher; c'est dans le fond de quelque obscure paroisse, loin des villes, sous la soutane râpée d'un trop grand nombre d'hommes vraiment apostoliques que votre despotisme courbe brutalement pour les forcer de glaner sur les champs dépouillés par votre insatiable amour des biens de ce monde. Amour qui ne peut se comparer qu'à cet autre ver rongeur que vous portez dans le sein et qui vous fait renier l'Evangile pour asseoir votre domination exclusive sur les débris de tout ce qui n'est pas vous.

Messeigneurs, malheur à vous ! parce que vous tuez la religion de Jésus-Christ dans les consciences. Vous êtes ces vignerons infidèles qui, après avoir chassé les envoyés du père de famille, voulez tuer son fils unique pour vous emparer de sa vigne.

Messeigneurs, malheur à vous ! car vous êtes ces sépulcres blanchis dont parle Jésus-Christ. Vous êtes ces scribes et ces pharisiens de l'ancienne loi, qui mettez sur le dos des hommes de lourds fardeaux, que vous ne touchez pas même du doigt. Vous payez la dîme de l'aneth et du cumin, c'est-à-dire que vous vous enveloppez dans la forme de la loi, pour vous soustraire à l'esprit de la loi. Vous priez haut, et vous faites sonner la trompette pour annoncer vos aumônes ; et les hommes aujourd'hui, aux yeux desquels Christ a dévoilé votre hypocrisie ; les hommes, dis-je, ne vous donnent plus la récompense que le peuple hébreu donnait à ses scribes et à ses pharisiens, c'est-à-dire la stupide admiration qui satisfaisait la vanité des prêtres juifs.

La charité est patiente, et vous êtes intolérants ! La charité est douce, et vous êtes durs et intraitables quand il s'agit de vos intérêts ! La charité n'est point envieuse, et vous enviez toute puissance, toute domination qui ne plie point sous votre domination, sous votre puissance. La charité n'est point insolente, et vous tonnez sans cesse la menace arrogante, du haut de la chaire, dans vos écrits, vos sermons, vos pamphlets, vos journaux provocateurs. La charité ne s'enorgueillit point, et tous vos discours,

soufflés par l'insolence, sont bouffis de suffisance, de de sottes prétentions, d'absurdes calomnies. La charité ne se porte pas déshonnêtement, et tous les moyens vous sont bons pour arrondir vos biens temporels et tous les avantages qu'ils procurent. La charité ne cherche point son propre profit, et vous n'avez jamais en vue que le vôtre, dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique. La charité ne s'aigrit point, et la vôtre est tracassière, hargneuse; elle ne donne pas, elle jette, quand elle y est forcée, quelques sous arrachés à votre avarice. La charité ne pense point à mal, et vous incriminez tout, vous vous attaquez à tout, vous jugez tout en mal de ceux qui ne pratiquent pas avec hypocrisie la forme extérieure de votre culte. La charité ne se réjouit pas de l'injustice, et vous faites faire des neuvaines pour le triomphe de l'injustice, qui plongerait encore toute une nation dans des flots de sang, pour aider au triomphe de vos convoitises politico-religieuses; et si ce triomphe funeste a lieu, vous entonnerez le TE DEUM !

La charité, messeigneurs, se réjouit de la vérité, et tous vos efforts tendent à l'étouffer, et vous n'avez pas honte de renouveler les plus sottes fourberies du paganisme pour tirer profit du mensonge. La charité endure tout; et si l'on parle de rogner vos prérogatives, vous criez au scandale et à la persécution; et, vous armant d'une sainte colère, vous faites redire à Dieu ces mots pleins de menaces : *Nolite tangere unctos meos.* La charité croit tout, et vous faites enquêtes sur enquêtes avant d'humi-

lier le pauvre de votre aumône. La charité espère tout, et vous n'espérez qu'une chose, c'est de mettre tout le monde à vos pieds pour vous la demander. La charité supporte tout, et votre intolérance est devenue proverbiale. Mais, a dit l'Apôtre de Christ, la charité ne périt jamais.

Non, messeigneurs, la charité ne périt jamais. Son immortalité, c'est l'immortalité de Dieu, elle demeure en lui, et lui demeure dans l'humanité tout entière par l'amour, c'est-à-dire par la charité, qui est le lien de la perfection. C'est en quoi elle est semblable au Créateur, et lui rend semblables tous ceux qui la possèdent dans le cœur. C'est aussi pourquoi elle est éternelle. C'est elle, messeigneurs, qui sauvera la foi, que vous étouffez sous la loi, sous le despotisme du commandement. C'est la charité patiente qui endure tout, croit tout, espère tout, qui prépare et obtiendra cette heureuse révolution qui vous effraye, mais qui est inévitable comme l'accomplissement d'une parole de Jésus-Christ.

Oui, Rome! c'est en vain que tu te glorifies de ta triple couronne, de tes trésors, de tes impôts prélevés sur toute la terre, de tes palais, des magnificences de tes temples, de la pompe de tes cérémonies; l'Esprit de Dieu soufflera sur toutes ces vanités, et les emportera comme le vent emporte la pellicule qui enveloppe le grain. Oui, Rome! un jour vient où, semblable à Ninive, tu pleureras sur tes ruines, les ruines du vieux monde; et cette fois, la

charité n'aura pas cessé d'être patiente et juste, parce qu'elle sera la volonté du Tout-Puissant.

O Rome! la charité, c'est la pierre que ceux qui bâtissent ont rejetée et qui deviendra la clef de voûte du temple de Dieu avec les hommes. Elle fera venir le règne du Seigneur que le chrétien demande chaque jour, ce règne où tout commandement d'homme disparaîtra sous le souffle puissant de l'esprit, qui rétablira le culte du Créateur en esprit et en vérité comme le seul digne de lui. Alors, ô Rome! tes prêtres ne seront prêtres que par amour pour Dieu, et ceux-là seront véritablement chrétiens, et l'humanité tout entière jouira des bienfaits du christianisme, qui, falsifiés par toi, détournés de leur but par tes faux docteurs, sont le privilége du desservant de l'autel, des marchands du temple; et alors, seulement alors, sera le triomphe et l'accomplissement de la rédemption en Christ et par Christ.

SENTENCE.

Les temps prédits sont-ils donc venus ? les enfants de Dieu sont-ils si heureux qu'ils doivent voir bientôt le règne de l'Agneau? Pour nous, qui avons la foi, nous le croyons, nous l'espérons, parce que nous aimons. Oui, Dieu a pitié de son peuple, et voici que la femme assise sur les sept collines va être renversée à cause de ses abominations ! ! ! En vain les puissants de la terre mèneront deuil sur elle, en vain les marchands pleureront, parce que personne n'achète plus : la grande cité sera détruite ; ses péchés sont montés jusqu'au ciel, et Dieu s'est souvenu de ses iniquités !

Chefs des nations, pleurez ! vous qui lui demandiez la sanction de votre pouvoir que vous tenez des peuples, qui lui vendiez vos âmes et celles de vos enfants, pour avoir sur votre front le signe de votre soumission à la prostituée des Etats, qui disait effrontément dans son cœur : Je siége en reine, je ne suis point veuve, et je ne verrai point de deuil. Pleurez, car elle tombe, le signe qu'elle a mis sur vos fronts est un signe de réprobation, c'est le sceau du marché infâme contracté avec elle pour opprimer et fouler les hommes rachetés par le sang de l'Agneau.

Marchands, pleurez ! vous, traliqueurs d'or, d'argent, de pourpre et de meubles précieux, dont la débauchée faisait l'orgueil de sa vie, le triomphe de chacun de ses jours, le soleil de sa splendeur menteuse. Pleurez ! vous tous conviés aux orgies de la prostituée des sept collines, vous qui flattiez ses vices, qui partagiez ses crimes, qui vous engraissiez à la table de ses turpitudes, comme la reine du ciel et de la terre. Pleurez ! car votre lamentation sera grande et les cris de votre détresse rempliront l'univers, quand, vous

frappant la poitrine, vous direz : Hélas ! hélas ! la grande cité dont la tête touchait le séjour des bienheureux, dont les pieds foulaient la terre, comment sa sentence est-elle venue?.... Voici : Sa sentence est venue parce qu'elle a détourné l'héritage des enfants de Jésus-Christ pour s'en faire un monopole impie et sacrilége, parce qu'elle a changé la nourriture de l'âme en un poison, pour soutenir des mensonges par le fer et le feu ? Sa sentence est venue, parce qu'elle a commis adultère sur adultère avec les despotes, et qu'elle leur a vendu ses faveurs qui sont les faveurs de la tyrannie et de l'esclavage ! Sa sentence est venue, parce qu'elle a trafiqué du sang de l'Agneau pour laver ses propres iniquités et celles de ceux qui la saluaient dès le matin ; parce qu'elle a oublié que la religion de Christ est l'adoration et la vertu, qui nous montre Dieu et la justice.

Mais voici que toutes ses iniquités, sa corruption, son amour de l'or qui souille sa robe, sont remontés au ciel en criant vengeance, et le sang de l'Agneau crie plus haut contre elle à cause de ses profanations.

Pleurez et menez deuil, vous tous ses complices, car les temps sont venus ! Et nous, nous nous réjouirons avec l'Agneau, et le ciel aussi se réjouira, car Dieu l'aura punie de tous ceux qui croient en son nom et reconnaissent sa puissance. Et une grande voix, celle que le Christ a rachetée par son sang de tout l'esclavage des hommes iniques, vibre à vos oreilles, et cette voix immense, montant de cent millions de cœurs, remplit les cieux et la terre de ce cri d'amour et de reconnaissance : le salut, la gloire, l'honneur, la puissance appartiennent au Seigneur notre Dieu. Ses jugements sont invariables et justes, parce qu'il aura fait justice de l'hydre à sept têtes dont le venin s'injecte partout et a corrompu les hommes par son impudicité et qu'il a vengé le sang de ses serviteurs versé de la main de cette courtisane impure des Marais-Pontins.

Paris, le 1er mars 1846.

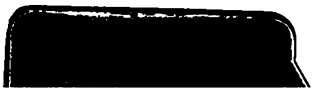
FIN.

charité n'aura pas cessé d'être patiente et juste, parce qu'elle sera la volonté du Tout-Puissant.

O Rome ! la charité, c'est la pierre que ceux qui bâtissent ont rejetée et qui deviendra la clef de voûte du temple de Dieu avec les hommes. Elle fera venir le règne du Seigneur que le chrétien demande chaque jour, ce règne où tout commandement d'homme disparaîtra sous le souffle puissant de l'esprit, qui rétablira le culte du Créateur en esprit et en vérité comme le seul digne de lui. Alors, ô Rome ! tes prêtres ne seront prêtres que par amour pour Dieu, et ceux-là seront véritablement chrétiens, et l'humanité tout entière jouira des bienfaits du christianisme, qui, falsifiés par toi, détournés de leur but par tes faux docteurs, sont le privilége du desservant de l'autel, des marchands du temple ; et alors, seulement alors, sera le triomphe et l'accomplissement de la rédemption en Christ et par Christ.

SENTENCE.

Les temps prédits sont-ils donc venus ? les enfants de Dieu sont-ils si heureux qu'ils doivent voir bientôt le règne de l'Agneau? Pour nous, qui avons la foi, nous le croyons, nous l'espérons, parce que nous aimons. Oui, Dieu a pitié de son peuple, et voici que la femme assise sur les sept collines va être renversée à cause de ses abominations ! ! ! En vain les puissants de la terre mèneront deuil sur elle, en vain les marchands pleureront, parce que personne n'achète plus : la grande cité sera détruite; ses péchés sont montés jusqu'au ciel, et Dieu s'est souvenu de ses iniquités !

Chefs des nations, pleurez ! vous qui lui demandiez la sanction de votre pouvoir que vous tenez des peuples, qui lui vendiez vos âmes et celles de vos enfants, pour avoir sur votre front le signe de votre soumission à la prostituée des Etats, qui disait effrontément dans son cœur : Je siége en reine, je ne suis point veuve, et je ne verrai point de deuil. Pleurez, car elle tombe, le signe qu'elle a mis sur vos fronts est un signe de réprobation, c'est le sceau du marché infâme contracté avec elle pour opprimer et fouler les hommes rachetés par le sang de l'Agneau.

Marchands, pleurez ! vous, trafiqueurs d'or, d'argent, de pourpre et de meubles précieux, dont la débauchée faisait l'orgueil de sa vie, le triomphe de chacun de ses jours, le soleil de sa splendeur menteuse. Pleurez ! vous tous conviés aux orgies de la prostituée des sept collines, vous qui flattiez ses vices, qui partagiez ses crimes, qui vous engraissiez à la table de ses turpitudes, comme la reine du ciel et de la terre. Pleurez ! car votre lamentation sera grande et les cris de votre détresse rempliront l'univers, quand, vous